PLUS ACIDE QUE LES AGRUMES

« PLUS ACIDE QUE LES AGRUMES » EST LE PREMIER VOLUME DE LA TRILOGIE D'EDEN.

première édition - 2013 : © M.W.
Édition entièrement remaniée - 2018
:copyright@edentrilogie.eu Plus d'informations :
www.edentrilogie.eu

Je confie les reproductions ou traductions à la Sainte Église orthodoxe.
Je dédie cette édition révisée avec gratitude au défunt archiprêtre Silouan qui m'a inspiré, m'a soutenu et m'a donné mon nom.
Mémoire éternelle !

	AVANT-PROPOS	7
1.	DIEU AU-DESSUS DE DIEU	9
2.	EDEN	23
3.	ASH' HADU	33
4.	NOSTALGIE	41
5.	À LA CHASSE	49
6.	L'HIVER	73
7.	DJEBEL AKHBAR	99
8.	CELUI QUI TUE LES OURS	115
9.	LA CHUTE ET LA CHUTE	129
10.	DEUX S'AFFRONTENT	135
11.	LES ENTRETIENS DE FIN DE CONTRAT ET DE DÉPART	145
12.	LA RIVIÈRE	153
13.	LE CADEAU. PARTIE 1	159
14.	LE CADEAU. PARTIE 2	165
15.	CAÏN	169
16.	LES ADIEUX	173
17.	LE SACRIFICE	177
18.	LE VIRAGE	189
19.	AU LOIN, TELLE UNE PERLE PARFAITE	193
20.	EVA	203
21.	L'HOMME AU-DESSUS DE DIEU	211

AVANT-PROPOS

Personne ne doute que le récit de la création n'ait pas été rédigé par Adam ou Ève eux-mêmes. On soupçonne fortement qu'il ait été écrit par quelqu'un de l'entourage de Moïse. Le mystère entourant Caïn, qui se retrouve soudainement, sans qu'on sache comment, avec une femme et des enfants, n'a jamais pu être élucidé. On ne peut affirmer avec certitude s'il repose ou non sur des faits réels. Mais est-ce vraiment nécessaire ? Il est pour le moins étonnant que ce récit soit si familier et recèle tant de sagesse ! Il me fait donc penser à une parabole. L'auteur mystérieux a peut-être omis « Il était une fois » pour éviter que nous pensions que cela ne nous concerne pas. En effet, du moins lorsqu'il s'agit d'êtres humains, nous sommes tous ceux qui apparaissent dans cette histoire. Ce livre n'a pas non plus besoin de porter le nom d'un auteur. Il a été écrit par un disciple qui a tout appris « pour rien » de ses ancêtres spirituels, mères et pères, de ses sœurs et frères spirituels actuels, de ses lecteurs critiques, de son nom et de sa famille. Et s'il a pu écrire cela, ce n'était pas pour ce qu'il possède, mais pour ce qu'il a perdu. C'est dans une prison que ce livre prend le mieux racine, là où résonne haut et fort le début du regret. En témoignent toutes les citations d'Oscar Wilde.

Puisse-t-il se reproduire comme une graine dans le cœur de chaque

.

1. DIEU AU-DESSUS DE DIEU

C'est ainsi que l'ange Lucifer, porteur de lumière et également appelé Étoile du Matin, s'adressa fièrement en pensée à l'archange Michel : « Regarde, Michel ! De l'or et des diamants ! À la fois ! Je ne disparaîtrai jamais ! J'apparaîtrai toujours de l'autre côté ! Je ne perdrai jamais la lumière ! », tandis qu'il brandissait haut dans sa main la lumière du soleil du premier jour. Mais lorsqu'il leva les yeux, cette lumière pâlit face au spectacle éblouissant et incomparable des séraphins à six ailes qui tournaient sans cesse, tournoyant et dansant à une distance incroyablement proche de la lumière divine, tels des torches inextinguibles. Leurs six ailes, parsemées de nombreux yeux, captaient chaque minuscule particule de lumière pour la transmettre généreusement à tous les hiérarques en dessous d'eux. Les chérubins, les premiers, brillaient à leur tour comme des êtres rayonnants à l'apparence humaine, dotés de quatre ailes et de visages ; ils portaient le char à huit roues sur lequel trônait le Seigneur des armées. En dessous, Lucifer entendait les dominations, les forces et les puissances chanter dans toute leur gloire d'une seule voix : « Saint ! Saint ! Saint ! » Un niveau plus bas, les principautés et les archanges se contemplaient, avec tout en bas les anges, parmi lesquels se trouvait Lucifer, le plus beau d'entre eux. Et pourtant, cela ne suffisait pas à Lucifer, l'Étoile du Matin. Faire partie de ce spectacle éblouissant dans le Saint des Saints ne suffisait pas à Lucifer.

Le simple fait de lever les yeux vers la lumière divine au-dessus de lui était déjà une épreuve difficile, mais lorsqu'il vit soudain sous ses pieds cette même lumière divine prendre une forme humaine et se promener avec l'Homme dans l'Éden, alors là, il se sentit complètement dépassé. Morgenster se sentait désormais non seulement inférieur à ses supérieurs, mais aussi inférieur à ses subordonnés, comme si la lumière divine voulait le rejeter personnellement, tant au-dessus qu'en dessous. Lucifer invoqua en pensée Michel, le chef incontesté parmi les archanges, appelé pour cette raison « Celui qui est comme Dieu » : « L'Homme est bien moins beau que nous, et pourtant Dieu se manifeste sous la forme d'un homme. Je porte la lumière et je suis le plus beau parmi les anges. Pourquoi ne choisit-Il pas de me ressembler ? » Michel lui répondit en pensée : « Seul Dieu peut répondre à cela. » Lucifer eut du mal à se résigner à cette réponse et tenta néanmoins de la mettre de côté. Mais lorsque Dieu créa la Femme, Son égale sous la forme d'une femme d'une beauté merveilleuse à partir de la côte de l'Homme, Lucifer se sentit totalement subordonné, voire rejeté. Voir Dieu marcher sous une forme humaine avec l'Homme et la Femme à ses côtés dans le magnifique jardin d'Éden, où tout parlait et respirait l'amour, lui semblait être un rejet direct. « Comment Dieu peut-Il créer deux espèces en une seule et pourtant les rendre toutes deux égales ? », s'exclamèrent ses pensées. Michel lui répondit une nouvelle fois en pensée : « L'homme peut se reproduire librement, pas nous. Et l'amour unit, tout comme les sept archanges ne font qu'un et que tous, dans le Saint des Saints, ne font qu'un avec Celui d'où vient tout amour. » Lucifer n'en croyait pas ses oreilles et était abasourdi : il lui semblait que l'homme pouvait ainsi créer sa propre création. Sa jalousie et

La jalousie atteignit son paroxysme, ne trouvant refuge que dans l'orgueil le plus pur.

Michel, accompagné des archanges « le Puissant de Dieu », également appelé Gabriel ou Djibril, et Raphaël, également appelé « le Restaurateur de Dieu », pressentirent le danger et firent immédiatement appel, en pensée, aux 770 000 anges pour qu'ils servent l'humanité. « Dieu a créé aujourd'hui l'Homme et la Femme à Son image. Nous servirons l'Homme et la Femme. Tout comme les séraphins et tous les hiérarques au-dessus de nous laissent passer la lumière divine pour nous, nous aussi, à notre tour, nous ferons rayonner cette lumière vers l'homme. C'est pour cela que nous avons tous été créés. » Furieuse, Morgenster s'adressa également en pensée aux 770 000 : « Devons-nous donc nous incliner devant l'Homme et la Femme ? Qu'avons-nous donc fait de mal pour qu'Il accorde Son image à l'homme et non à nous ? Nous, Ses créatures antérieures ? L'amour est-il donc synonyme d'injustice si je ne peux ressembler à Dieu alors que l'homme le peut ? Je porte le soleil qui se lève chaque matin. La lumière que je porte est comme un diamant ! Voyez son éclat ! Pourquoi pourrais-je porter cela mais pas l'image de Dieu ? Pourquoi devrais-je maintenant m'agenouiller devant l'Homme et la Femme ? Est-ce donc cela, l'amour ? Je ne suis vraiment pas seul : regardez combien nous sommes nombreux, nous les anges mécontents ! L'un plus beau que l'autre ! Ils sont mes nuages et soutiennent mon bras. Ils m'écoutent et n'écoutent plus Michel ! Ils sont mes légions. Michel est-il « Celui qui est comme Dieu » ? Il a reçu un nom puissant, mais sans avoir été créé à Son image, cela lui suffit-il ? Mes ailes tremblent devant tant de faiblesse. Il ne sera jamais digne de son nom face à tant de soumission et d'humiliation. Dois-je me déguiser en celui qu'est Michel, comme

Qui semble être Dieu ? Ce sera toujours moi qui ne suis pas Dieu et que je ne veux plus être. N'ai-je pas le droit de ressembler à Dieu ? Alors je ne veux pas Lui ressembler ! » Lucifer sentait l'attention approbatrice que lui portaient de nombreux anges, et cela le rendait plus audacieux : « Regardez donc la ressemblance de Dieu ! L'Homme réside avec la Femme dans le jardin d'Éden : ils n'ont rien à faire, tout leur est donné et, sans rien faire, ils se promènent côte à côte avec Dieu dans le jardin d'Éden. L'Homme et la Femme ne connaissent aucun souci, tandis que chaque jour, je porte le soleil pour eux et que mes légions transportent l'eau dans un cycle sans fin. Oh non, jamais je ne servirai l'homme et ne me jetterai à ses pieds comme le font Michel et les siens. Je condamne l'Homme et la Femme. Et je condamne Dieu à cause de Son image dans l'homme. Je les combattrai éternellement jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de leur ressemblance avec Dieu. Je tuerai le Dieu qui est en eux. Je lâche le soleil et je ne veux plus porter aucune lumière. Je me déplacerai dans les ténèbres, dans la lumière noire informe, invisible comme un fantôme face au soleil. Je hais le nom que Dieu m'a donné. Je ne m'appelle plus Lucifer, mais Belial, et je porterai bien d'autres noms. Je me débarrasserai de mes ailes. Je déformerai ma nature jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de ma beauté. Je ne veux plus rien, absolument rien, avoir en commun avec mon Créateur. Ma beauté s'enveloppera de tout ce qui n'est pas l'amour, et je n'adorerai et ne montrerai que la beauté du contraire, et je lui donnerai un nom : je crée le mal, Belial, en paroles et en actes. Mes porteurs de nuages ne transporteront désormais plus d'eau source de vie, mais uniquement de la haine. Je créerai désormais les ténèbres et chaque

« Je craindrai encore la lumière. Mes yeux seront aveugles, ma langue goûtera et tâtonnera, mes morsures tueront, mes muscles étrangleront. » Michel pensa : « Non seulement vous agissez de manière insensée, mais aussi de manière ingrate. Votre place n'est plus dans le Saint des Saints, mais dans les profondeurs de la terre ! » Et derrière lui se tenaient ses anges fidèles, en très grande majorité, prêts à repousser Belial et les siens hors du Saint des Saints. La lumière se retira aussitôt de Lucifer et des siens, et ils se retirèrent tous dans le secret de la terre. Ils ne considéraient pas leur séjour comme un choix personnel, mais le ressentaient comme imposé par l'arrivée de l'homme. Cela attisait leur haine envers l'homme. La conséquence leur semblait être la cause. Leurs pensées s'atténuaient de plus en plus lorsqu'il était question de la lumière perdue, mais enflaient d'autant plus de malveillance lorsqu'il était question de l'homme. Ils se sentaient victimes. Seul Belial gardait une vue d'ensemble et jouissait de son pouvoir sur ces disciples. Il ne les corrigeait en aucun cas. Il se délectait de leur soif de vengeance et, en même temps, de leur stupidité. Tout comme il avait autrefois été le plus bel ange, il voulait désormais absolument devenir l'ange le plus laid et le plus redouté. Il allait donner une leçon à Michel et attendait patiemment. Son plan était prêt. Il lui manquait encore une chose pour pouvoir se venger : obtenir l'accès à l'homme. Sans cet accès, il n'avait aucune chance de se venger de Dieu. Les anges de Michel les avaient chassés hors d'Eden vers la Terre, mais cela ne semblait être qu'une punition tant que Belial et les siens ne pouvaient pas approcher les humains à Eden. Attendre ne demandait pas de patience, car le temps n'existait pas. Soudain, Belial sentit une pensée surgir. « Lucifer, où es-tu ? » Beli-

Al saisit immédiatement l'occasion. « Lucifer, où es-tu ? », répéta-t-il dans ses pensées, comme si l'archange Raphaël, le Restaurateur de Dieu, ne savait pas où le trouver. « Me voici, Raphaël ! Je m'appelle Belial ! » Et il n'attendit pas la réponse de Raphaël pour attaquer : « Tu viens nous restaurer ? Alors restaure d'abord l'amour lui-même ! La liberté de procréation dont jouit l'homme prouve à quel point Dieu nous a attribué, à nous les anges, des dons imparfaits et inégaux ! », pensa-t-il fièrement depuis les ténèbres de son âme. « Il nous a créés avant. Pourquoi ces ailes misérables et cette incapacité à avoir une descendance, alors que l'homme a droit à ce don ? Il enferme l'homme dans une cage dorée d'Éden ? Belle liberté que celle-là ! Dois-je donc me soumettre à un être sans volonté simplement à cause de sa ressemblance gratuite avec Lui ? Alors recrée-moi ! Ou condamne-moi ! Au moins, je connais la liberté de rejeter Son amour ! Je défie Dieu : l'homme, créé à Son image, a-t-il le droit de renoncer librement à l'amour ? Il est facile de créer quelque chose qui te suit servilement. Et je devrais me mettre à son service pour cela ? Que quelqu'un d'autre serve l'étoile du matin ! Ne me recrée pas, mais libère-moi ou donne-moi les moyens de me libérer moi-même, ne complique la vie de personne ! Ne fais pas de moi un fardeau pour vos anges dissidents ! Évapore-moi jusqu'au néant ou dessèche-moi jusqu'à ce que je ne sois plus qu'un grain de sable dans le désert où je préfère aujourd'hui demeurer plutôt que de jouer le spectacle de la lumière qui réjouit tout pour un monde divisé par Lui ou du moins créé sans liberté pour ceux qui sont à Son image. Je ne suis vraiment pas seul ! Libérez-nous ! Ou laissez-nous faire nos preuves ! Donnez-nous une place chez l'homme et prouvez-nous que cette créature sans ailes,

créée à Son image d'amour dans l'humilité vaut davantage, peut davantage, que l'image de non-amour dans la liberté qu'Il semble librement permettre pour moi et les miens. Si une image semblable à la Sienne parvient à en apporter la preuve, j'adorerai Dieu comme je L'ai adoré et glorifié le premier jour. Moi aussi, je porte en moi une image de mon Créateur. Elle est au-dessus de tout. Mais elle est mienne ! Il m'a créé dans la liberté. Ou est-ce que je l'imagine ? Pourquoi m'a-t-Il créé pour être le plus beau des anges ? Étais-je le plus beau afin que je me taise à coup sûr ? Que ce soit précisément moi qui Le conteste ? Que ce soit précisément moi qui te donne le relais, toi, son archange « Restaurateur de Dieu » ? Ai-je vraiment une quelconque liberté, ou ai-je moi aussi été contrainte servilement à cette rébellion ? Rétablis-moi parmi les tiens et j'aurai la certitude ! Refuse-moi l'accès aux humains et j'aurai à nouveau la certitude ! »

Raphaël, imperturbablement uni à Dieu dans la lumière, lui répondit : « Tu te trompes, Belial. Au milieu du jardin d'Éden se dresse, depuis le tout début, un arbre. C'est l'arbre du bien et du mal, son tronc est indestructible, ses racines s'enfoncent profondément, ses fruits verts sont aigus au début, mais une fois mûrs, ils deviennent sucrés. L'arbre était là bien avant que les anges, les hommes ou les animaux ne soient créés. »

Belial l'interrompit : « Mais aucune créature n'a le droit de manger la pomme ? C'est complètement idiot ! Qu'est-ce que le fait de « ne pas avoir le droit » a à voir avec la liberté ? »

« Car cet arbre n'est pas un pommier ordinaire. Il y a de nombreux pommiers en Éden, mais à travers cet arbre, Dieu veut faire comprendre quelque chose d'important à l'Homme et à la Femme. Dieu lui-même est le tronc de cet arbre qui porte des fruits : chaque pomme

Celui qui y pousse est d'abord acide, mais mûrit patiemment jusqu'à ce qu'il devienne sucré, et c'est le tronc qui indique quand la pomme est suffisamment sucrée pour être lâchée, pour être ainsi donnée à l'Homme et à la Femme. Ces pommes ne sont pas prises, elles sont données. Ni nous, ni le séraphin, ni l'homme ne pouvons savoir avec certitude si la pomme est prête à être consommée comme un fruit sucré. Nous devons avoir confiance en l'arbre et ne pas essayer nous-mêmes de faire la distinction entre son acidité et sa douceur, entre le bien et le mal. L'arbre ne veut pas nous donner une pomme acide, alors nous attendons de prendre ce qu'on nous donne. L'arbre demande seulement qu'on lui fasse confiance. Il est infiniment généreux et aimant. Son jugement est toujours juste, car l'arbre nous aime. » « Mais pas juste ! » rugit Belial en pensée, « C'est moi qui déciderai si je veux mordre dans une pomme aigre ou sucrée. »

« Pourquoi faut-il que tu choisisses forcément la pomme aigre ? Pour Avoir l'illusion de pouvoir créer quelque chose ? Penses-tu que c'est toi qui crées le mal ou quelque chose d'amer ? Le mot « mal » n'existe que depuis ta rébellion contre le bien : tu n'as rien créé toi-même, mais ton orgueil donne forme à ce qui n'est pas amour. L'arbre symbolise ce libre choix. L'homme ne peut pas faire lui-même la distinction entre le bien et le mal, entre le sucré et l'amer. Pas plus que toi ou moi. Dieu demande seulement qu'on lui fasse confiance. L'homme en dispose librement. Ils vivent aujourd'hui hors du temps. Tout comme nous. Et eux aussi ont un choix, comme celui que tu viens de gâcher. Tu préfères te convaincre de prendre l'amer pour du sucré plutôt que de renoncer à ton orgueil. » « Et je n'ai donc pas le droit de choisir une pomme aigre ? Je suis...

« Au moins, je suis libre ! », rétorqua Belial sans se laisser démonter.
« Libre et myope ! Parfois, savoir se priver de quelque chose est un signe de grande liberté. Ne vois-tu donc pas à quel point ta vision erronée de la liberté limite ton présent et te condamne à rester dans le désert ? Il n'y a pas de don de liberté dans l'amour sans une réponse d'amour dans la liberté. Ce n'est qu'ainsi que prendre et donner deviennent complémentaires et ne signifient, ensemble, plus que chacun séparément. La liberté élève ainsi leur alliance d'amour au-dessus même des séraphins. Cette capacité à répondre par l'amour au don de l'amour, bien plus importante que la procréation, est donnée tant aux séraphins, aux chérubins et aux anges qu'à l'homme. L'homme a reçu un peu plus, mais peut-être aussi un peu moins. » Et il ne bougea délibérément pas ses ailes, car Raphaël s'intéressait explicitement au Saint des Saints, où l'homme n'avait apparemment pas sa place. Raphaël utilisa expressément le mot « peut-être », car dans toute son humilité, il était certain de ne pas pouvoir tout comprendre.
« Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas créé comme toi, comme un soi-disant
« Parce que ce n'est justement plus de l'amour. Tu veux être libre ? Eh bien, tu es libre ! »
« Parce que ce n'est justement plus de l'amour. Tu veux être libre ? Eh bien, tu es libre ! »
« C'est certain, et bien plus que toi ! Donne-moi accès aux pensées de l'homme afin que je puisse moi aussi prouver que mon choix n'est pas injustifié. Je te prouverai que la liberté telle que tu la décris n'est qu'une illusion. Je te prouverai qu'un Dieu qui autorise le non-amour au nom de la liberté détruit ainsi l'amour lui-même, pas moi ! Le non-amour est bien plus fort que

l'amour. Il ne faudra pas longtemps avant que l'homme libre, précisément en raison de sa capacité de procréation, perde l'image de Dieu en lui. »

« Alors pourquoi t'en fais-tu ? Pourquoi tant de jalousie ? Tu as été créé asexué ? Alors aide plutôt les humains… » mais Belial ne laissa pas Raphaël aller plus loin dans sa réflexion. « Rends-nous à l'état d'êtres sans volonté, au lieu de nous humilier, Restaureur ! » dit-il d'un ton sarcastique et cinglant, « pourquoi devrais-je m'incliner devant quelqu'un d'inférieur, qui ne réside même pas dans le Saint des Saints ? »

« N'avons-nous pas été créés pour cela ? Nous, les êtres asexués, nous complétons l'image de Dieu en l'homme, Belial. Ne te méprends pas : l'amour vient de Dieu et est comme Dieu lui-même : le commencement. L'amour est tel que Dieu est amour et que l'amour est Dieu. Ni le séraphin, ni l'ange, ni l'homme n'ont été créés en premier. L'amour n'existe pas sans son parasite, le non-amour. Le non-amour fait donc lui aussi partie du choix, mais uniquement en tant que négation de l'amour. Le non-amour ne peut exister en soi. Tu n'inventes donc rien : tu réponds à ta création par quelque chose que tu choisis personnellement. Nous ne devons en aucun cas servir l'homme en premier lieu. Les anges doivent toujours et partout servir l'amour en premier lieu, et cela commence pour chaque ange par répondre par l'amour à Dieu et donc aussi à l'homme, créé à Son image. Servir l'homme, c'est servir Dieu. Tout comme l'homme devra à son tour servir les animaux, les insectes, les plantes, l'air et l'eau. La tâche de l'homme de répondre à l'amour par l'amour est peut-être encore plus lourde que la nôtre, qui avons le privilège de demeurer dans le Saint des Saints. Dieu ne crée rien qui

qui, à son tour, ne peut ni ne doit s'occuper de quoi que ce soit. Tu as donc accès sans aucune entrave à la pensée de l'homme, car tu l'as toujours eue, tout comme moi. Tu n'as pas besoin d'obtenir ce que tu as toujours eu. Ton esprit obscur pense seulement que tu ne l'as pas. Tu raisones à partir du non-amour qui se sent déraisonnablement restreint dans son désir d'accroître sans cesse sa liberté et qui, pour cela, justifie toute manipulation. À tort ! Dans ta soif aveugle d'accroître sans cesse la liberté, le non-amour détruit lui-même la conscience de l'étendue de cette liberté que tu possédais autrefois dans l'amour. Le non-amour utilise-t-il la contrainte pour obtenir la liberté ? Tous les moyens sont-ils bons ? Plus la liberté aspire à la liberté dans le non-amour, moins elle se sent libre. Tu déformes ce qu'est l'amour parce que tu as rompu ton lien avec l'amour et que tu ne peux plus raisonner à partir de l'amour. L'arbre d'Éden a toujours été là. Dans cet arbre, tu peux, si tu le souhaites, t'abriter dans le secret, déguisé en animal doté des caractéristiques de ton choix. Personne ne t'en empêchera. Tu peux parler librement avec l'Homme et la Femme. Mais tout accès au saint des saints t'est désormais impossible. Ta réaction est la preuve inverse de l'amour de Dieu qui donne à l'homme un sexe propre : Dieu a créé Son image dans l'homme non pas tant dans l'apparence, mais principalement dans le don de transmettre soi-même la vie et l'amour. » Et là encore, Raphaël soupçonnait qu'il y avait bien plus en jeu, mais il ne savait pas quoi. Il poursuivit : « Nous, les anges, sommes au nombre de 770 000. Il n'y en aura jamais plus, sinon l'homme. L'Homme et la Femme reçoivent le don et la liberté de se reproduire. Tous leurs descendants prendront place sous le même arbre et

« Ils doivent avoir confiance en la souche avant de cueillir ses fruits. » Et c'est ainsi que Raphaël conclut : « Mais tous sont invités à prouver qu'ils ne feront pas ce que tu fais actuellement. On leur demande, sans contrainte, de répondre par l'amour à l'amour dont ils ont été créés. »

Tous deux étaient des anges de Dieu. Tous deux voyaient la Femme et l'Homme errer dans le jardin d'Éden en parfaite harmonie avec chaque être vivant, avec l'eau et l'air. Quelles que fussent les pensées de Raphaël, celles de Belial tourbillonnaient plus loin et n'avaient pas besoin d'ailes : « Si je parviens à faire chuter l'homme, il est évident que je ferai tomber Dieu en même temps. Chaque être ou chaque force, même la force créatrice de vie sur terre, me connaîtra et je la combattrai. Je me servirai de la procréation de l'homme, son plus grand don, pour le faire chuter. » Les pensées de Belial tourbillonnaient comme un ouragan : « Je détruirai ce qu'aucun homme ne peut comprendre et je créerai ce que personne ne croit possible, jusqu'à ce que l'on ne se souvienne même plus de ce qui fut créé au commencement. J'effacerai définitivement de sa mémoire l'image de Dieu en l'homme. Je prouverai que je suis au-dessus de Dieu. Moi aussi, je suis une souche et j'offre généreusement mon fruit à l'homme. Je leur offre mon plus grand amour, moi-même ! Ils n'ont pas besoin d'attendre que je donne. Je sèmerai généreusement le désordre afin de récolter mon ordre. Plus encore, je me dés-créerai et, en même temps, j'en attribuerai la responsabilité à Dieu lui-même. Quand Dieu m'a créé, a-t-il créé en même temps le non-amour ? Qu'il me dés-crée donc, mais qu'il ne le fait pas ? Il est donc responsable !

« Je demeure désormais dans la terre et les ténèbres, mais dans la gloire, je reviendrai dans le Saint des Saints et, dans ma grandeur d'âme, je pardonnerai à Dieu pour cela. Je trône au-dessus de tout. Je suis Dieu au-dessus de Dieu ! », et il se débarrassa de ses ailes et se recréa aussitôt en un être informe et sans bassins qui ne voulait en aucun cas ressembler à un homme ou à un ange.

La résolution de ce conflit avec Belial ne relevait ni du pouvoir, ni de la connaissance, ni des moyens de Raphaël ou de Michel.
Les anges existent, mais ils ne vivent pas. Ils choisissent sans hésitation l'amour ou le non-amour. L'ange de l'amour cherche l'amour et trouve Yahvé dans le cœur de l'homme. L'ange du non-amour se cherche lui-même dans le cœur d'une proie.
C'est ainsi que les êtres asexués se divisèrent de manière définitive : tous ne suivirent pas « Celui qui est comme Dieu », et bon nombre suivirent Belial. La lutte entre l'amour et le non-amour allait finalement être tranchée à l'image de Dieu. Belial s'efforcerait de faire en sorte que chaque être humain apprenne à mieux le connaître que l'image de Dieu que chacun portait au plus profond de son cœur. Mi-chaël pressentait qu'il ne pouvait saisir la grandeur de Dieu en tant qu'image dans l'homme, et c'était bien le cas. Seuls l'Homme et la Femme d'Éden savaient ce que cela signifiait concrètement. Après tout, Dieu n'avait pas besoin de faire une place à l'Homme et à la Femme dans le Saint des Saints. Dieu avait en effet créé le Saint des Saints dans leur cœur. Il était immédiatement clair que c'est dans ce cœur que la bataille finale serait tranchée. Tout cœur qui succomberait à Belial toucherait Dieu lui-même directement et ferait cesser un instant le battement des ailes de chaque séraphin, ferait frémir chaque chérubin, provoquerait un choc au char du trône et

les archanges se préparent, car chaque cœur de chaque être humain symbolisait l'amour de l'univers tout entier que Dieu voulait leur offrir comme une seule pomme sucrée.

Les pensées de Michel restèrent longtemps silencieuses. Ni l'horreur, ni la pitié, ni la peur, ni la tristesse, ni le regret ne pouvaient troubler son âme. Les anges de Yahvé ne rient pas, ne pleurent pas et n'ont pas besoin de se parler. Leurs pensées sont en effet impénétrables, ne peuvent être dissimulées les uns aux autres et sont lues par tous.
« Qui est comme Dieu ? », pensa-t-il en concluant : « Tout ce que Belial détruira, Dieu le réparera. L'amour a le dernier mot. »

Michaël observait impassiblement le serpent qui, avec détermination, rampait le long du tronc de l'arbre du bien et du mal et examinait minutieusement toutes les pommes pour en vérifier l'acidité. Perché haut dans la cime, Belial prit position et attendait avec impatience la rencontre avec l'Homme et la Femme dans l'Eden sans pareil.

2. EDEN

Toutes ces nuits précédentes.

Leur lit était chaud et moelleux. Il n'avait pas besoin d'être grand. Nus contre nus, sexe contre sexe, c'est ainsi qu'ils gisaient.
Ensemble et ne faisant qu'un.
Ils avaient tout et ils étaient tout. Cela durerait éternellement. Ils ne savaient pas comment nommer cela : le mot pour le désigner n'existait pas, car ce que ce mot aurait dû signifier était toujours là et son contraire n'existait pas.
Ils savaient seulement que cela venait de Yahvé qui les appelait « Nous ».
Mais il n'était pas nécessaire de nommer ce qui était toujours là, tant que Yahvé lui-même ne les appelait pas « Nous », et il ne le faisait pas. Yahvé était Yahvé et Yahvé était toujours près d'eux.
Il en fut ainsi pendant des jours, des années, voire des siècles.
Jusqu'au jour où l'Homme et la Femme ne purent plus se résigner à cette absence de nom.

La nuit suivante.

Pour la première fois, ils ne se sont pas couchés nus et loin l'un de l'autre.

Des peaux d'animaux couvrent leur pudeur face à la honte. Le froid de la grotte n'est qu'un détail. Il l'entend encore sangloter : crispée, les jambes repliées.

Comment cela a-t-il pu arriver ? Sa tête bourdonne. Des milliers de pensées se frayent un chemin à travers une brèche de sentiments inconnus. « Comment vivre désormais ? », hurle son esprit. « Man-nin ? », ose-t-il après un moment. Ses sanglots ne font que s'intensifier, son corps est secoué de spasmes et elle crie avec frénésie : « Mon Dieu, pourquoi nous as-tu abandonnés ? » Sa douleur lui transperce lui aussi les os.

Ses mains couvrent fébrilement son sexe et ses seins ; elle ne sait pas par où commencer. Mais cet homme, son mari, n'est plus celui qu'il était. Son sperme colle entre ses jambes et, avec un dégoût non dissimulé, elle l'essuie sauvagement et désespérément de ses mains sur sa barbe et ses cheveux, ne reconnaissant pas en elle les contractions de la naissance de ce monstre.

« C'est ta faute ! », s'écrie-t-il en lui assénant aussitôt un coup qui n'apaise sa douleur que l'espace d'un instant. Il fixe d'un air perplexe ces mains étranges. Lui aussi fond en larmes et se cache sous des peaux d'animaux. La honte les submerge, corps et âme. Ils ne sont plus ceux qu'ils étaient, leurs yeux ne voient plus de la même manière. Leur toucher semble soudain différent. Leurs mains agissent bizarrement. Des pensées et des pulsions inconnues et étranges tourbillonnent soudain dans leur esprit comme des feuilles dans le vent. Le sens des mots leur apparaît soudain double et, désormais, leurs paroles ne refléteront plus toujours ce qu'ils pensent.

Cette nuit-là, ils ont payé le premier tribut au savoir du bien et du mal.

Ils n'avaient jamais nommé l'amour auparavant. Mais le « non-amour » venait de naître et allait désormais diviser leur vie entre le non-amour et l'amour, comme un va-et-vient sur un désir insatiable de connaissance du bien et du mal. L'Homme tente encore de trouver les mots qui expriment ce qu'il n'a jamais ressenti auparavant. Les mots ont un goût amer et piquent la bouche. Ses cordes vocales protestent avec véhémence et ses muscles de la gorge rebelles font trembler sa pomme d'Adam.
« Je suis désolé », balbutie-t-il d'une voix à peine audible dans une langue qui lui est étrangère. Mais la Femme semble avoir quitté ce monde et n'émet plus que des sons inintelligibles.
Ils avaient essayé de dormir dehors, mais le froid et les grognements effrayants des animaux sauvages les avaient poussés à se réfugier dans une grotte. Il essaie de voir, mais ne distingue rien. Un long silence s'ensuit.
« Faisons au moins semblant », lui murmure-t-il finalement à l'oreille, et il se blottit prudemment contre elle. Belial frissonna pour la première fois à ces mots si surprenants.
L'obscurité de la nuit les enveloppe.

Yahvé regardait Belial les étrangler avec une violence inouïe durant cette première nuit, et savourer chacun de leurs derniers râles. Et Yahvé dit à Belial : « Lâche-les ! Lâche-les, je te dis ! J'ai créé l'Homme et la Femme libres, et je veillerai sur leur liberté. Jamais je ne te permettrai de tuer leur liberté. »
Belial se figea, comprit, relâcha son étreinte et se retira lentement. Yahvé poursuivit : « Avec les fruits de l'arbre, tu les as privés de la vie éternelle dans le bien-

« … mais avec le tronc, le bois, je le leur rendrai. » Sifflant et soufflant, Belial se fit rapidement aussi petit que possible, de sorte que seul Yahvé fût encore capable de le voir. Désormais, aucun geste ni aucune pensée de Belial n'échapperait plus à Yahvé. Belial le savait et, désormais, il n'étranglerait plus, mais utiliserait plutôt du poison. Génération après génération, il administrerait sa dose à l'Homme, à la Femme et à tous leurs descendants. Il injecterait le venin en secret et avec une précision minutieuse, juste en dessous de la dose létale, les éloignant ainsi petit à petit du jardin d'Éden. Oui, il agirait désormais avec prudence, essayant de faire passer le bien pour le mal et de déguiser le mal en bien. Belial était ravi de cette histoire de liberté et vit soudain s'ouvrir devant lui tout l'espace nécessaire pour tromper ces misérables créatures. Belial abuserait de leurs propres sens et de leurs pensées avec un délectation sans bornes. « De beaux jours s'annoncent ! » Et après avoir dépouillé l'arbre du bien et du mal de toutes ses pommes vertes, il les emporta avec lui, abandonna définitivement son corps de serpent et s'évapora en un esprit dans l'esprit de l'homme, aux côtés de l'esprit que Yahvé leur avait insufflé auparavant. Tremblant d'impatience, Belial se présenta avec toutes les pommes acides à tous les sens pour prendre la place qu'il avait légitimement conquise. L'ouïe, la vue, le toucher, l'odorat et le goût. Immédiatement après, Belial chercha la salle des pensées, extrêmement importante, de l'homme et y laissa aussitôt toutes ses affaires : peaux de mouton, cordes pour faire trébucher, breuvages toxiques. Dans la chambre des pensées, Belial se sentait chez lui. Il y retrouvait la même sensation que lors de son séjour dans l'arbre d'Éden, avec ses pommes douces et acides qui à peine

se distinguaient, et c'est là qu'il laissa la majeure partie des pommes vertes. Partout où Belial se présentait, un espace avait été soigneusement dégagé pour qu'il puisse y déposer ses pommes acides. Ce n'est qu'une fois arrivé au centre de la parole que la fête battit son plein. Il allait inventer des langues étrangères pour diviser les hommes. Il construisit rapidement un grand entrepôt composé de nombreuses petites cabines, chacune contenant une langue différente. Il suffisait d'ouvrir une cabine pour que cette langue soit parlée. De bonne humeur, Belial poursuivit son périple. Une pièce sombre attira immédiatement son attention. Dans le coin le plus reculé, Belial trouva un ego lourdement enchaîné et il le libéra aussitôt de ses fers. « Mon sauveur ! », murmura l'ego, ému. « Que Yahvé soit maudit », acquiesça doucement Belial, et ils se tombèrent chaleureusement dans les bras. Ah oui, Belial se sentit rapidement le bienvenu dans cette grande maison de l'homme où il y avait désormais aussi une place pour lui. « Il existe aussi une chambre des souvenirs », se souvint soudain l'ego, se remémorant un temps lointain. Ne sous-estimant nullement son importance, Belial s'y précipita. Une fois arrivé, seule une déception l'attendait. Une grande frise chronologique dominait la pièce et partout étaient accrochées des petites cartes blanches portant des signes inexplicables. Dès qu'il essayait d'en arracher une, il ne touchait que du vide. Peu importe comment il tentait de la saisir, il n'arrivait pas à la faire disparaître. « Eh bien, » pensa-t-il avec bonne humeur, « tantôt cela joue en ma défaveur, tantôt en ma faveur. Attends un peu que je sois bien lancé... Cette pièce sera bientôt trop petite », se dit-il avec assurance, et il referma la porte derrière lui. Après ce petit triomphe, Belial concentra son attention sur le but ultime de sa quête et descendit vers le cœur de l'homme.

Une fois arrivé, il fut très impressionné par cet organe où la bataille allait finalement se dérouler. Avec un grand respect, il chercha avec curiosité une porte pour pénétrer dans le cœur, mais aucune porte n'était visible de l'extérieur. Aucune force, pas même celle de son Créateur, ne pouvait forcer le libre choix du cœur. La porte du cœur ne pouvait être ouverte que par l'homme lui-même, de l'intérieur vers l'extérieur. Prudemment, Belial se retira pour ne pas heurter le cœur de l'homme et, déterminé, il commença à forger des plans pour le gagner à sa cause. Il se retira dans la chambre des pensées de l'homme. Belial comprit que cette chambre des informations renfermait par excellence la clé permettant de pénétrer jusqu'au cœur de l'homme.

Yahvé regardait avec compassion l'arbre qui, dans le jardin d'Éden, du bien et du mal, fut lentement dépouillée, un à un, de tous ses fruits verts, jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucun fruit acide. Yahvé enlaça le tronc et promit : « Désormais, tu ne porteras plus que la vie ! » Une fois qu'Il eut la certitude que l'homme et Belial avaient quitté le jardin d'Éden, Il chargea un chérubin, muni de la flamme de l'épée tournoyante, de garder la haute porte d'entrée. À l'extérieur des murs d'Éden, des forces mêlées régneraient désormais, et Éden devait à tout prix rester préservé comme dernier refuge pour la nature non déchue. Jahvé était attristé par les nombreux malheurs qui attendaient ses créatures hors d'Éden. Oh oui, Jahvé était puissant, mais il y avait une chose qu'Il ne pouvait pas faire : obliger l'homme à L'aimer et à Lui faire confiance sans réserve. Dans Sa toute-puissance, Il créa Son impuissance parce qu'Il choisit résolument l'amour. Que pouvait-Il faire, Lui qui était l'amour même

choisir autrement ? Tout comme l'eau ne peut être de l'eau que d'une seule manière, l'amour ne peut être de l'amour que d'une seule manière. Yahvé vit et entendit, de loin et pourtant si près, les larmes de l'Homme et de la Femme, et comme Il avait créé l'homme à Son image dans leur cœur, leurs larmes devinrent aussi Ses larmes. Yahvé Lui-même ne versa pas de larmes, mais Il les porta pour eux, et ainsi leurs larmes devinrent les Siennes. L'Amour ne serait pas celui qu'Il est s'Il ne donnait pas une seconde chance à Sa création. Déterminé à sauver l'homme, Il embrassa l'arbre et dit au tronc : « Maintenant que les fruits du mal t'ont abandonné, Je te demande d'attendre patiemment et de préparer ton bois jusqu'à ce que tu puisses à nouveau offrir le plus haut. Deviens fort comme la pierre jusqu'à ce que ton heure vienne de quitter l'Éden ! » À travers les larmes portées par Yahvé, les larmes de la Femme et de l'Homme se frayèrent elles aussi un chemin profond jusqu'à la moelle du bois. Désormais, l'arbre ne se nourrirait plus d'eau, mais des larmes de toutes les générations issues de l'Homme et de la Femme.

Puis Yahvé s'adressa une dernière fois à l'Homme et à l'Homme-nin : « Je vous ai créés libres. Lorsque nous marchions ensemble dans le jardin d'Éden, Je vous appelais « Nous », mais cela ne vous suffisait pas. Toute la création nous appartenait. C'est ainsi que Je vous ai créés. Vous n'auriez jamais dû mourir tant que vous n'auriez pas mangé du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Mais connaître le bien sans connaître le mal ne vous suffisait pas. La joie, l'amour, la gratitude, l'humilité, la sincérité et la paix seules ne vous suffisaient pas. Vous ne connaissiez pas les larmes et pourtant, vous ne Me faisiez pas confiance. Vous avez préféré accumuler des connaissances sur le

le mal plutôt que la certitude que le mal n'aurait jamais l'occasion de se manifester sous forme de maladie, de douleur, de querelles, d'orgueil, de médisance et de jalousie. Vous ne M'avez pas cru sur parole. Vous avez choisi de renoncer d'abord au bien pour ensuite subir le mal. Pour ensuite vaincre le mal le plus rapidement possible ? Vous avez d'abord jeté toutes vos armes avant d'engager le combat contre un ennemi puissant ? Vous avez d'abord renié Yahvé pour ensuite vaincre Belial ? Seul Yahvé peut vaincre le mal. Et ainsi, vous avez voulu être l'égal de Yahvé. Ce n'est pas à l'Homme et à la Femme de nous appeler « Nous ». À partir d'aujourd'hui, Je vous appelle Adam et Ève. Par amour pour vous, Je vous laisse mourir, car vous vivrez comme des esclaves de Belial et peu parmi vos descendants parviendront, au cours de leur vie, à entrevoir l'Éden. De même qu'il sera désormais beaucoup plus facile de faire le mal, il deviendra d'autant plus difficile de faire le bien. Blesser et faire du mal deviendront plus faciles que de guérir et de soigner. Vous ne Me croyiez déjà pas lorsque Je marchais à vos côtés dans le jardin d'Éden ! Qu'en sera-t-il alors de vos descendants qui n'auront même pas cette chance ? Génération après génération, le fossé entre l'homme et Dieu ne fera que se creuser. Génération après génération, votre cœur s'endurcira. Vous vous sentirez abandonnés et rejetés par Moi, mais rien n'est moins vrai. Mon cœur aspire éternellement à vous et souffre avec vous. Je porte toutes vos larmes. C'est pourquoi Je serai plus proche de vous que vous ne le pensez, mais votre cœur fermé ne peut plus Me voir facilement. Je vous ai créés libres et Je vous sauverai également libres. Je vous aime pour toujours. »

L'appel d'Eva n'avait pas échappé à Yahvé, et Yahvé s'adressa à

Ève dans sa veille. « Mon Dieu, pourquoi nous as-tu abandonnés ? Es-tu bien sûre de vouloir connaître la réponse à ta question ? » « Oui, Seigneur », suppliait chaque fibre de son corps.
« Es-tu certaine de vouloir subir la vengeance de Belial pour Ma réponse ? »
« Oui, Seigneur. »
« La réponse est simple, mais extrêmement difficile. Tu penseras que Je t'ai abandonnée, mais Je ne t'ai pas abandonnée. C'est Belial qui te fera croire cela. Retiens bien cela et souviens-t'en. »
« Oui, Seigneur. » Et ainsi fut-il. Ève se répéta cette pensée mille fois.

Dix cycles lunaires plus tard, leur premier fils naquit. Ils l'appelèrent Caïn, ce qui signifie « Doux Enfant » dans l'ancienne langue d'Éden.

3. Ash' hadu

La prospérité, la joie et la réussite peuvent être rugueuses de texture et grossières de fibre, mais la douleur est la plus sensible de toutes les choses créées. Il n'y a rien dans tout le monde de la pensée qui puisse l'émouvoir sans que la douleur ne vibre en écho, dans des battements de poignet à la fois terribles et tendrement violents. Le mince morceau de feuille d'or martelé et tremblant, qui indique la direction de forces que l'œil ne peut percevoir, est grossier en comparaison.

Oscar Wilde, De Profundis

« Abel est-il déjà rentré ? », crie Adam avec peine de loin, visiblement pas encore tout à fait remis d'un hiver rude et pénible.

Abel est leur plus jeune fils et signifie « Celui qui rit » dans la langue d'Éden.

Adam regarde Ève avec inquiétude. Les années ont marqué sa peau et creusé de profondes rides au-dessus de ses yeux. Son fardeau pèse lourdement sur ses épaules. Son esprit n'a été rempli d'un nouveau souffle de vie que récemment.

« La lune a déjà fait trois fois le tour complet. Le Djebel Akhbar n'est pas si loin de nous », dit-il, incapable de cacher longtemps sa peur.

Ève acquiesce d'un signe de tête, mais ne partage pas sa crainte.

Djebel Akhbar, ou « grande montagne », est aussi surnommée « la montagne qui voit loin ». Eva ne dit rien. Eva ne dit plus rien depuis des années. Ce n'est pas qu'elle ne puisse pas parler. « Ash' hadu an la ilaha illa-llah », répond-elle à Adam, mais Adam ne comprend pas cette langue.

Dans le jardin d'Éden, Belial se méfiait déjà beaucoup de la Femme. Après tout, n'avait-il pas eu beaucoup de mal à convaincre la Femme de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ? Lorsqu'il avait tenté de la persuader, il s'était heurté à son grand amour pour Yahvé. Belial avait dû sortir le pire de son venin pour arriver à ses fins avec la Femme. L'Homme n'aurait jamais survécu à une telle dose. En effet, persuader d'abord l'Homme aurait été bien plus simple, mais la Femme n'aurait jamais suivi l'Homme aveuglément. Belial avait bien évalué la situation. Le cœur de la Femme était nettement plus grand que celui de l'Homme. La Femme avait été créée pour porter des enfants et porter restait sa nature première. Même Belial ne pouvait rien y changer, aussi fort qu'il le souhaitât. Ève effraya encore davantage Belial lorsque, dans la chambre des souvenirs d'Ève, il vit les masses de cartes blanches accrochées aux murs, bien plus nombreuses que chez Adam, avec une carte blanche particulièrement grande au centre de la pièce, comme si tout était aspiré vers ce point central, qui faisait pâlir fortement cette unique carte noire sur la ligne du temps. Pris de panique, Belial se précipita vers la chambre obscure de l'ego d'Eva, mais là aussi, il ne trouva qu'une silhouette chétive qui n'avait rien à voir avec le puissant ego d'Adam. Belial comprit clairement à quel point Eva serait une menace pour son grand projet et il ne prit aucun risque. Il devait réduire Eva au silence. Personne ne la comprendrait plus et, rapidement, il ouvrit

Dans la salle de la parole, une cabine où l'on parlait sans cesse une langue totalement étrangère. Dès que les enfants d'Ève commençaient à comprendre un peu sa langue, Belial la changeait aussitôt, de sorte que ni Adam, pourtant intelligent, ni les enfants ne furent jamais en mesure de la comprendre. Chaque changement de langue provoquait un choc terrible chez Eva. C'était à chaque fois une épreuve si terrible qu'à force de la vivre, elle choisit par peur de ne plus rien dire, sauf cette seule phrase qu'elle répétait à tout bout de champ dans l'espoir secret que les enfants finiraient par la retenir, sans pour autant la comprendre. Eva endura vaillamment la vengeance de Belial. « Ash' hadu an la ilaha illa-llah. »

« Ash' hadu an la ilaha illa-llah. »

Belial maîtrisait peut-être le choix des mots, mais il ne pouvait rien contre la liberté de parole d'Eva et cette phrase le rendait malade. Il voulait arracher la langue d'Eva, mais il devait assister, impuissant, à la façon dont Yahvé prenait de plus en plus de place dans son cœur et protégeait son libre arbitre.

Toutes les misères de Belial furent toutefois largement compensées par la position royale qu'il occupait au sein de ce pauvre Adam. Il le manipulait de main de maître. D'une part, il comblait son ego des plus grands superlatifs et faisait de sa capacité de raisonnement et de son intelligence son dieu. Il encourageait Adam à rationaliser ses émotions, au point qu'il en vint même à croire qu'il les maîtrisait parfaitement. Il lui fit tuer en lui tous ses traits enfantins. Il ne devait compter que sur lui-même, lui qui était quasi parfait. Son ego ne cessait de grandir. D'autre part, il plongea délibérément Adam dans les ennuis, le laissa grotesquement sur son

visage. Ainsi, Belial mit en scène l'ego de l'homme, tel un coq qui pénètre solennellement dans le tas de fumier, pour finir inévitablement par faire porter toute la faute à Ève. Adam ne cessait alors de marteler qu'elle était responsable, qu'elle l'avait poussé à manger la pomme et qu'ils avaient ainsi dû quitter le jardin d'Éden. Mais un jour, cela tourna mal. Vraiment très mal.
Tandis que les deux enfants, cachés sous des peaux d'animaux, écoutaient en frissonnant chaque reproche odieux qu'Adam adressait à Ève, puis entendaient leur mère répondre à chaque fois, la voix empreinte de larmes : « Ash' hadu an la ilaha illa-llah », Belial attisait peu à peu la colère d'Adam. Adam se mit à reproduire ses paroles insignifiantes et l'imita de manière bestiale, comme si elle était une bigote folle parlant la langue d'une espèce de singe. Belial éclata de rire. Adam perdit complètement la tête et fit mine de la frapper.
Ce fut un moment décisif. Un moment absolument décisif pour le petit Abel, qui courut vers sa mère, la serra contre lui dans ses petits bras pour la protéger et lui murmura doucement à l'oreille les mots « Ash' hadu an la ilaha illa-llah », prononcés à la perfection. Éva répondit en sanglotant, reconnaissante : « Ash' hadu an la ilaha illa-llah », et avec un faible sourire réconfortant, elle caressa les cheveux d'Abel. Belial resta cloué sur place comme foudroyé et ne trouva pas immédiatement de réponse à cet enfant. La fureur d'Adam s'éteignit brusquement et, hurlant de remords, il se précipita dehors, suivi de près par Caïn qui craignait que son père ne s'inflige quelque chose. Le petit Abel avait gâché la fête de Belial et, à partir de ce moment-là,

Belial considérait Abel comme sa cible principale. Après tout, c'était une nouveauté pour Belial. Il ne pouvait pas vraiment rivaliser avec le souvenir d'Ève, mais face à un enfant qui n'avait jamais connu l'Éden, cela devait marcher ! Sa haine et, en même temps, sa fascination pour l'enfant grandissaient de minute en minute, et il se retira rapidement lorsqu'il sentit Yahvé approcher. Yahvé était attristé par ce triste spectacle et sa compassion allait surtout à Adam. Celui-ci était assis à l'extérieur de la grotte, sur un rocher, et regardait droit dans les yeux de Caïn, inquiet. Il reconnaissait dans les beaux yeux sombres de Caïn l'enfant qu'il n'avait jamais été et qu'il n'aurait jamais pu être en Éden. Les yeux de Caïn lui servaient de clé pour accéder à la chambre de ses souvenirs, et Adam pénétra avec une certaine hésitation dans ce lieu particulier. Il suivit la ligne du temps et ne vit souvent, pour ces dernières années, que des cartes noires. Intuitivement, il accéléra vers l'endroit où les cartes blanches alternaient encore abondamment avec les noires. Il chercha à tâtons la toute première carte noire et revécut en détail comment il avait arraché la pomme de la main d'Ève avant même qu'elle n'ait pu en manger. Il ressentit à nouveau l'avidité, l'envie et la fierté de ne pas vouloir être en reste face à la Femme. Il comprit alors comment lui, l'Homme, était en réalité déjà tombé avant même de tomber. Cela lui fit mal et il se précipita sur la carte noire suivante, voyant comment, cette première nuit, il s'était brutalement emparé de la femme et n'avait voulu que la posséder. Tout cela lui faisait tellement mal au cœur qu'Adam n'osait plus regarder la multitude de cartes blanches de l'époque d'Éden et se résigna à la petite carte blanche suivante, dans laquelle il voyait comment, cette nuit-là, il luttait contre lui-même pour dire « je suis désolé » à Ève. Cela l'apaisa

mais juste un instant, le feu dans son cœur, mais cela lui donna de l'espoir de sentir à quel point une si petite carte pouvait avoir tant de pouvoir. Plein d'espoir, il saisit la carte blanche suivante, bien plus grande que la précédente : « Faisons au moins semblant », lui murmura-t-il à l'oreille cette nuit fatidique, et il se blottit prudemment contre elle.

« Faisons au moins semblant. » C'était écrit en blanc. La carte n'était même pas petite. Il le voyait maintenant de ses propres yeux. Étrange, se dit Adam en un éclair, d'avoir pensé toutes ces années qu'il s'agissait d'une idée sans valeur et erronée, qui n'était pas juste puisqu'elle ne sous-tendait pas un acte sincère. Faire semblant devait bien être un mensonge, non ? Par définition, n'est-ce pas ? Comment pouvait-on faire le bien en faisant sciemment semblant ? En quoi s'était-il trompé ? En quoi s'était-il peut-être encore plus trompé ? Étonné, il continua à parcourir la ligne du temps jusqu'à la fin. Il passa devant une pile de cartes noires et, devant la carte la plus récente, noire d'encre, grande et fraîche, il jeta un bref regard en arrière vers le tout premier commencement, lointain, d'où provenait une lumière rayonnante et éblouissante. Adam comprit alors ce qu'il devait faire et ferma la porte de la pièce derrière lui ; il se réveilla, reconnaissant, dans les yeux de Caïn, sourit, lui prit la main et, ensemble, ils entrèrent dans la grotte.

La peur se lisait encore dans les yeux d'Ève. Caïn s'arracha à Adam et se jeta dans ses bras. Abel scrutait fébrilement le moindre trait du visage d'Adam tout en protégeant sa mère.

Adam se tenait désormais devant eux trois. Il s'agenouilla devant eux et baissa la tête, honteux.

« Je suis désolé. Ash' hadu an la ilaha illa-llah », dit Adam d'une

accent parfait, comme s'il en comprenait quelque chose. Il faisait semblant. Les yeux humides, il leva les yeux vers Eva. Eva et les enfants s'approchèrent de lui.
Tous s'enchaînaient les uns aux autres comme les maillons d'une chaîne. « Ash' hadu an la ilaha illa-llah », dirent-ils d'une seule voix.

Avec un soin et un amour exceptionnels pour leurs souffrances, Yahvé recueillit leurs précieuses larmes, les mélangea pour en faire le bien le plus précieux, se rendit au jardin d'Éden et en nourrit le tronc de l'arbre du bien.
Cette nuit-là, Ève et Adam dormirent nus l'un contre l'autre comme autrefois, et pour la première fois depuis l'Éden, Adam ressentit à nouveau de l'amour dans son cœur. Sans faire semblant.

Belial ne frémit qu'un instant, impressionné par la puissance de Yahvé. Il avait certes perdu la bataille contre Adam et Ève, mais pas la guerre contre leur descendance. Le temps jouerait incontestablement en sa faveur et ferait lentement s'estomper tous les souvenirs du jardin d'Éden dans l'esprit de leurs descendants. « La patience est une belle vertu, et la patience face au mal l'est encore plus », affirma Belial avec assurance.

4. NOSTALGIE

Quand j'ai été incarcéré, certaines personnes m'ont conseillé d'essayer d'oublier qui j'étais. C'était un conseil néfaste. Ce n'est qu'en prenant conscience de ce que je suis que j'ai trouvé un peu de réconfort. Aujourd'hui, d'autres me conseillent à nouveau, pour quand je serai libéré, de faire de mon mieux pour oublier que j'ai un jour de ma vie été en prison. Je sais que cela serait tout aussi funeste. Cela signifierait que je serais pour toujours hanté par un sentiment insupportable de honte, et que ces choses qui sont destinées à moi autant qu'à tout le monde – la beauté du soleil et de la lune, le cortège festif des saisons, la musique de l'aube et le silence des grandes nuits, la pluie qui tombe à travers les feuilles, ou la rosée qui se glisse sur l'herbe et l'argentera, seraient pour moi entachés et perdraient leur pouvoir de guérison et leur force de joie.

OSCAR WILDE, DE PROFUNDIS

Les années qui suivirent furent les plus heureuses pour Adam et Ève depuis leur départ d'Eden.

Non pas que tout fût plus facile, mais tout se passait différemment. Alors qu'au fil des années, ils s'étaient de plus en plus éloignés spirituellement de l'Éden, ils purent enfin mettre un terme à cette dérive et osèrent porter un regard critique sur leur situation. Ils commettaient souvent des erreurs, mais ils avaient trouvé un chemin qui n'allait pas de soi

pour se traiter avec plus d'amour les uns les autres. Belial guettait sans cesse Éva, mais Éva guettait tout autant Belial. Ève ne prononçait aucun son ni aucun mot autre que cette seule phrase qui restait un mystère pour Adam et les enfants. Abel, en particulier, aimait déclamer cette phrase dans toutes les variantes possibles. En riant, en chuchotant, en chantant, en criant, Ève le remerciait toujours d'un sourire radieux. Une fois, Abel avait osé tourner cette phrase en ridicule, mais le visage d'Eva l'avait vite fait changer de ton. Abel était ainsi certain que ces sons avaient une signification. Quelque chose de très important, et il supplia Eva : « Allez maman, qu'est-ce que ça veut dire ? Dis-le-moi ! » Eva vint alors à sa rencontre d'un air taquin, comme si elle allait enfin révéler son grand secret, et d'une lenteur exaspérante, elle commença : « Aaaa… sjhaaa doe' an… » et alors Abel, à son tour, fit semblant de se mettre très en colère et s'éloigna pour se retourner rapidement en riant. Abel ne portait pas son nom, « Celui qui rit », pour rien. Il aimait ses parents de tout son cœur. Aux yeux des hommes, cela semblait être un jeu banal entre une mère et son enfant. Mais pour Belial et Michel, cela signifiait bien plus. Belial était hors de lui et Michel se réjouissait, car tous deux voyaient ce qu'ils voyaient : un germe de vie spirituelle naissante chez le jeune Abel, avide d'apprendre. Plus Ève vieillissait, plus elle appréciait de ne pas parler. Elle comprit rapidement que, de cette manière, elle ne pouvait pas non plus blesser son mari par des mots ni faire souffrir inconsciemment ses enfants. Cela la rendit très aimée aux yeux de Yahvé et, plus elle sentait Yahvé revenir dans son cœur, plus elle commençait à considérer le handicap que Belial lui avait imposé comme un cadeau. En gardant la bouche fermée, elle pouvait

ouvrir davantage son cœur et mieux écouter ce qui se passait au plus profond de celui-ci. Tout comme elle se taisait autrefois par crainte de Be-lial, elle se taisait désormais par amour pour Yahvé. Elle se souvenait très bien de ce que Yahvé leur avait dit : « Il est plus facile de blesser et de faire du mal que de guérir et de soigner. » Elle avait pu constater à ses dépens à quel point les paroles d'Adam pouvaient lui transpercer le cœur comme un couteau. C'est pourquoi elle éprouvait de plus en plus de compassion pour Adam, qui était bien obligé de parler aux enfants, de les éduquer, de les réprimander ou de les récompenser. Surtout quand Adam était fatigué, elle l'entendait souvent s'en prendre à eux avec des mots trop durs. Cela la plongeait à chaque fois dans un dilemme moral et menaçait de lui faire ouvrir la bouche sous le poids de la culpabilité. Elle se raccrochait alors immédiatement au dernier conseil de Yahvé : « C'est Belial qui te fait penser cela », et elle s'efforçait ensuite d'accorder à Adam davantage d'attention et d'amour. Elle lui murmurait doucement à l'oreille : « Ash' hadu an la ilaha illa-llah. » Adam remarqua à quel point sa voix et son timbre étaient devenus plus apaisants et de plus en plus doux au fil des ans. Cela l'encourageait à parler lui-même plus doucement et à utiliser les mots avec parcimonie, même lorsqu'il se mettait parfois en colère à cause d'une des blagues souvent idiotes d'Abel. Le simple fait qu'Adam commence à tenir davantage compte d'elle avait déjà tout changé pour Ève. Adam, lui aussi, doutait de plus en plus. Il avait trop souvent dû constater que ce qui semblait bon ne l'était pas toujours, ou que ce qui semblait mauvais pouvait aussi être bon. Combien de temps lui avait-il fallu pour comprendre que « faire semblant » n'était pas toujours mauvais ? Et même alors, cela lui avait demandé bien des tourments pour apprendre quand il fallait le faire et quand il ne fallait pas.

Lorsqu'il soumettait une question à Eva et qu'elle était certaine que c'était bien, elle répondait simplement par « Ash' hadu ». Pour dire non, elle secouait la tête. Mais la plupart du temps, elle devait elle aussi admettre, en haussant les épaules, qu'elle ne savait pas ou n'osait pas se prononcer. Il était souvent si difficile de ne pas se perdre dans cette forêt étrange et sombre. La lumière clairsemée qui filtrait parfois à travers la cime des arbres s'avérait parfois n'être qu'un leurre pour les faire tomber dans un piège. D'autres fois, grâce au jeu de la lumière et des cimes, les ombres dessinaient au contraire des motifs surprenants sur le sol qui fournissaient des indications fiables, mais il leur fallut de nombreux essais et erreurs avant de pouvoir en comprendre la signification. Ce n'était pas un jeu. C'était sérieux. Les erreurs se payaient cher. Où était passée l'époque insouciante où l'on jouissait purement de la magnifique nature de l'Éden ? Une question qui surgissait sans cesse entre eux deux était de savoir quand Adam parlerait aux garçons de l'Éden, de ce qui s'était passé et de la manière dont ils s'étaient retrouvés dans ces conditions de vie difficiles. Après tout, Yahvé ne leur avait-il pas confié que seuls quelques-uns de leurs descendants auraient un jour un aperçu de l'Éden ? Cela impliquait sans ambages que c'était encore possible et que leurs enfants bien-aimés devaient alors certainement avoir la chance de retrouver ce qu'ils avaient perdu. Il ne faisait aucun doute qu'ils devaient un jour raconter cela à leurs enfants. Mais quand le moment serait-il venu ? Trop tôt, ce serait jeter des perles aux cochons ; trop tard, ce serait tout simplement trop tard. Souvent, Adam demandait à Ève : « Qu'en penses-tu ? Maintenant ? » Et elle secouait la tête pour dire non. Ève estimait que le moment n'était pas venu. À quatorze ans, Abel était encore vraiment trop jeune. Pour Caïn, de quatre ans son aîné et bien plus mûr, cela ne devait cependant plus tarder.

Même s'ils s'en inquiétaient, d'autres forces allaient en décider.
Les deux frères avaient heureusement moins de soucis. Ils s'aimaient beaucoup, mais étaient aussi très différents. Abel admirait son frère aîné, qui était très habile, aimait travailler et se sentait très responsable de son petit frère. Abel, quant à lui, était plutôt un farceur et un grand ami des animaux. Les animaux faisaient pour ainsi dire la queue pour qu'il les apprivoise. Comme s'ils se disaient entre eux quelle vie de rêve ils allaient mener : des repas à heures fixes et, en hiver, un endroit chaud dans la grotte. Les oiseaux, surtout, s'intéressaient beaucoup à Abel, et celui-ci faisait comme s'il pouvait leur parler, pour le plus grand amusement de Caïn. Mais il y avait un animal pour lequel il n'y avait aucun rival : Loep. Abel avait autrefois sauvé le tout jeune louveteau après que celui-ci eut fini dans un ravin où seul le petit et frêle Abel pouvait encore tout juste l'atteindre. Élevé au lait de chèvre, le jeune loup devint le grand et puissant ami d'Abel. Dès son plus jeune âge, Adam autorisa Abel à garder les chèvres et, accompagné de son fidèle loup Loep, il partait en balade avec elles. Adam comptait sur Loep pour protéger son fils du malheur. Abel avait appris d'Eva comment des sons apparemment insignifiants pouvaient pourtant avoir un sens, et, astucieux, il appliqua cette leçon à Loep. Il apprit à parler avec Loep en imitant parfaitement ses sons et en les associant à des événements ou des circonstances. Ça a marché. Grâce à des combinaisons surprenantes, il a réussi à donner à Loep des ordres très précis : « j'ai soif d'eau » ou « j'ai soif de lait », et Loep savait parfaitement faire la différence. « Loep ne devient pas

« Comme tu veux », constata également Abel dans un rare moment de sérieux. À chaque fois qu'il faisait ce qu'Abel lui demandait, Abel « remerciait » Loep en langage de loup. Caïn admirait la performance d'Abel. « Nous avons un petit frère de plus ! », le félicita Caïn, qui s'essaya aussitôt à son tour, pour le plus grand plaisir des deux, malgré le résultat pitoyable. Loep appréciait l'attention, mais c'était surtout Adam qui en profitait secrètement. Car c'était un baume sur cette vieille blessure qu'était l'Éden, à l'époque où lui et Ève parlaient à tous les animaux et avaient pu leur donner eux-mêmes leurs noms. Ils connaissaient chaque animal, chaque insecte ou chaque plante mieux que quiconque, car ils avaient autrefois vécu en parfaite harmonie avec eux. Voir maintenant Abel, qui ignorait tout d'Eden, parler à Loep était pour Adam la preuve qu'Eden pourrait peut-être être reconquis un jour. Il remercia Yahvé pour cette lueur d'espoir et pour ce vague sentiment de proximité. « Ash' hadu ! », cria-t-il d'une voix forte et joyeuse à Eva, de loin. Même s'il ne savait pas ce qu'il criait, cela lui faisait toujours du bien de la voir rire. Aussi heureux qu'Adam et Eva se sentaient souvent, rien ne pouvait effacer le souvenir le plus sombre de leur mémoire. Adam essayait encore une fois de faire semblant. Mais avec Eden, cela ne marchait pas. Ça ne marchait tout simplement pas. Car chaque plante, chaque animal, chaque insecte, chaque souffle de vent ou même la plus petite goutte de pluie lui rappelait Yahvé et Eden. Le mal du pays était immense, presque insupportable, et il ne serait pas supportable si Yahvé ne continuait pas à les porter en coulisses. Plus Yahvé reprenait sa place dans leur cœur, plus ils aspiraient à se rapprocher de Lui. Ainsi, le mal du pays se révéla être une force primitive, le fondement de l'instinct humain, un souvenir indélébile de l'amour.

Et Belial ?

Il avait tout préparé. L'offensive finale pouvait désormais commencer. La toile avait été minutieusement tissée avec des fils invisibles et d'innombrables nœuds. Il s'était entraîné à prendre toutes les formes. Dans toute la nature, il avait pleinement pris la place qui lui revenait de droit. Tout ce qui n'existait auparavant que dans le « bien » existait désormais aussi dans le « mal ». Une douce brise estivale pouvait désormais être aussi un ouragan infernal. Il avait rendu visite avec habileté à tous les animaux, insectes et plantes, et partout, il laissait désormais aussi des spécimens « mauvais ». Les plantes ou animaux venimeux devinrent une spécialité. Tout, oui tout, Belial promit solennellement de révéler à l'homme ce qu'il avait autrefois demandé à pouvoir connaître. Belial allait le leur offrir sur un plateau d'or. Ils obtiendraient ce qu'ils demandaient et il déchaîna aussitôt ses légions.

5. À LA RECHERCHE D'

Derrière la joie et le rire peut se cacher un cœur grossier, dur et insensible. Mais derrière la douleur se cache toujours la douleur. La souffrance, contrairement à la joie, ne porte pas de masque. La vérité dans l'art n'est absolument pas une concordance entre la réalité idéale et la forme d'existence fortuite, ce n'est pas la ressemblance de la forme avec son ombre, ni celle du reflet dans le cristal avec la forme elle-même, ce n'est pas un écho qui répond depuis le creux de la colline, pas plus qu'un miroir d'eau argenté dans la vallée, qui montre la lune à la lune et Narcisse à Narcisse. La vérité dans l'art est l'unité d'une chose avec elle-même, l'extérieur devenu l'expression de l'intérieur, l'incarnation de l'âme, le corps imprégné de l'esprit. C'est pourquoi aucune vérité n'est comparable à la douleur. Il y a des moments où la douleur me semble être la seule vérité. Les autres choses sont peut-être des illusions de l'œil ou du désir, des choses qui n'existent que pour aveugler l'œil ou satisfaire le désir, mais les mondes sont construits à partir de la douleur, et aucun enfant ni aucune étoile ne naît sans douleur. Là où il y a de la douleur, là est une terre sacrée.

OSCAR WILDE, DE PROFUNDIS

Des peaux.

La chasse aux peaux.

C'était ça, dès le début.

Des peaux pour s'habiller, se couvrir, se protéger, se réchauffer, pour fabriquer des objets utilitaires tels que des cordes et des sacs. Presque aussi importantes que la nourriture.

Parler de « chasse aux peaux » était en réalité exagéré. Il s'agissait plutôt de trouver des peaux, car tuer des animaux pour cela était impossible et hors de question pour Adam, et encore plus pour Ève. Lorsqu'ils quittèrent l'Éden, Yahvé leur offrit des peaux d'animaux pour couvrir leur nudité, et ce qui venait de Yahvé leur était donc, par définition, parfaitement acceptable. Mais tuer des animaux pour leurs peaux ? Cela était hors de question, sous aucun prétexte. C'est pourquoi Adam était obligé de partir à la recherche de cadavres frais et de les dépouiller. Cela avait toutefois été un choc pour Adam de voir comment les animaux se mettaient soudain à chasser d'autres espèces, alors qu'ils vivaient fraternellement côte à côte en Éden. Trouver des animaux fraîchement tués s'avéra assez facile au cours des toutes premières années. En effet, les prédateurs reconnaissaient Adam comme l'Homme d'Éden qui leur avait donné leur nom et lui laissaient volontiers la place jusqu'à ce qu'il ait habilement dépouillé la peau de l'animal. De plus, il ne touchait pas à la chair de leurs proies et ils trouvaient également plus facile de ne pas avoir à ronger ces peaux coriaces, surtout lorsqu'ils devaient nourrir leurs petits. Mais quelques années plus tard, leur comportement envers Adam changea et les prédateurs devinrent plus féroces et agressifs. Adam ne pouvait plus se contenter de dépouiller les peaux sans risquer de devenir lui-même une proie ; il décida donc d'emmener Caïn avec lui pour tenir les prédateurs à distance à l'aide du feu, tandis qu'il s'affairait à la vitesse de l'éclair pour dépouiller la carcasse. Caïn attendait avec impatience depuis des jours de partir avec son père dans les vastes environs. Il appréciait le danger. Le sentiment d'être en partie responsable de la sécurité de son père en lui couvrant les arrières aiguisait son

Cela leur donna confiance en eux et forgea un lien indéfectible entre eux deux. Mais, pour des raisons inexplicables, la chasse fut de moins en moins fructueuse au cours de la dernière année. Et lorsqu'ils tombaient enfin sur une carcasse, celle-ci était souvent tellement pourrie ou déchiquetée que sa peau ne valait plus rien. À plusieurs reprises, ils rentraient bredouilles de la chasse et, tandis qu'ils travaillaient dans les champs, Caïn harcelait Adam de questions. « Pourquoi ne pas fabriquer un piège pour capturer nous-mêmes nos proies au lieu de perdre notre temps à attendre qu'un prédateur vienne à notre secours ? » Les discussions autour de cette question délicate et vitale devenaient de plus en plus vives, voire acerbes. Adam comprenait la logique de Caïn, mais ne parvenait pas à lui faire comprendre qu'il n'appartenait pas à l'homme de tuer des animaux. « Beaucoup d'animaux le font pourtant, non ? Yahvé ne les en empêche pas, n'est-ce pas ? » « C'est justement pour cela : nous ne sommes pas des animaux », rétorqua Adam, réduisant habilement Caïn au silence. Peu à peu, Caïn perdit patience et répliqua d'un ton sarcastique : « Pourquoi ton Yahvé ne nous aide-t-il pas, alors ? Pourquoi nous rend-il la vie si difficile ? Nous avons le droit de faire moins que les autres animaux parce que nous serions supérieurs ! Explique-moi ça, alors ! » Il avait mis le doigt dessus. Adam se tut et lui aussi se sentit abandonné par Yahvé. Adam se tut. Il continua à tailler. Désespérément. Comment expliquer l'impossible ? Il se sentait profondément honteux de ne pas y parvenir. Il se sentait plus que jamais comme un enfant puni. La honte le frappa comme un coup de massue, comme si le ciel s'écroulait sur lui. Cela lui rappelait la page la plus sombre de sa vie, le Yahvé punisseur, même s'il savait pertinemment que ce n'était pas juste, car c'était lui qui portait la responsabilité de ses actes. Mais malheureusement

Mais les années avaient fini par effacer justement l'une de ces rares pensées justes. Il ne pouvait plus ressentir la clémence de Yahvé ni se souvenir que Yahvé leur avait donné ces peaux pour apaiser la douleur de leur honte. Au contraire, il percevait désormais la honte et le fait de la dissimuler comme une marque d'infamie. Tout lui semblait de plus en plus être une punition. Vivre simplement et être heureux devinrent extrêmement difficiles hors d'Éden et exigeaient souvent trop d'efforts pour le peu que cela rapportait. C'était comme s'il devait soudain tout réapprendre : marcher sans tomber, parler sans bégayer pour trouver les mots justes, agir sans hésiter. En quittant l'Éden, tout changea d'un seul coup et il se sentait devenir de plus en plus stupide au lieu de devenir un être plus sensé. Et quand il pensait enfin comprendre quelque chose, cela lui semblait être de la pure folie qui avait réussi à se déguiser en sagesse. Les mauvaises choses lui semblaient folles. Les bonnes choses lui semblaient encore plus folles. Non seulement son intelligence et ses sentiments étaient mis à l'épreuve, mais aussi tout son sens de la réalité. Comme s'il jouait le rôle principal dans un cauchemar effrayant dont il ne pouvait se réveiller. Lorsque Yahvé créa la Femme à partir de sa côte, il était évident qu'il vivait cela comme le plus grand cadeau que Yahvé pouvait lui offrir, car il comprenait aussi que lui, l'Homme, n'y avait aucun mérite. Il n'avait même pas besoin de penser en ces termes. Il n'avait même pas besoin de le désirer, car il n'y avait pas de vide. Mais c'est précisément à partir de cette insignifiante côte qu'a été créée la femme, bien plus belle, qui existerait parfaitement en soi, ce qui lui permettrait, à son tour, d'être le cadeau parfait pour elle, en parfaite complémentarité. Ils ressentaient

se percevaient l'un l'autre sans la moindre difficulté, en équilibre, sans la moindre différence de statut. Yahvé empêchait ainsi que ne surgisse le moindre sentiment de vide ou de différence. C'était un don pour un don, par le biais d'un don, afin de devenir soi-même un don d'un don : il n'y avait pas d'autre voie, il n'était pas possible d'en concevoir autrement. À cette époque. En Éden, on n'avait même pas besoin d'y penser, c'était une évidence. À l'époque. C'est ainsi que cela vivait, tout naturellement. C'est ainsi que cela respirait, tout naturellement. À l'époque. Tel était l'esprit d'Eden. La Femme n'était pas son épouse et l'Homme n'était pas son mari. Il était si difficile d'en raviver les détails. Adam se creusait la tête fébrilement. La douleur de la perte de l'esprit, qui flottait partout en Éden, cherchait, une fois hors d'Éden, son échappatoire dans les méandres d'une lutte acharnée pour la survie, jour après jour. Ce dont il se souvenait encore du contraire, une fois hors d'Éden, était malheureusement plus facile à se remémorer. Adam ne ressentait plus cette égalité, mais il relégua rapidement Ève au rang de simple côte, un bien qui lui appartenait, dès cette première nuit. À l'inverse, Ève se sentit soudain inférieure, créée « seulement » à partir de la côte d'un homme. Tous deux devaient désormais entamer le long chemin du retour vers l'Homme et la Femme depuis l'Éden, avec plus de chutes que de réussites. Tout était soudainement devenu contraire à l'intention initiale et rien n'était plus, à première vue, vraiment digne d'un enfant, précisément parce qu'ils ne pouvaient plus le vivre comme un enfant et qu'ils réalisaient qu'ils n'avaient jamais été des enfants, car ils n'avaient jamais eu besoin de l'être en Éden. « Comment expliquer l'impossible ? », se demandait-il sans cesse. Et il continuait à creuser comme un possédé dans le sol du champ, bien trop sec,

tandis que Caïn avait encore du mal à supporter le silence qui s'était installé et la tension palpable, au milieu du rythme effréné des coups de pioche. On aurait dit que ceux-ci voulaient raconter des mots précipités dans un langage codé chaotique, impossible à déchiffrer. Caïn continua lui aussi à piquer. Mais il piquait plus lentement. De plus en plus lentement. Chaque coup s'enfonçait dans la terre, mais aussi dans le respect qu'il avait pour son père. Chaque coup le détachait un peu plus. Se sentant de moins en moins lié, il se sentait de plus en plus inutile aux yeux de ce vieil homme replié sur lui-même, de cet homme stupide, de cet homme qui n'assumait pas ses responsabilités envers sa famille alors que l'hiver n'était pas si loin. Oh oui, Caïn se sentait responsable de la famille et devait peu à peu prendre des décisions afin qu'ils survivent tous ensemble à l'hiver. Son coup de hache ralentissait de plus en plus, chaque coup n'était plus qu'une attente jusqu'à ce qu'il s'arrête. Caïn s'arrêta et regarda Adam. Celui-ci évitait délibérément de lever les yeux et se déchaînait encore plus violemment. Il se sentait désormais comme un père ayant complètement échoué. Il n'était plus rien. Plus un enfant de Yahvé, plus le père de Caïn. Caïn jeta ostensiblement sa hache et regarda à nouveau Adam. Une fois de plus, Adam fit semblant de ne rien voir et donna entièrement raison à son fils. Il ne se sentait pas comme un raté, il l'était. Yahvé ne leur avait-il pas promis de pouvoir mourir ? Qu'Il déchaîne donc maintenant Sa foudre sur lui, mais même cela, Il ne le lui accordait pas. Désespérément, Adam était prisonnier du rythme des coups de sa hache. La grâce que Yahvé ne lui accordait pas, son talon la lui offrait désormais généreusement et ne le lâchait plus. Son talon accélérait encore le rythme. Frapper, frapper, frapper, frapper. C'était la seule chose à laquelle il osait encore s'abandonner en toute confiance. La seule chose dont il savait qu'elle

C'était la bonne chose à faire : retourner la terre pour semer de quoi se nourrir pendant l'hiver. Ça ne pouvait pas être une erreur. Ça devait forcément signifier prendre soin de sa famille. Piquer, piquer, piquer, piquer, pi-quer, piquer, piquer, piquer, piquer. Caïn s'attendait à ce qu'Adam s'arrête au moins un instant et lève les yeux. Mais la houe ne s'arrêtait pas et Adam en était incapable. Caïn se retourna, s'en alla et ne regarda plus en arrière. Résolu, car il ne voyait pas d'issue. Incertain, car couper le cordon ombilical avec son père lui semblait si inconfortable et étrange. Dès qu'Adam se retrouva seul, il s'effondra, épuisé, le visage enfoncé dans la terre fraîchement remuée. Il haletait, aspirant la terre dans ses voies respiratoires au point de s'étouffer. Il voulait mourir. Il en avait assez. Toutes les connexions entre ses cellules cérébrales lâchèrent et il perdit connaissance.

Yahvé assistait à tout cela, impuissant. Impuissant parce qu'Adam, libre, Le reniait si outrageusement. Belial n'avait rien à faire. Il se délectait.

Caïn se rendit à la grotte. Ève fut surprise de le voir revenir si vite des champs. Elle vit un homme adulte s'avancer vers elle d'un pas tranquille, sûr de lui et digne. Elle sentit et vit qu'il s'était passé quelque chose. « Ash' hadu, mère », commença-t-il, « je ne viendrai pas dormir dans la grotte ce soir. Ne t'inquiète pas. Dans quelques jours, je reviendrai le matin pour travailler aux champs avec père. J'ai besoin de temps pour réfléchir. » Il serra Éva dans ses bras et partit sans un mot. Alors qu'il était déjà bien avancé en direction de la rivière, elle l'appela à tue-tête : « Ash' hadu ! » Il se retourna et leva la main. Eva le regarda s'éloigner aussi longtemps que possible et attendit patiemment

l'arrivée d'Adam. Elle ne savait même pas où se trouvaient tous les champs. Elle était restée si longtemps coupée de ce qui se passait à l'extérieur et autour de la grotte. Il en allait de même pour sa façon de parler ; elle sentait que plus elle se coupait de son environnement immédiat, plus elle pouvait garder vivant dans son cœur le souvenir de Yahvé.

Caïn savait où il allait. Il y a quelque temps déjà, il avait trouvé un endroit sûr, bien abrité et impossible à repérer. Pendant la saison sèche, alors que le niveau de l'eau était bas, il avait remonté le cours de la rivière. Alors qu'il traversait la rivière à gué dans une gorge gigantesque, il remarqua soudain, haut dans la paroi, une large grotte qui attira immédiatement son attention. Il observa attentivement les lieux. Il mémorisa la faune et les arbres au bord de la gorge, où un grand frêne projetait son ombre de manière imposante dans la gorge. Dès qu'il en eut l'occasion, il se rendit au frêne, prit une corde de cuir et descendit. C'était dangereux, avec sous ses pieds une rivière tourbillonnante parsemée de rochers. La grotte elle-même s'avéra spacieuse, confortable et inaccessible aux prédateurs. Avec le temps, il y avait déjà amassé une belle collection de vieilles peaux et d'ustensiles. Ce fut son repaire. Il n'en parla pas à Abel, de peur qu'il ne tente la même descente périlleuse en l'absence de Caïn. En été, il profitait du faible niveau de l'eau, ce qui lui permettait de descendre facilement dans la rivière à l'aide d'une autre corde et d'économiser ses forces. De la plaine à sa grotte, puis de la grotte vers le bas dans la rivière, et ainsi de retour au niveau du sol. Pendant la saison des pluies, c'était un travail pénible, car il ne pouvait alors pas utiliser la rivière comme sortie et devait grimper. Là aussi,

Il gagna en agilité et, peu à peu, il creusa des rainures et des marches dans la paroi pour s'aider. À l'aide de cordes supplémentaires enroulées autour d'une solide branche en surplomb du frêne, il fabriqua une boucle pratique pour descendre des charges. Ce qui avait commencé comme un jeu d'enfant prit de plus en plus l'allure d'une entreprise d'adulte.

Ce soir-là, Abel rentrait avec les chèvres, guidées d'une main experte par Loep. Un soleil paresseux commençait à déposer sa lumière sur le long croissant de lune, et il aspirait à la chaleur et à la convivialité de la grotte. De loin déjà, il remarqua que quelque chose n'allait pas. Eva agitait les bras avec frénésie pour attirer son attention. Il ordonna rapidement à Loep de s'occuper des chèvres et courut lui-même aussi vite qu'il le pouvait vers Eva. « Qu'y a-t-il ? Où sont Caïn et papa ? » Et elle haussa les épaules, le regard effrayé. « D'accord, je vais tout de suite aller voir dans les champs et dis à Loep de me suivre une fois que les chèvres seront rentrées à l'étable », cria-t-il, oubliant dans sa panique que sa mère ne parlait jamais. Il devait se dépêcher avant la tombée de la nuit. Il courut. Il ne savait pas par où commencer. Il se dirigea d'abord vers le champ au bord de la rivière. Puis il remonta la première colline. Puis il continua vers la parcelle la plus élevée. Entre-temps, Loep l'avait déjà rattrapé et, à bout de souffle, il s'arrêta, les poumons s'échauffant sous l'effort. Il essaya de parler dans la langue de Loep, mais sa voix le trahit. Loep n'avait pas besoin de mots et il disparut. Peu après, il entendit le loup hurler. Un long hurlement plaintif. Il fallait s'y rendre vite, tel était le message, et Abel vit, dans la pénombre, Loep monter la garde près de ce qui semblait être une silhouette allongée. Avec un cri « Père ! », il retourna Adam et comprit rapidement à quel point il était

Il était à l'article de la mort. Il respirait à peine et la lune naissante rendait sa peau encore plus pâle et plus moribonde. Adam était glacé au toucher et Abel se jeta instinctivement sur lui pour le réchauffer. « Loep, des peaux, Ève », ordonna-t-il à Loep qui s'était déjà éloigné en courant. Pendant ce temps, il ne cessait de parler à Adam et de dégager ses voies respiratoires avec ses doigts. « Ne meurs pas, père ! Continue de respirer ! Où est Caïn ? Caïn ? Que s'est-il passé ? » Il aperçut le talon de Caïn non loin de là. « Caïiiiiin ! Caïiiiiin ! » Il cessa rapidement d'appeler pour s'occuper à nouveau d'Adam. Il ôta sa propre fourrure et la posa sur Adam. Il se blottit contre lui et le frotta pour le réchauffer partout où il le pouvait. Loep revint un peu plus tard avec une belle fourrure enroulée, attachée autour de sa poitrine. Abel déchargea rapidement Loep de son fardeau et lui demanda de retourner auprès d'Eva et de rester avec elle. Abel était très inquiet de ce qui se passait. Où était Caïn ? Il se glissa sous la fourrure, tout contre Adam, et voulut lui insuffler le souffle de vie. Il lui dit à quel point il aimait son père, à quel point il l'admirait, qu'il regrettait tant ses frasques qui n'étaient pas toujours bien accueillies, et à quel point il appréciait tout ce qu'Adam avait fait pour lui. Mais au cœur de la nuit, il lui parla aussi de ses craintes, de combien lui aussi souffrait des tensions de ces derniers mois. Il raconta à Adam qu'il voyait que sa mère en souffrait aussi, à quel point il redoutait l'hiver à venir car la récolte menaçait d'être mauvaise à cause de la sécheresse précoce, et il se demandait comment ils allaient bien pouvoir passer l'hiver. Il lui a dit à quel point il aimait son frère, combien Caïn comptait pour lui, et il a également exprimé ses regrets d'avoir, lui, Abel, le joueur...

oiseau, qui rendait si peu à la famille. Il promit de faire davantage d'efforts dès à présent, dès qu'Adam irait mieux. Oui, désormais, il aiderait davantage son père et Caïn aux champs. Il le lui promit de toutes ses forces. Dans un long soupir désespéré. Dans une accusation contre son propre échec. S'il restait encore une once d'innocence à Abel, il la perdit cette nuit-là. Au loin, il entendit les aboiements de Loep qui lui signalait qu'Eva allait bien, et il s'endormit, épuisé, blotti contre son père.

Aux premières lueurs de l'aube, il fut doucement réveillé. Loep attendait déjà patiemment à côté de son maître. Kaïn avait entendu les gémissements de Loep pendant la nuit et avait compris qu'il y avait un problème, mais il avait ensuite été rassuré par le dernier message de Loep. Il ne se sentait toutefois pas tout à fait tranquille. Son intuition l'avait conduit, à l'aube, vers le champ où il avait laissé son père. Horrifié, il aperçut de loin Loep et un tas de fourrures, et il accéléra le pas. Abel se réveilla, encore endormi, et demanda immédiatement : « Que s'est-il passé ? » « Tout à l'heure, d'abord papa », répondit Caïn en vérifiant l'état d'Adam, qui respirait régulièrement et commençait peu à peu à donner des signes de vie. « Je vais voir maman et je reviens tout de suite », dit-il. Abel était si heureux de voir son frère qu'il reprit aussitôt espoir que tout irait bien maintenant que Caïn prenait soin d'Adam. En chemin vers Ève, des sentiments contradictoires s'affrontaient dans l'esprit de Caïn, allant de la colère à l'amour extrême. Toutes les nuances et tous les degrés de la culpabilité se bousculaient en lui. La confrontation avec sa mère se déroula de manière quelque peu gênante. Elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Tout comme lui. Mais les deux...

Ils étaient soulagés de se revoir. Cela faisait tellement mal à Caïn de voir à quel point sa mère aimait son mari de manière inconditionnelle. Cet homme qui était aussi son père, avec lequel il était en conflit et qui l'obligeait désormais à lutter contre un sentiment de culpabilité, par sens des responsabilités, dans un combat à mort. « Père est vivant. Abel est avec lui. Je vais ramener père ici. Occupe-toi du feu et d'une boisson chaude. » Caïn rassembla deux poteaux solides et, à l'aide de brindilles et de lanières de cuir, bricola rapidement une civière. Peu après, avec l'aide d'Abel, il était en route vers la grotte avec Adam sur la civière. Adam était dans un état pitoyable. Comme en état de choc, complètement replié sur lui-même. Hébété. Dans le néant. La mort était tout près de lui. Le désir de mourir encore plus près. Il respirait. Mais ce n'était pas un souffle de vie. Il ne respirait que la mort, et encore, avec peine. Inaudiblement. Presque en cachette, comme s'il était mort et ne faisait que feindre d'être en vie. Comme un chat joue avec une souris, Belial s'amusait ainsi avec Adam. Le laisser se remettre un instant pour pouvoir continuer à jouer ensuite. Mais Belial n'était pas tout à fait rassuré. Même Belial ne pouvait rien contre son instinct de mort et c'est pourquoi il prit un peu de recul pour donner à l'amour de la famille la chance de rafistoler son jouet.

Et cet amour était bien là. Jour après jour, Eva et les enfants...

Adam était là, et c'était surtout Caïn qui parvenait le plus facilement à lui faire donner un signe de vie. Mais Adam ne parlait toujours pas. Chaque jour, Caïn rendait compte des travaux aux champs et présentait les choses sous un jour bien plus favorable qu'elles ne l'étaient en réalité. C'était un désastre. Le gel tardif du printemps avait déjà fait des ravages et la sécheresse extrême de l'été avait encore réduit de moitié le peu qui avait survécu au gel

tant en nombre qu'en rendement. L'après-midi, Caïn laissait souvent Abel seul dans les champs et partait de son côté. Il devait trouver d'autres moyens de survivre à l'hiver. Des moyens dont il ne pouvait ni n'osait parler à personne.

Un matin, après qu'Adam, las de la vie, eut été couché dehors à l'ombre d'un mûrier non loin de la grotte, et que Caïn s'apprêtait à partir aux champs avec Abel, il se produisit quelque chose d'apparemment anodin. Comme si le diable y était pour quelque chose – et Belial y était pour quelque chose –, Loep passa par là, libre et joyeux, un lapin encore à demi vivant dans la gueule, droit vers l'entrée de la grotte où il se mit à déchiqueter et à dévorer goulûment la pauvre bête. Les yeux d'Adam s'écarquillèrent soudain de peur de ce qui allait arriver. Caïn eut une peur bleue lorsqu'il entendit pour la première fois depuis des semaines la voix d'Adam crier : « Ève ! » Ève ne tarda pas à arriver et regarda le loup avec stupéfaction, tandis qu'Abel félicitait déjà Loep pour sa belle prise. Complètement désemparée, clouée sur place et les mains tremblantes, elle regardait le lapin qu'elle avait si souvent câliné en Éden se faire dévorer par le meilleur ami de son fils bien-aimé. Cela lui faisait terriblement mal de voir qu'Abel trouvait cela normal, voire amusant, et n'y voyait aucun mal. Alors que le lapin, à moitié dévoré, gisait là sans vie, Abel massait d'un air moqueur le ventre rebondi de Loep, qui grognait de bonheur. Mais le cœur d'Ève saignait à l'idée de ce qu'Adam et elle-même avaient fait subir à leurs enfants. Elle se retira rapidement dans la grotte. « Tu vois bien », dit Adam d'un ton perçant à Caïn, qui n'osait détourner les yeux de la grotte pour ne pas avoir à croiser le regard d'Adam.

regarder. Tous deux surveillaient désormais la grotte de près pour voir ce qui allait se passer. Adam compatissait à la douleur de sa femme et revivait son combat intérieur ainsi que la scène sur le champ. Il sentait à nouveau le désespoir le ronger et craignait que sa femme, elle aussi, ne survive pas à cela. Caïn n'osait pas regarder Adam. Il s'était déjà senti si coupable ces premières semaines après avoir abandonné son père, et lui aussi attendait avec angoisse. Un effondrement d'Ève signifierait une nouvelle confirmation de sa négligence coupable envers son père à l'époque.

Eva se réfugia dans le recoin le plus reculé de la grotte. Le désespoir gagna peu à peu du terrain. Elle se maudissait. Mais elle se maudissait surtout à cause de Belial, dont elle avait elle-même déclenché la malédiction. Elle était courageuse, d'un courage hors du commun, et dans ses pensées, elle s'en prenait à Belial et crachait sur ce serpent impitoyable. Elle combattait courageusement chaque mauvaise pensée. « Où est ton Yahvé maintenant ? N'est-ce pas ton cher fils qui n'a pas la moindre pitié pour ton cher lapin ? Est-ce cela que tu as enseigné à tes enfants ? Pourquoi ne parles-tu pas à ton mari et à tes enfants ? Tu sais pourtant que tu peux parler ? Tu sais que je t'ai depuis longtemps rendu la même parole et la même langue que ta famille. Mais non, c'est plus facile de ne pas parler, ainsi tu peux facilement t'en tirer et laisser ton mari commettre les erreurs. Oui, tu préfères le laisser crever. Tu n'es pas digne de l'amour de Yahvé. Où est Ash' hadu maintenant ? » Son combat était inégal, semblait vain, et Yahvé observait de loin. Plus la langue du serpent la piquait et la taquinait, plus elle résistait courageusement à cette hideuse bête serpentine, et plus Yahvé s'approchait d'elle. À chaque mauvaise pensée, elle opposait une bonne-

, se repliant de plus en plus sur cette seule pensée que Yahvé lui avait autrefois donnée et qui revêtait une importance capitale dans ce combat : « Tu penses que Je t'ai abandonnée, mais Je ne t'ai pas abandonnée. C'est Belial qui te fait croire cela. »

C'est Belial qui te fait croire cela. C'est Belial qui te fait croire cela. Le désespoir s'estompa peu à peu.

C'est Belial qui te fait penser cela. C'est Belial qui te fait penser cela.

Elle répéta cela des dizaines de fois, chaque fois qu'une nouvelle pensée malveillante se présentait, jusqu'à ce qu'elle parvienne même à devancer ces pensées malveillantes et à faire primer la pensée de Yahvé, de sorte que soudain, plus aucune pensée malveillante ne pouvait se manifester. Oh oui, Eva était furieuse contre cette maudite bête qui leur avait causé tant de malheurs. « Ash' hadu ! », cria-t-elle à Belial, encore sans voix. « Ash' hadu an la ila-ha illa-llah ! » Dans son imagination, elle lui asséna un violent coup de pied, pensant ainsi vaincre Belial une bonne fois pour toutes, sans se rendre compte que c'était la présence imposante de Yahvé qui avait finalement fait fuir Belial. Le désespoir fit alors place à une forme de gratitude. Plus par intuition que par certitude, elle remercia Yahvé pour sa proximité, même si sa présence physique lui manquait, comme à l'époque d'Eden. Pourtant, elle se comportait avec une totale dévotion, comme si elle n'avait pas à en douter. C'était comme si. Elle sécha ses larmes, se ressaisit, ressortit et caressa Loep. Elle retira respectueusement les restes du lapin de sous son nez et enterra la carcasse avec amour sous quelques pierres à côté de la grotte, tandis que Loep observait la scène d'un air attristé, pour le plus grand plaisir d'Abel. Sa vie continuait

Et ils continuèrent leur chemin. Comme si de rien n'était. Abel n'avait absolument pas conscience du combat infernal qui s'était déroulé dans l'esprit d'Ève. Il n'y avait pas non plus la moindre trace de désapprobation de la part d'Ève à leur égard. Mais Caïn et Adam étaient d'autant plus impressionnés par son revirement. Ils restèrent bouche bée. « Tu vois bien », dit Caïn à Adam, soulagé. Il fit de gros efforts pour ne pas triompher et siffla Abel pour qu'il le suive dans les champs. Il était désormais certain d'avoir raison. Un poids incroyable lui tomba des épaules. Il s'était inquiété pour rien et allait bientôt demander la bénédiction de sa mère. L'avenir semblait soudain plein d'espoir. Revigoré, il partit avec son petit frère vers les champs, tandis que Loep s'occupait des chèvres. Adam, en revanche, sombra dans un fatalisme sans pareil. Il ne comprenait plus sa femme, se sentait non seulement privé de Yahvé, mais désormais aussi d'Ève. Il était seul. Superflu. Inutile et coupable. Son fils Caïn avait raison. Il ne faisait que gêner. « Comment vas-tu mourir ? », suppliait son esprit tourmenté, en quête d'une fin libératrice.

Caïn et Abel arrivèrent dans le champ. « Pose tes talons ici un instant , j'ai quelque chose à te montrer », dit Caïn à Abel, et il l'emmena vers la lisière de la forêt au-dessus du ravin. Le moment était venu, jugea Caïn, et, fier, il montra à son jeune frère comment descendre dans la grotte apparemment inaccessible de la paroi rocheuse au-dessus de la rivière.

« Super ! », s'écria Abel avec enthousiasme. « Maintenant, je comprends où tu allais tout l'après-midi ! »

« Attends un peu, tu n'as encore rien vu », rit Caïn fièrement en le guidant à l'intérieur de la grotte.

Abel n'en croyait pas ses yeux. « Tant de peaux ? Et quelle

« Quelle qualité, mec ! Pas un seul trou ! Une peau d'ours ? », s'exclama-t-il, de plus en plus excité. Il aperçut une pile de grandes peaux à côté d'une pile de petites peaux. « Où as-tu trouvé ça ? », demanda Abel, tout en réfléchissant fébrilement, avant de soudainement comprendre. « Non, c'est pas vrai ! Non ! Dis-moi que ce n'est pas vrai ? » Caïn vit la joie de son frère s'estomper. « Il n'y a pas d'autre solution, Abel. Nous n'avons pas le choix si nous voulons survivre les années à venir. Tu crois que ça ne me pose pas de problème ? Nos parents ont peut-être connu quelque chose qui ressemblait à l'Éden, mais nous, nous vivons ici et maintenant dans un monde complètement différent, avec d'autres lois. Nous sommes obligés d'utiliser notre raison pour survivre, n'est-ce pas ? J'ai si souvent entendu père invoquer Yahvé quand la chasse ne donnait rien, mais Yahvé ne lui répondait pas, et encore moins ne lui donnait-il une seule peau. Moi aussi, j'ai invoqué Yahvé, mais je n'ai jamais eu le privilège de voir un signe de vie de sa part. L'Éden existe-t-il donc ? J'en ai parlé à maman et elle me répond toujours la même chose. Je ne sais pas si elle me comprend vraiment, si elle saisit la gravité de notre situation. Comment allons-nous survivre à l'hiver cette année ? Non seulement comment, mais pire encore, allons-nous y survivre ? Nous n'aurons pratiquement rien à manger. Tous les animaux ont du mal en ce moment et ne montrent aucun respect pour le territoire des autres ; ils se volent mutuellement tout ce qu'ils peuvent. Les lapins, pour ne citer qu'un exemple, mangent nos maigres récoltes qui ont survécu à ce printemps et à cet été difficiles. N'as-tu pas remarqué que maman ne mange presque plus rien elle-même pour nous laisser la nourriture ? Je ne peux plus supporter cela, petit frère. Et je supporte encore moins de voir papa prisonnier de l'indécision et de l'impuissance. Je dois

prendre des décisions. Regarde, ce sont les peaux de ces lapins qui mangent notre nourriture. Ces lapins ne mangent plus notre nourriture et nous fournissent en plus de la fourrure. Loep serait jaloux de mes trophées. Oh non, je n'en suis pas fier, mais nous n'avons pas le choix. »

« Loep n'est pas un être humain, Caïn. Laissons les animaux mener leur combat et nous le nôtre. Ne devrions-nous pas essayer de faire ce qui est bien, ce qui est juste ? »

« Papa disait à peu près la même chose : "Nous sommes plus que des animaux". D'accord, nous devons faire le bien, mais pour pouvoir continuer à le faire, il faut d'abord survivre à l'hiver. Nous entrons dans l'hiver avec peu de nourriture, et si en plus nous souffrons du froid, nous y passerons tous. »

« Je te comprends et je te remercie de ton inquiétude, mais nous mourrons tous un jour, n'est-ce pas ? Peut-être vaut-il mieux ne pas céder dès maintenant à... »

Mais Caïn ne lui laissa pas le temps de finir sa phrase : « As-tu vu la réaction de maman ce matin quand Loep est arrivé avec ce lapin ? Tu n'as rien remarqué ? Papa et moi, nous avons tout de suite compris ce qui se passait. Au début, maman était très choquée, puis, un peu plus tard, elle a caressé Loep et s'est montrée aussi gentille qu'avant. Il était clair pour nous qu'elle comprenait la nécessité de la situation. Je vais lui en parler ce soir. Elle me comprendra. » Abel se tut alors, ne voulant pas causer davantage d'ennuis à son frère en insistant sur le sujet. Il remarqua à quel point tout cela était sensible pour Caïn, à quel point il réagissait avec vivacité.

« Depuis combien de temps fais-tu ça ? », demanda-t-il en désignant les peaux d'un air hésitant, car il n'osait pas prononcer les mots « tuer des animaux »

.
« Depuis quelques mois. J'ai commencé avec des lapins, mais petit à petit, j'ai agrandi mes pièges. Si tu veux, je t'emmène voir ça. »
« Plus tard », répondit Abel. Tout cela lui tombait dessus d'un coup. Il avait besoin de temps et avait peur de blesser son frère. « Continuons à travailler dans les champs », dit-il en se levant. « Ça te va si je vais inspecter encore quelques pièges ? Je te rejoindrai après. »
« Pas de problème. Comment je sors de ce "piège" ? », tenta Abel sur le ton de la plaisanterie.
« Le moyen le plus sûr et le plus simple, c'est de descendre à l'aide de la corde », dit Caïn en riant, tandis qu'il aidait Abel à descendre dans le lit de la rivière. Abel était heureux d'être seul dans les champs ce jour-là. Il était en proie au doute. Sa raison lui disait que Caïn avait raison. Mais son intuition s'y opposait et son cœur s'y refusait. Son talon frappait sans relâche le sol. De manière monotone, le talon chantait le chant de la terre et apaisait son esprit. La confiance en quelque chose de tangible, c'était la seule chose dont il avait besoin à présent, et c'était ce que la terre lui offrait généreusement. Le chant rythmé de son talon rétablissait l'ordre indispensable dans son esprit.
Ce jour-là, Caïn ne se présenta pas aux champs. Le soir tomba et Abel était rentré depuis longtemps ; il s'occupait de son père avec sa mère dans la grotte. L'état d'Adam semblait s'aggraver, son regard était de plus en plus trouble et il refusait de manger quoi que ce soit. Abel observait surtout sa mère. D'un côté, il la voyait rayonnante et forte, mais de l'autre, il la voyait aussi devenir de plus en plus inquiète pour son mari. La nuit était déjà tombée quand

Loep dressa soudain les oreilles et leva les yeux vers Abel : Caïn ! Abel sortit et vit Caïn arriver, un lourd fardeau sur le dos. « Quelle journée fantastique ! Regarde, petit frère, pour papa ! » Et il jeta une peau d'ours fraîchement tannée à ses pieds. Ève apparut à son tour et, dans la pénombre de la lune, elle se baissa et toucha la peau. Elle était encore chaude du sang frais. Elle se redressa avec dignité et, sans vraiment regarder Caïn, elle retourna dans la grotte. « Entre », dit Abel d'un ton neutre. « Il reste encore assez de maïs et de bouillie de légumes, père mange à peine. » Caïn se joignit au feu et regarda son père. Il comprenait de moins en moins cet homme étrange. Il regarda sa mère et tenta de lire sur son visage ce qui se passait en elle. En tout cas, il ne perçut aucune réprobation, ce qui lui redonna du courage. Il accepta sa nourriture avec gratitude, même s'il n'avait pas faim. Cela faisait des mois qu'il n'avait plus faim chaque fois qu'il rentrait à la maison, mais il faisait un effort et mangeait. La tension était palpable. Chaque nerf de la grotte était à vif. Même Loep devint nerveux et commença à provoquer Abel pour qu'il joue avec lui. Abel se prêta volontiers au jeu. Eva et Caïn ne réagirent pas. Caïn se leva et dit simplement : « Je ne dormirai pas dans la grotte cette nuit : j'ai encore du travail à faire. » Avant même qu'Abel n'ait pu dire quoi que ce soit, il s'était déjà glissé dehors. Ève le suivit. Caïn l'entendit et se tourna vers elle. Ils se regardèrent intensément. Le clair de lune leur révéla à tous deux qui ils étaient, tels qu'ils étaient. Elle vit son fils aîné, son corps musclé, sa barbe naissante, ses pommettes saillantes et son regard puissant. Il vit sa mère bien-aimée, avec ses yeux doux mais aussi effrayés et interrogateurs. « Ne t'inquiète pas pour moi, mère », commença-t-il. « Inquiète-toi plutôt pour nous tous. Nous avons un besoin urgent de ces peaux

indispensable. Nous n'avons aucune réserve pour l'hiver qui approche à grands pas. » Elle le serra contre elle, souhaitant qu'il puisse lire dans son cœur, et murmura : « Ash' hadu », et il compléta doucement : « an la ilaha illa-llah. »

Elle espérait ardemment qu'il comprenne enfin. Il espérait ardemment qu'elle comprenne enfin. Plein d'espoir, il lui posa la question libératrice : « Comprends-tu maintenant pourquoi je tue des animaux pour leur peau ? » Elle, la Femme.

Elle, Eva.

Son cœur se déchira instantanément en deux. L'amour pour son fils en conflit impossible avec l'amour pour Yahvé. Ève contre la Femme.

En un éclair, elle se souvint des paroles de Belial lorsqu'elle tendit la main vers la pomme. « Acide », lui avait promis Belial. « Bien plus acide que l' »

Elle voyait la confiance et l'amour de son fils s'inscrire en lettres de feu dans ses yeux, sachant qu'elle allait aussitôt briser ce regard en mille morceaux, sachant que cela ne pourrait jamais être réparé, sachant que la douleur de cet instant durerait éternellement. Dans une dernière tentative pour conjurer l'inévitable et implorant cinq secondes de répit, elle força sa main à caresser lentement ses cheveux, à effleurer sa joue une dernière fois encore plus lentement, en s'imprégnant de chaque creux ou ride, et elle pria Yahvé de le protéger, tandis que les larmes lui montaient déjà aux yeux à l'idée de ce qui allait arriver. Avec une amertume bien plus forte que celle des agrumes, elle secoua finalement la tête pour dire « non ».

Un rocher de trente mètres de haut ne pouvait pas frapper Caïn plus violemment

. Il n'avait jamais ressenti une douleur aussi intense. Il sentait

trahi. Comment pourrait-il encore faire confiance à cette main ? Il la repoussa rapidement et se détourna pour qu'elle ne voie pas ses larmes. Il s'éloigna précipitamment. Emporté par un tourbillon d'émotions, allant de l'impuissance à la colère, de la douleur au désespoir.
Il se sentait seul. Elle se sentait
déchirée.
Les nuages passèrent devant la lune et la nuit engloutit Caïn. Caïn ne revint pas cette nuit-là.
Il ne remettrait plus jamais les pieds dans la grotte.

« Acide », leur assura Belial. « Bien
plus acide que les agrumes. »

6. HIVER

Cela fait maintenant près de deux ans que je suis en prison. L'homme naturel en moi a sombré dans un désespoir sauvage, dans un abattement de souffrance qui était pitoyable rien qu'à voir, dans une rage terrible et impuissante, dans l'amertume et la haine, dans une angoisse qui pleurait à chaudes larmes, dans une misère qui ne trouvait pas de voix, dans une douleur qui restait muette. J'ai traversé toutes les humeurs possibles de la souffrance. Mieux que Wordsworth lui-même, je sais ce que Wordsworth voulait dire lorsqu'il a dit : « La souffrance est constante, sans lumière et sombre,
« Et porte les traits de l'infini. »
Mais si, par moments, je trouvais de la joie à l'idée que ma souffrance serait sans fin, je ne pouvais toutefois pas supporter qu'elle soit dénuée de sens. Aujourd'hui, je trouve quelque part au plus profond de ma nature une chose cachée qui me dit que rien au monde n'est sans sens, et la souffrance encore moins. Cette chose enfouie au plus profond de moi comme un trésor dans un champ, c'est l'humilité. C'est la dernière chose qui me reste, et la meilleure : la découverte ultime à laquelle je suis parvenu, le point de départ d'un renouveau. Elle m'est venue directement de moi-même, c'est pourquoi je sais qu'elle est arrivée au bon moment. Elle n'aurait pu venir ni plus tôt, ni plus tard. Si quelqu'un m'en avait parlé, je l'aurais rejetée. Si on me l'avait apporté, je l'aurais refusé. Maintenant que je l'ai trouvé moi-même, je souhaite le conserver. Je le dois. C'est la seule chose qui renferme en elle-même les éléments constitutifs de la vie, d'une nouvelle vie, d'une « Vita Nuova » pour moi. De toutes choses, c'est la plus merveilleuse : on ne peut pas la donner, et un autre ne pourrait pas nous la donner. On ne peut l'acquérir qu'en renonçant à tout ce que l'on possède. Ce n'est qu'après avoir tout perdu que l'on sait qu'on le possède.

OSCAR WILDE, DE PROFUNDIS

L'hiver arriva tôt cette année-là. Beaucoup trop tôt, alors que la récolte n'avait pas été bonne. Le maïs avait vu son rendement divisé par deux à cause d'un soleil brûlant pendant l'été. Les légumes en avaient également souffert. De nombreux arbres fruitiers ne portaient que peu de fruits à cause d'un gel tardif pendant leur floraison. Les abeilles avaient elles aussi été prises au dépourvu et, comble de malheur, un ours avait mis un sacré désordre dans leurs rayons. La nature tout entière semblait s'être liguée contre elles.

Aussi incompréhensible et douloureux que cela fût pour Abel, Adam avait retrouvé le courage de vivre après qu'Abel lui eut expliqué pourquoi Caïn ne venait plus à la grotte. Même si Adam trouvait cette perte terrible, elle ne pesait pas lourd face au bonheur de sentir Ève de nouveau à ses côtés et de savoir qu'il avait apparemment bien agi en faisant comprendre à Caïn que les hommes ne tuent pas les animaux. C'était un signe significatif de Yahvé et Adam comprit que c'était une fois de plus l'œuvre de Belial qui avait déchiré ainsi sa famille. Les humeurs d'Adam oscillaient encore, mais les creux de son moral devenaient de moins en moins profonds. Adam remarqua que son humeur s'assombrissait à chaque fois qu'il oubliait de remercier Yahvé ou qu'il attribuait son rétablissement à ses « propres » forces, ce qui le renvoyait inévitablement vers le bas. Tout comme une alouette, au zénith du soleil, fait résonner sa joie à travers champs et forêts, Adam apprit à faire monter son cœur avec maîtrise vers les hauteurs, porté par un hymne à Yahvé, pour redescendre humblement, à la fin de la journée, dans sa chambre la plus sombre et y enchaîner peu à peu son ego. Ce faisant, il apprit à composer avec le paradoxe de son ego.

Il a d'abord appris à aimer son ego pour pouvoir ensuite le convaincre d'accepter volontairement ses chaînes. Il suffisait à Adam de se rappeler comment Yahvé continuait à l'aimer malgré toutes ses imperfections pour aborder son ego avec autant de compréhension et d'amour, ce qui fit fondre la résistance de l'ego comme neige au soleil et l'incita à tendre volontiers les mains pour fermer lui-même ses propres chaînes. Tout cela au grand dam de Belial, qui voyait désormais Adam, après Ève, échapper définitivement à ses étreintes étouffantes et à son poison. Pour Abel, cependant, la situation était tout autre. Il lui était très difficile de comprendre sans réserve ses parents sur cette question. Il lui était encore plus difficile de comprendre pourquoi ils faisaient passer la vie des animaux avant l'amour pour leur fils. Il ne pouvait imaginer pourquoi ils faisaient ce sacrifice et pour qui. Quand Adam parlait alors de Yahvé, il se demandait comment Yahvé pouvait demander une telle chose à des parents. En tant que frère, il ressentait très vivement la douleur du sort de Caïn. Son frère lui manquait et il allait souvent lui rendre visite dans sa grotte au-dessus de la rivière. Il écoutait sans cesse ses lamentations face à l'incompréhension de ses parents. Même si Abel insistait pour qu'il rentre à la maison et lui assurait que ses parents lui manquaient, Caïn n'arrivait pas à se montrer à nouveau devant eux. Il n'avait pourtant rien fait de mal ? Caïn ne supportait pas leur désapprobation face à ses actes, aussi amicale fût-elle. Il devint amer. Seul dans sa grotte, il travaillait ses dernières peaux pour… Oui, pour qui ? « La peau d'ours que j'ai offerte, ils s'en servent bien, mais pas un merci ni un geste de reconnaissance. » Abel n'osait pas lui dire à quel point leurs parents avaient eu du mal à ne pas utiliser cette peau d'ours dès cette nuit-là

de l'enterrer. C'est finalement le père qui avait déclaré, à contrecœur, qu'il allait y réfléchir. Pour eux, ce n'était pas un cadeau, mais un sacrifice. Et quand Abel retournait auprès de ses parents, Adam lui demandait aussitôt comment allait Caïn, si Abel avait bien dit qu'il allait y réfléchir et pourquoi Caïn ne venait pas. Abel essayait alors de leur expliquer que Caïn en voulait davantage et qu'il leur demandait en échange leur respect et leur approbation, puis l'histoire s'arrêtait inévitablement. Sans fin, sans espoir. D'un autre côté, ses parents témoignaient ainsi de quelque chose qui devait être si grand que cela stimulait énormément le désir d'Abel d'acquérir cette connaissance. Il sentait intuitivement que ce savoir était la seule issue pour réconcilier les deux points de vue. Il ne se rendait toutefois pas compte de la tendresse avec laquelle sa mère avait déjà commencé son enseignement cette première nuit, lorsque Caïn avait quitté la grotte. Après le départ dramatique de Caïn, Adam était resté seul dans son lit, très affaibli. Ève ne dormait pas avec lui pour le moment, afin de lui accorder un maximum de repos. Abel réfléchissait et essayait d'imaginer la douleur d'Ève face à la perte de Caïn. Quand il la vit allongée, seule, dans son lit, une immense compassion l'envahit. Il repoussa Loep un peu sur le côté et lui demanda de se mettre auprès d'Adam pour lui apporter un peu plus de chaleur. Lui-même se glissa sous les peaux contre Éva pour la réconforter. Et doucement, il se mit à lui parler. « Ash' hadu an la ilaha illa-llah », la salua-t-il tendrement. Eva remercia Yahvé pour cet ange réconfortant. Ayant pris conscience ce soir-là de son échec dans l'éducation de Caïn, elle savait qu'elle ne devait plus perdre une seconde avec Abel. Elle chercha sa main pour l'accueillir et la serra fermement contre

son cœur. Son cœur battait lentement et avec force. Elle répéta très lentement « Ash' hadu an la ilaha illa-llah » et prononça chaque mot doucement et de manière rythmée. Abel répéta ses mots sur le même rythme et sentit alors les battements de son cœur battre en harmonie avec les siens.

Soudain, Eva modifia légèrement le rythme des syllabes et Abel sentit avec surprise que le rythme de son cœur s'adaptait lui aussi en parfaite harmonie à ses mots. Quel que soit le rythme qu'elle adoptait ensuite pour prononcer les mots, son cœur la suivait à la perfection. Mieux encore : son cœur suivait aussi parfaitement le rythme qu'Abel choisissait. Il était évident que la phrase et les mots étaient directement liés à son cœur et ne formaient qu'un tout. Ces mots devaient revêtir une importance capitale, cela ne pouvait en être autrement. Abel était ravi de pouvoir faire l'expérience de ce don. Les jours suivants, il s'employa fébrilement à chercher le sens de tout cela. Dans un endroit calme, il essaya de voir si ces mots avaient également un effet sur le rythme de son propre cœur, mais quoi qu'il fasse, son cœur ne réagissait pas. Il se souvenait encore vaguement avoir entendu Eva, lorsqu'il était enfant, prononcer plusieurs phrases qui révélaient lentement leur sens avant de se transformer rapidement en sons totalement étranges. Quelques jours plus tard, il décida de consulter son père à ce sujet. « Yahvé la protège. C'est tout ce que j'en sais moi-même, mais je ne sais pas comment. Au début, j'ai essayé de deviner et de raisonner logiquement pour lui demander si « ash hadu » signifiait parfois tel ou tel mot. Mais elle ne répondait jamais par oui ou par non. Je ne pouvais que percevoir un silence insondable dans ses yeux. Un silence presque douloureux qui, avec les années, semble céder la place à la paix et à la sérénité. Je n'ai jamais pu découvrir ce qui lui causait de la douleur

faisait : les mots, le sens, le fait de ne pas être comprise, de ne pas pouvoir parler, de ne pas avoir le droit de parler, de ne pas vouloir parler. C'est son secret, qu'elle partage sans aucun doute avec Yahvé. Ces mots sont tout pour elle. C'est toute sa vie. » Abel rassembla alors toutes les pièces du puzzle et repartit une nouvelle fois avec Loep et les chèvres. Il se mit à parler à voix haute avec Loep. Au début, il divaguait simplement au hasard sur des choses de la vie quotidienne, mais peu à peu, il parla à Loep de son problème avec la langue d'Eva. Soudain, il se souvint comment il avait appris la langue de Loep. Ça devait être quelque chose de similaire. Il essaya immédiatement de nouveaux « mots » avec Loep. Chaque fois qu'il prononçait un son – car cela ne semblait pas être plus que ça –, qui avait apparemment un sens pour Loep, celui-ci dressait les oreilles. Et seulement à ce moment-là. Le visage d'Abel s'illumina et en disait long. « Je l'ai trouvé ! Loep, tu es mon meilleur professeur ! », tenta-t-il dans la langue de Loep. Le loup n'y comprenait rien, mais Loep connaissait apparemment lui aussi le pouvoir de faire semblant et répondit à cette joie par la même monnaie.

La nuit suivante, Abel se blottit à nouveau contre Eva. « Ash'
« hadu an la ilaha illa-llah. » Il lui tendit la main, elle la pressa à nouveau contre son cœur et, avec une certaine hésitation, il entama son discours. « J'ai le fort pressentiment que cette phrase fait référence à Yahvé, même si le mot Yahvé n'y figure pas. » Et son cœur répondit aussitôt en s'emballant. « Cela doit avoir un rapport avec le fait que ton cœur parle de ou à Yahvé, car le mien ne le fait pas et ne réagit pas ainsi. » Une fois de plus, son cœur réagit violemment. Il dansait, il chantait. Mais surtout, il brûlait. Elle prit alors sa main, l'embrassa tendrement et repoussa son bras. Elle ne laissa rien d'autre se produire. Non pas qu'elle

ne le voulait pas, mais Eva savait que révéler ce secret pouvait aussi être néfaste pour celui qui le recevait. Abel ne pouvait désormais plus saisir la profondeur du secret. Il ne pourrait jamais en comprendre toute la valeur et s'y brûler. Le danger existait en effet qu'il ne cherche plus jamais lui-même sa véritable profondeur et ne puisse donc plus jamais ressentir le feu dans son propre cœur. Car il ne s'agissait pas de connaître quelque chose sur l'esprit avec l'intellect, mais bien de porter l'esprit lui-même dans le cœur. Pour elle aussi, cela restait un mystère et elle craignait que quelqu'un qui n'avait jamais connu l'Éden ne puisse peut-être jamais percer le secret du cœur sans se blesser. Elle comprenait qu'il était hors de son pouvoir, et même hors de sa compétence, de juger si Abel pouvait ou non porter ce feu. Autant elle aimait profondément Yahvé, autant elle le craignait. Non par peur, mais par amour. Une crainte qu'elle n'avait jamais connue en Éden, mais qui, hors d'Éden, revêtait une importance redoutable. Elle avait appris comment, hors d'Éden, la souffrance et l'humilité allaient de pair pour se réconcilier dans l'amour suprême, la beauté suprême. Elle savait aussi par expérience qu'il s'agissait d'un processus d'apprentissage permanent qui ne s'arrêterait jamais. Apprendre signifiait faire des erreurs, mais à cause des erreurs commises avec Caïn, elle priait désormais d'autant plus Yahvé de lui venir en aide. Comme Yahvé est merveilleux. En Éden, c'était simple : Yahvé était toujours présent, en corps ou en esprit. Mais une fois hors d'Éden, elle ne pouvait le sentir que dans ce cœur qui devait sans cesse s'exercer. Le cœur devait constamment apprendre à parler avec Yahvé et à compter sur l'aide et l'amour de Yahvé. Encore et encore, sans fin, le cœur devait apprendre à

la confiance de se savoir réaffirmée. Ce n'est qu'ainsi qu'elle osa peu à peu agir ou juger de moins en moins par elle-même.
Le lendemain, elle prit Abel à part et lui montra un bol rempli d'eau. Elle l'invita à regarder dans le bol tout en disant : « Ash' hadu an la ilaha illa-llah. » Elle répéta cela encore et encore sans détourner le regard et semblait pouvoir garder son calme. Elle invita Abel à faire de même. Lui aussi regarda dans le bol et vit alors son propre regard et sa bouche tandis qu'il répétait « Ash' hadu an la ilaha illa-llah », et lui non plus n'eut pas besoin de détourner le regard. Ève regarda son fils. Abel ne comprenait pas son bonheur, mais se sentait heureux pour elle. Ève remercia Yahvé pour tant de miséricorde. Mais Abel n'y comprenait rien.

Cette nuit-là, il fit un froid glacial dehors, mais Abel, Adam et Ève n'en ressentirent pas le froid. C'étaient trois personnes heureuses qui n'avaient que deux regrets : l'absence d'Éden et celle de leur cher Caïn. Abel comprit alors à quel point sa mère était proche de Yahvé et que, par conséquent, Yahvé devait bien exister. Il décida alors d'aller demander des explications à Adam et le pria instamment de lui parler d'Eden. Ève fit un signe de tête à Adam et, près du feu du soir, Adam commença péniblement son récit tandis qu'un hiver mordant s'installait dehors. Il fallut longtemps avant qu'Adam ne commence à parler, mais Abel attendit patiemment. « Eden, c'est… Eden, c'est : avant que le froid ne se fasse sentir, il fait chaud. Avant que la chaleur ne se fasse sentir, il fait froid. Avant qu'il y ait la vie, il y a la vie. Avant qu'une frontière ne se dessine, il y a Eden. » Adam poussa un profond soupir et voulut

Il faillit s'arrêter net, mais Eva le regarda avec des yeux suppliants. Il reprit : « L'histoire d'Eden est la plus difficile qui soit. À raconter. À expliquer. Nous en sommes tout simplement incapables. Seuls les anges de Yahvé pourraient y parvenir. Mais certainement pas nous. Nous qui avons tant échoué. Pardonne-moi, car je vais encore échouer. » Il n'avait pas besoin d'attendre : il sentait déjà qu'il échouait et cela lui faisait déjà mal. Mais il continua à se battre courageusement pour rassembler les pièces du puzzle dans le champ de sa mémoire. « Parler d'Éden, c'est en même temps porter atteinte à Éden. Le maigre acompte que nous recevons aujourd'hui est déjà si incompréhensible, si indescriptible, comment alors parler de la récompense complète ? Aucun mot n'en a la force, aucun sentiment n'en a le pouvoir. En parler, c'est de l'orgueil. Alors que j'en parle ici et maintenant, c'est de l'orgueil pur. Pardonne-moi, Seigneur, de faire cela maintenant, et je regrette de te déplaire si souvent. Je regrette aussi, mon fils, de vous avoir mis dans cette situation misérable. » Adam luttait contre ses larmes, mais le regard respectueux d'Abel l'aida à se maîtriser et il tenta une nouvelle fois, vacillant impuissant sur ses jambes de nouveau-né, d'expliquer l'impossible. « Eden, c'est l'amour en tout, sans l'existence du non-amour, sans même la notion du non-amour, sans même avoir besoin de ressentir le besoin d'amour, car l'amour y est toujours présent, avant même que toute chose n'ait vu le jour. Et tout commencement commence là avec Yahvé, car Yahvé est le commencement du commencement, donc le commencement lui-même. Le moment le plus aimant n'existe pas là-bas, car tout y est le plus aimant. Même marcher avec Yahvé dans le jardin n'est ni plus ni moins aimant que le contact avec le plus petit insecte. Tel est le don que Yahvé fait à l'homme

il donne, de sorte que tout, absolument tout, respire son esprit d'amour le plus profond. Il en va de même pour l'amour entre les hommes, entre l'homme et l'arbre, l'animal, l'insecte, l'eau, l'air. Il nous est difficile de parler correctement de l'Éden maintenant que notre raison et notre compréhension ont été obscurcies par l'arrivée de Belial dans nos vies. Quand je vivais en Éden, je parlais la langue que tout le monde et tout ne pouvaient comprendre que d'une seule manière, avec toujours les mots justes, toujours les pensées justes, toujours le même amour. Il n'y avait pas lieu de douter. La raison, les sentiments et le cœur : tout leur savoir était aligné sur une seule et même ligne droite. Une fois hors de l'Éden, je suis souvent désorienté, je crois dire mille fois la même chose mais je la dis toujours différemment, et l'autre l'entend aussi toujours différemment, de sorte que plus rien ne peut offrir de paix, de certitude ni de réconfort durable. Même maintenant, alors que je parle. Il m'est difficile d'en parler, car cela me confronte sans cesse à ce que j'ai perdu. Cela fait mal. Une douleur lancinante. Je sombre sans cesse dans les lamentations et la nostalgie. Même maintenant. À qui cela peut-il bien intéresser ? »

Abel posa sa main dans celle d'Adam. Adam eut la gorge serrée

la gorge et poursuivit : « Les paroles de Yahvé lors de sa dernière conversation avec nous ne laissaient planer aucun doute. "À mesure qu'il sera désormais plus facile de faire le mal, il deviendra d'autant plus difficile de faire le bien. Blesser et faire du mal deviendra plus facile que de soigner et de guérir. Vous ne me croyiez déjà pas alors que je marchais à vos côtés dans le jardin d'Éden, alors comment vos descendants, qui n'auront même pas cette chance, pourraient-ils y croire ? Génération après génération, le fossé entre l'homme et Dieu se creusera. Génération après génération, vos cœurs s'endurciront. Peu parmi vos descendants réussiront, au cours de leur vie, à

« afin d'apercevoir ne serait-ce qu'un aperçu de l'Éden. » C'est ainsi que Yahvé nous a parlé. Et ta mère et moi, nous en portons ici la responsabilité écrasante. » Adam poussa un profond soupir, secoua la tête en pleurant et s'enfonça davantage dans sa chambre des souvenirs, tandis qu'Ève lui prenait l'autre main. Sa chère Ève lui redonna courage. « Moi, l'Homme, c'est ainsi que Yahvé m'appelait, j'étais occupé à donner un nom aux animaux, comme Yahvé me l'avait proposé. La Femme, ta mère, c'est ainsi que Yahvé l'appelait, était avec moi. Comme toujours. Nous ne faisions qu'un. Puis, soudain, Yahvé passa par là, et je lui dis : « Va-t'en d'abord vers Yahvé : j'arrive tout de suite », et c'est ce qu'elle fit. Et c'est là que j'ai trébuché pour la première fois : j'ai continué mon travail, c'était plus important que Yahvé et je le rattraperais bien. Je me suis soudain senti important parce que j'avais le droit de donner les noms. Ta mère le suivait bien, mais elle regardait sans cesse derrière elle pour voir où j'en étais et elle criait sans cesse « Dépêche-toi ! » Intuitivement, c'est ce que je ressens maintenant, elle essayait d'empêcher ma chute en me donnant plus de temps. Mais Yahvé continua à marcher sans se laisser perturber vers le centre d'Éden où se trouvait l'arbre de vie et de la connaissance du bien et du mal. Ta mère resta un peu en arrière, ne sachant apparemment pas trop quoi faire, et se retrouva de plus en plus à la traîne par rapport à Yahvé. Une fois arrivée près de l'arbre, ta mère regarda dans quelle direction Yahvé s'était dirigé pour ensuite m'attendre. C'est alors qu'elle fut interpellée par le serpent dans l'arbre. Au moment où je suis arrivé près de l'arbre, elle avait apparemment eu toute une conversation avec le serpent. Je n'ai jamais pu connaître le contenu de cette conversation de sa bouche, car tout s'est passé si vite par la suite. Je me souviens seulement que je suis arrivé près de l'arbre et que ta mère m'a dit : « Mon mari, ceci

« Cet animal est appelé Belial par Yahvé, mais lui-même préfère s'appeler « serpent ». » Et là, je tombai une deuxième fois : « Serpent, c'est joli », dis-je. « À partir de maintenant, tu t'appelleras serpent. » Je préférais déjà alors « serpent » au nom que Yahvé avait donné à cette maudite bête. La Femme tenait déjà une pomme de l'arbre dans sa main. J'étais surpris. Abasourdi ! Je ne savais pas ce que je voyais ! « Que fais-tu là ? Tu sais bien que… » et la Femme m'interrompit : « Serpent dit que c'est un sacrifice pour Yahvé : il n'existe pas de fruit plus acide. Et c'est seulement ainsi que nous savons à quel point l'amour de Yahvé est doux. » Je lui arrachai la pomme des mains, sans réfléchir, car je ne supportais pas qu'elle soit la première, et c'est ainsi que je tombai une troisième fois. Je mordis dedans et lui rendis la pomme. Ta mère y mordit aussi. Alors que nous la goûtions, nous entendîmes au loin un terrible coup de tonnerre en plein ciel, qui fit sursauter ta mère et lui fit lâcher la pomme. « Ça n'a pas un goût acide », dis-je, et ta mère acquiesça. « Patience », dit le serpent, « patience ! L'amertume viendra ! Bien plus amère que celle des agrumes »
Et le serpent se retira. On pourrait penser
J'aurais bien aimé que ça s'arrête là, mais je n'avais pas encore commis ma plus grande erreur
fait. Yahvé s'approcha et s'adressa à moi. « Mon garçon, qu'as-tu fait ? » « Je n'ai rien fait, Seigneur, c'est la Femme qui m'a poussé à mordre dans la pomme ! » J'ai rejeté toute la faute sur Ève ! Et cela aurait pu être bien pire encore : « Si la Femme n'avait jamais été créée, cela ne serait jamais arrivé, Seigneur. » J'ai rejeté la responsabilité de mon échec sur Yahvé lui-même. Après cela, tout s'est précipité. » Adam se tut et fixa le vide devant lui jusqu'à ce qu'il éclate en sanglots. « Comme cela semblait banal, comme cela semblait innocent : une petite pomme qui allait décider du sort de tous nos descendants ? Yahvé l'avait rendu si banal pour que nous

que nous aurions pu ignorer plus facilement, le jugeant trop banal pour qu'on s'y attarde. Le plus banal de cet arbre banal parmi tous les autres arbres semblables dont nous mangions avec avidité, était la seule chose contre laquelle Yahvé nous avait mis en garde ; car il avait banni tout autre mal de l'Éden. Afin que nous ne nous sentions pas prisonniers d'une cage dorée, afin que nous ne nous sentions pas esclaves de Yahvé, Il nous a généreusement accordé cette petite porte qui, sans aucune serrure, menait hors d'Éden. Tout ce que nous avions à faire, c'était Lui faire confiance sur Sa parole. Nous vivions pleinement dans le bien, et le seul mal, cette petite pomme, ce serpent déguisé, nous ne pouvions l'ignorer et cela a fait claquer derrière nous la porte de l'Éden pour nous et tous nos descendants. Nous sommes terriblement désolés, cher fils, que vous deviez désormais grandir hors de l'Éden. Vous auriez dû être les enfants d'Éden et non de... » Adam n'en pouvait plus. Ses sanglots ne résonnaient plus que par de profonds hoquets. Ses glandes lacrymales, vides depuis longtemps, collaient ses cils de leurs sels et cachaient ses yeux rougis. Les muscles de son front tentaient en vain de se détendre et refaçaient son visage en un masque impassible. Chaque muscle était privé d'oxygène. Pas un cheveu ne bougeait. Aucun nerf ne transmettait plus de pulsations. Ève semblait elle aussi pétrifiée.

Abel contemplait leur souffrance avec admiration et admirait la dignité de ces deux personnes fragiles qui témoignaient de la perte la plus grande et la plus importante qu'un être humain puisse jamais subir. Le regret envers leurs enfants était immense et semblait irréparable, et il en allait de même pour eux : ils ne pourraient jamais réparer cela eux-mêmes. La perte de Caïn était

Ils assumèrent directement l'entière responsabilité de leurs actes et la portèrent courageusement. Mais cette prise de conscience avait un goût extrêmement amer et acide, comme le serpent le leur avait si généreusement promis. Ainsi, leur destin devint leur fatalité : l'évidence de l'Éden ne pourrait plus jamais être expliquée de manière évidente et serait désormais toujours accueillie avec incrédulité par chaque enfant, car l'esprit hors de l'Éden était tout le contraire de l'esprit à l'intérieur de l'Éden. S'ils avaient d'abord vécu hors d'Eden puis à l'intérieur, l'incompréhensible aurait été tout aussi grand et tout aussi difficile à expliquer ou à ressentir pour leurs enfants que le geste fatal qu'ils avaient commis. Le contraire restait le contraire, quel que soit le point de vue. Tout comme à l'époque de l'Éden il n'existait aucune distinction entre les formes d'amour, hors de l'Éden, l'amour des parents pour leurs enfants devint soudain différent de l'amour des enfants pour leurs parents, tout comme l'amour des hommes pour les femmes devint différent de l'amour des femmes pour les hommes, ou de l'amour entre hommes ou de l'amour entre femmes. Toutes les formes différaient désormais, chacune avec ses propres luttes et ses propres misères. Telle était la tragédie de l'humanité, qui s'avéra en même temps contenir le seul terreau fertile pour le chemin du retour vers l'Éden. Le cœur d'Abel était grand ouvert et écoutait avidement les paroles d'Adam ainsi que toutes les nuances entre ses mots. Abel observait attentivement son père et sa mère et admirait leur beauté intacte. Ils ne dormaient pas. Leurs yeux étaient grands ouverts et plongeaient dans une profondeur qui s'étendait à l'infini et durait éternellement. Comme si les siècles à venir, avec toutes les souffrances que leurs descendants devaient encore endurer, se présentaient à présent à la vitesse de la lumière dans leur esprit. Si seulement

Sans pouvoir goûter à cette lueur d'espoir, ils moururent sur place. Cette lueur d'espoir. « Je vous sauverai dans la liberté », avait décidé Yahvé dans une dernière vision qu'il leur avait adressée, et il en serait ainsi. Plus que quiconque, ils pouvaient s'y fier. « Mais nos enfants, qu'allait-il advenir d'eux ? », cette question résonnait sans cesse dans leur esprit, même au plus profond de leur torpeur. Les ombres des flammes dansantes dans le feu dessinaient des mouvements sobres sur leurs lèvres et chantaient sans voix une chanson, bien plus mélancolique que le chant du soir du merman au début de l'été qui, protégé par la tombée de la nuit, du haut d'un sommet de bouleau, fait ses adieux avec regret à la journée écoulée et berce ses petits pour les endormir. Abel n'avait jamais entendu de chant plus pur. Ce chant merveilleux scellait sa confiance et sa foi inébranlables dans le témoignage de ses parents. Jamais il ne s'était senti aussi insignifiant, et pourtant jamais aussi riche. Jamais aussi petit et aussi aimé. Pendant ce temps, Abel prenait soin d'eux, alimentait le feu et veillait toute la nuit avec Loep.

Eva se souvenait de sa conversation avec le serpent comme si c'était hier. Elle se rappelait clairement chaque mot, chaque geste, chaque souffle du vent dans les feuilles du pommier. « Enfin ! », entendit-elle soudain une voix étrange derrière elle, et elle se retourna.
« Comment ça, enfin ? » Et elle vit un animal étrange, sans bras ni pattes.
« Je n'ai pas encore de nom. Yahvé m'appelle Belial, mais je préfère de loin qu'on m'appelle serpent. »
« L'Homme s'occupe de donner des noms : je vais le lui

. Pourquoi n'es-tu pas avec tous les autres animaux ? », se demanda la Femme.

« Je garde l'arbre : personne ne doit manger ses fruits, car personne ne sait distinguer une pomme sucrée d'une pomme acide », dit l'étrange animal. « Yahvé l'a en effet ordonné ainsi. Tu as une tâche importante », dit la Femme avec le plus grand respect.

« Ce sont donc des fruits spéciaux qui ne sont pas destinés à tout le monde », répondit Belial.

« Quel goût ont-ils ? Ont-ils le même goût que les autres pommiers ? », demanda la Femme, qui aimait beaucoup les fruits.

« Les pommes sucrées ont un goût aussi sucré que le miel, tout comme les autres pommes que vous connaissez, mais les pommes acides ont un goût extrêmement acide, bien plus acide que ce que vous connaissez », mentit le serpent sans aucune honte.

« Brrrr… plus acides que les agrumes ? » Un frisson lui parcourut le dos.

« Bien plus acides que les agrumes », siffla le serpent avec sa langue particulière.

« Je n'aime pas l'acide. » Pour la Mannin, l'affaire semblait réglée.

« Et pourtant, ceci est important : on ne peut apprécier pleinement ce qui est sucré que si l'on connaît aussi l'extrême acidité. Je suis un spécialiste de la distinction entre le sucré et l'acide. Tant que l'on n'a pas goûté à ce qu'il y a de plus acide, on ne peut pas apprécier à sa juste valeur ce qu'il y a de plus sucré. Celui qui n'a jamais connu l'acide ne peut pas prétendre savoir ce qu'est le sucré. De plus, les saveurs de ce fruit particulier issu de cet arbre merveilleux sont intemporelles. »

« Yahvé ne le veut pas », répondit la Femme, toujours pas convaincue.
« Il vous manque quelque chose », répondit le serpent avec malice. La Femme eut l'air quelque peu effrayée. « Peut-être est-ce justement ce que Yahvé nous demande : qu'il nous manque quelque chose, que nous n'ayons pas tout ou que nous ne sachions pas tout ? », répondit à haute voix le cœur de la Femme.
« Mais vous ne savez pas CE qui vous manque, et c'est alors très facile. Ce n'est alors pas un cadeau, car cela ne demande aucun effort », dit le serpent d'une voix sifflante.
« Il ne me manque rien, Yahvé nous a demandé de ne pas en manger et j'aime Yahvé. L'amour, c'est tout ce qui compte, n'est-ce pas ? » La Femme poussait lentement le serpent au désespoir. Belial réfléchissait fébrilement à la manière de s'y prendre et crut avoir trouvé la solution : « C'est justement ça : ton Créateur t'a donné la raison, et nous sommes tenus, outre notre amour pour Lui, de l'utiliser », espérait le serpent pour faire avancer les choses plus vite. « Je n'ai pas besoin de raison. Mon cœur ne manque pas de raison, car j'ai l'amour », dit-elle comme si cela allait de soi.
« Bien sûr, tu as raison », et Belial, impressionné par une telle opposition, poursuivit avec désespoir : « Mais Yahvé a justement créé l'intelligence au service de l'amour ! Ne pas utiliser l'intelligence, c'est faire un affront à Sa création ! »
« Yahvé nous a dit de ne pas manger de la pomme », confirma-t-elle une fois de plus, ce qui fit sombrer Belial dans un désespoir sans issue, et il dut alors mettre tout en œuvre : « Bien sûr qu'Il ne veut pas cela ! On ne donne pas quelque chose d'aussi acide à ses proches. En manger est un sacrifice, et tout le monde n'est pas capable d'en faire autant. Seule la créature la plus élevée y est autorisée, et c'est pourquoi je suis ici pour veiller à ce que personne d'autre n'en mange. » Belial remarqua une légère

Il se précipita vers la femme et ne lui laissa même pas le temps de l'interrompre. « Regarde-moi ! Je suis l'animal le plus laid de la création et c'est moi, précisément, qui garde l'arbre du bien et du mal par amour pour Yahvé ! Il m'a confié cette tâche par amour pour moi, sa créature la plus laide ! Je suis la plus belle preuve de l'amour de Yahvé ! Il accorde à la créature la plus laide ce qu'Il ne confie à aucun autre ! Oserais-je donc tromper mon noble Créateur ? Chaque jour, par amour inépuisable pour Lui, je goûte toutes les pommes. Je vérifie pour Lui lesquelles sont acides et lesquelles sont sucrées. M'a-t-Il jamais chassé ? M'a-t-Il jamais interdit de vous parler ? Parfois, il faut suivre son instinct pour servir l'amour. La raison qui sert le cœur renforce l'amour et ne peut jamais l'affaiblir ! » Belial exagérait maintenant ostensiblement avec ses « s » ou « z » sifflants pour susciter la pitié chez la Mannin. La Mannin resta silencieuse un moment. Quelque chose se passa dans son cœur : elle l'ouvrit d'une fente. Belial sentit la proie : « L'amour exige des sacrifices, c'est ainsi ! C'est par l'amertume du fruit que tu apprendras ce que signifie la douceur. Tu vas grandir ! Tu vas devenir ce que Yahvé a prévu : son égal. Il vous a créés à son image. Mais ce tout dernier élément pour devenir son égal doit venir de vous-mêmes ! C'est là que réside votre véritable liberté. La liberté que Yahvé vous a accordée. Si ce qu'Il a dit est vrai, et c'est vrai, alors il est logique qu'Il attende maintenant patiemment, sans pression ni précipitation, que vous soyez prêts à parachever Sa création. »

Le Mannin garda le silence et le serpent sentit que le Mannin

et, solennellement, comme si Belial révélait à présent un grand secret, il sortit sa dernière arme : « Et

si tu y réfléchis bien, et c'est justement à cela que sert l'esprit, alors manger ce fruit n'est pas seulement un sacrifice d'amour, mais aussi l'acceptation du don ultime. Faire le plus grand sacrifice consiste souvent à accepter le plus grand cadeau, à la fois doux et amer, doux et facile, amer et difficile, que l'on puisse recevoir de quelqu'un, mais aussi que l'on puisse rendre à Lui, ton Créateur. Yahvé est digne du plus grand cadeau ! »
Et le serpent ferma solennellement les yeux, comme pour dire que tout était on ne peut plus clair et que le Mannin n'avait plus qu'à prendre une décision « raisonnable ». Le débat était clos. C'était risqué, mais ça a marché.
« Quelle pomme vais-je prendre
alors ? » « Celle-ci. »
Et la Mannin elle tomba.

Eva reprit conscience avec un sursaut et regarda droit dans les yeux son fils bien-aimé. La confrontation avec le souvenir de la pomme entachée avait autrefois été si douloureuse, et l'était toujours, mais elle semblait s'être atténuée avec les années. Peu à peu, elle comprit en effet à quel point Belial avait agi avec ruse et comment, par la raison de Belial, et donc par la raison en tant que telle, elle s'était laissée séduire au point de donner son cœur à Yahvé en gage à ce serpent. Avec beaucoup de détermination, elle avait entrepris le chemin du retour vers l'Éden spirituel et l'avait peu à peu retrouvé. Elle apprit péniblement à donner la priorité à la connaissance par le cœur, d'abord à la connaissance par les sentiments, puis à la connaissance par l'intuition, mais finalement, de manière bien plus juste encore, à la connaissance par le cœur, plutôt qu'à la connaissance par la raison. Ève était totalement

Frail et vide, Abel la couvrit de ses bras. Pas de « Ash hadu an la ilaha illa-llah », pas de geste superflu, pas de soupir ni de souffle : seulement deux paires d'yeux qui ne se croisèrent que brièvement et qui en disaient plus long sur l'amour que n'importe quel être humain ne saurait le décrire avec des mots. Abel, lui, ne parvenait pas à trouver le sommeil. Même Loep ne dormait pas. L'Éden existait ! Mais où ? Pendant des années, ils avaient erré dans tous les sens jusqu'à ce qu'ils aboutissent à cet endroit. Aucune idée de la direction, aucune idée de l'altitude, aucune notion de montagne ou de vallée. « Peu d'entre vous, leurs descendants, parviendront au cours de leur vie à apercevoir ne serait-ce qu'un aperçu d'Eden », lui trottait sans cesse dans l'esprit. C'était donc possible ! « Dès que le printemps arrivera, alors… Oui, alors… », murmura-t-il avant de finalement s'endormir.

À l'extérieur de la grotte, une violente tempête de neige faisait rage, comme si Belial

tentait de chasser de toutes ses forces la chaleur de leur cœur. Voyant que cela ne fonctionnait pas, il ensevelit l'entrée de la grotte sous des montagnes de neige dans une ultime tentative pour endiguer le risque de contagion pour le reste de la création.

La tempête de neige n'atteignait certes pas Caïn dans sa grotte située dans la gorge au-dessus de la rivière, mais il ne parvenait pas à se réchauffer de l'intérieur. Peu importe le nombre de fourrures qu'il enroulait autour de lui, il ne parvenait pas à chasser son agacement et sa solitude. Il se débattait sans cesse avec lui-même pour savoir s'il devait céder ou non à ses parents. Il espérait que s'il restait suffisamment têtu, ils finiraient bien par céder. La visite quotidienne d'Abel était à la fois une lueur d'espoir et une épine dans son pied. Il trouvait très regrettable que son frère ne prenne plus ouvertement son parti et qu'il ne fasse pas davantage d'efforts pour convaincre leurs parents de

les convaincre qu'il avait de bonnes intentions à leur égard. Il ne faisait pas cela pour le plaisir, mais pour les aider. Il ne manquait pas de nourriture, il avait réglé ce problème depuis longtemps, et l'hiver ne lui semblait pas plus difficile que l'été. Après trois jours de tempête de neige, le vent finit par se calmer et un soleil enthousiaste réchauffa les lieux. Il venait juste de commencer son repas de midi lorsque la corde devant l'entrée de la grotte donna soudain un signe de vie. Il entendit la voix d'Abel résonner. Caïn réagit avec surprise, ne sachant pas trop quoi faire au début, mais il était trop tard et il fallait bien que cela arrive un jour. Alors qu'Abel descendait le long de la corde, une odeur étrange vint à sa rencontre. Transi de froid, il atteignit l'entrée. Caïn fit comme si de rien n'était, salua Abel chaleureusement et, voyant à quel point il avait froid, lui enroula aussitôt quelques peaux autour du corps en lui faisant signe de s'asseoir près du feu. Au-dessus du feu rôtissait une cuisse de lièvre des neiges. Caïn fit de son mieux pour paraître normal. Abel fit semblant de ne pas y prêter attention. Caïn lui tendit un morceau de cuisse comme si c'était la chose la plus normale au monde. « Tu as faim ? Goûte ! C'est vraiment bon et nourrissant », dit-il en regardant Abel, maigre, avec une inquiétude légitime. Lui-même prit une grosse bouchée et mâcha lentement tout en observant Abel minutieusement. Les pensées d'Abel allaient et venaient, tout comme ses yeux, qui louchaient et se plissaient à cause de la faim. Mais de la viande, euh, manger des animaux ? Non ! Comment ne pas blesser Caïn ? Il opta pour une question en retour pleine d'amour afin de ne pas avoir à répondre. « Je partirai à la recherche d'Eden quand le printemps arrivera », répondit-il rapidement, avant que Caïn ne lui répète son offre. Abel comptait fermement sur le fait que cela passerait pour une question. Caïn continua à mâcher tranquillement

jusqu'à ce que sa bouche soit vide, et par respect pour Abel, il n'osa pas reprendre immédiatement une bouchée. Abel attendait apparemment patiemment une réponse à sa question timide. « Eden ? », répondit Caïn laconiquement, avec un regard apparemment interrogateur mais incrédule, et il mit immédiatement Abel à l'épreuve une deuxième fois. « Tiens, prends une bouchée ! Goûte ! Ça ne va pas te tuer et c'est même plutôt bon », et il tendit le morceau sous le nez d'Abel. Caïn mit Abel au pied du mur. « Je viens de bien manger », tenta-t-il quand même, avec un certain succès. C'était bien joué. Caïn essaya de ne pas se sentir rejeté. Il aimait trop son frère et respectait aussi son attitude cohérente malgré la faim visible dans ses yeux. La question de savoir ce qu'il avait donc bien pu manger lui brûlait les lèvres, mais il parvint de justesse à se retenir de se moquer du choix d'Abel. Il changea rapidement de sujet : « Éden ? Ce n'est pas très loin, ça ? »

Abel répondit avec gratitude : « Père m'a dit ce matin qu'un chérubin muni d'une flamme provenant de l'épée tournoyante montait la garde à la porte. On doit pouvoir le voir de loin. » Il poursuivit d'un seul souffle : « Je vais d'abord escalader le Djebel Akhbar pour voir d'où exactement cette flamme est visible. »

Face à tant de naïveté enfantine, Caïn ne put résister et son cœur se brisa lorsqu'il entendit son petit frère s'exprimer avec tant d'enthousiasme. Mais il s'inquiétait pour son état physique, car il était certain qu'Abel ferait ce qu'il lui disait, et dans cet état pitoyable, nul ne pouvait vaincre le Djebel Akhbar vivant. Il allait l'aider et le protéger ; il reprit le boulon dans sa main, dessina quelques traits dans les airs et, secouant la tête, il fit enfin un

proposition. « Promettons-nous ceci : tu vas chercher où se trouve l'Éden, tu me tiens au courant et je t'accompagne à l'Éden à deux conditions. Premièrement, tu reprends des forces avec ce repas. Et suffisamment, pas juste un peu ! Deuxièmement : Loep vient avec nous ! Sans Loep, c'est extrêmement dangereux de voyager aussi loin à travers des terres inconnues », et il tendit alors le morceau de viande juste sous le nez d'Abel et le regarda droit dans les yeux. Abel était pris au piège : son estomac et sa raison dirent immédiatement oui, tout comme ses sentiments pour son frère, et son cœur n'opposait plus qu'une faible résistance. Naïf et inexpérimenté, il accepta le morceau de viande avec soulagement. Il en prit une bouchée et le sourire sincère de son frère lui sembla être la meilleure garniture qui soit. Ils discutèrent encore longtemps et Caïn était ravi de pouvoir enfin se vanter de ses histoires de chasse. Abel écoutait avec plaisir, car il voyait son frère rayonner ainsi pour la première fois depuis longtemps, mais lui-même ne dit pas un mot de ce qu'il avait pu vivre dans la grotte et se contenta d'écouter docilement, sans intervenir.

Alors qu'Abel s'apprêtait à partir, quelqu'un lui demanda :

Kaïn, plein d'enthousiasme, demanda à son frère d'attendre un instant, puis il s'enfonça profondément dans la grotte pour en revenir avec un gilet, un pantalon et des chaussures parfaitement confectionnés à partir d'une peau d'ours. Le regard compatissant, il aida son frère à enfiler ces vêtements. Caïn eut le cœur serré lorsqu'il vit les omoplates d'Abel et les pointes acérées de ses vertèbres se dessiner nettement sur sa poitrine. Comment allaient ses parents, qui avaient sans doute fait l'économie de leur propre nourriture pour pouvoir donner ne serait-ce qu'un peu à manger à Abel ? Cela rendait Caïn à la fois triste et rebelle.

« Je savais que je pourrais un jour t'offrir ça en cadeau. » Abel...

répondit à son frère, la gorge serrée. « C'est beaucoup trop grand ! », tenta-t-il de plaisanter, « c'est comme si je devais encore enfiler un de ces vieux frips ! »

« Prends aussi ce sac, et je t'attends ici demain, quand le soleil sera au zénith. » Caïn remplit rapidement le sac de boulons pour Loep et d'un peu de viande en plus pour Adam et Ève. Caïn ne s'était pas senti aussi heureux depuis longtemps et fit signe à Abel de partir alors qu'il entamait sa dangereuse ascension. Loep eut un regard étrange en voyant Abel dans son nouveau costume. Cela ramena immédiatement Abel les pieds sur terre. Si Loep avait déjà l'air si étonné, qu'en serait-il de ses parents ? Le sac intéressait davantage Loep et Abel lui donna les os à ronger. Et s'il en était content : il les engloutit comme s'il devait les aspirer. C'est avec des sentiments mitigés qu'Abel se dirigea vers la maison et répéta minutieusement le scénario qu'il allait jouer. Il s'adresserait uniquement à sa mère et lui raconterait honnêtement tout ce qui s'était passé. Il arriva à la grotte. La neige s'était tellement accumulée contre l'entrée qu'Abel et Loep avaient dû creuser un tunnel pour y passer. L'avantage était que la chaleur restait nettement mieux dans la grotte et que l'eau était littéralement à portée de main. Il appela Eva avant d'entrer pour ne surtout pas déranger le repos de son père. Eva sortit et sursauta en voyant son immense manteau, mais elle se ressaisit. « C'est un cadeau de Caïn, maman et moi vous passons le bonjour », tenta-t-il d'un ton enjoué. Elle esquissa un faible sourire et il alla droit au but. « Il y a autre chose, mais laisse-moi t'expliquer. » Il ouvrit le sac contenant la viande rôtie. Eva resta forte. Elle chercha quelque chose pour s'asseoir et Abel s'assit devant

Il s'assit auprès d'elle et lui rapporta mot pour mot ce qui s'était dit dans la grotte de Caïn, en insistant particulièrement sur l'accord conclu entre lui et Caïn : partir ensemble à la recherche d'Eden, à condition qu'il devienne plus fort. Abel parlait sans discontinuer, comme une cascade, pour demander qu'on comprenne Caïn et pour nourrir l'espoir qu'ils partiraient ensemble à la recherche d'Eden. Il souligna à quel point Caïn avait retrouvé la vie et comment son amertume avait fondu comme neige au soleil. Il suppliait, presque désespérément, de ne pas perdre son amour. Ève n'écoutait que d'une oreille, l'autre étant constamment tendue vers son cœur. Elle posa soudain son index sur sa bouche. Il se tut. Elle prit un morceau de viande dans sa main gauche. De son index droit, elle désigna son sein et secoua la tête pour dire non. Puis elle désigna son sein et sa bouche, acquiesça, et le nourrit en portant la viande à sa bouche tout en disant « Ash' hadu ». Elle ne lui permit de prendre que de petites bouchées. Et à chaque petite bouchée, elle complétait la phrase par « an la », à la bouchée suivante « ilaha », à la suivante « il-la-llah », et ainsi de suite. Puis elle lui donna le morceau entier et lui fit signe qu'il devait désormais se débrouiller seul. Et Abel mangea la viande tout en priant, comme elle le lui avait demandé. Il continuerait ainsi. Elle lui sourit d'un air encourageant, se leva, mais le cœur d'Ève était mal à l'aise et elle doutait vaguement d'avoir bien agi et se demandait s'il ne valait pas mieux rompre son silence pour donner plus d'explications à Abel. Elle soupçonnait depuis longtemps que Belial ne changerait plus sa façon de s'exprimer, car cela ne l'avait jamais affaiblie. Au contraire : cela l'avait rendue plus forte et l'avait souvent protégée.

Belial n'était pas du tout mécontent de la tournure des événements.

Les hommes mangeaient désormais des animaux et étaient tombés aussi bas que les animaux eux-mêmes. Mais surtout : la petite lueur de doute chez Ève et l'idée d'un Michel « inquiet » dans le Saint des Saints lui suffisaient pour l'instant. Il allait transformer ici-bas la défaite qu'il avait essuyée auparavant en une victoire retentissante. Tout s'ouvrait largement devant lui et, d'humeur généreuse, il renonça aussitôt à s'opposer à un hiver doux.

7. DJEBEL AKHBAR

La raison ne m'aide pas.

OSCAR WILDE, DE PROFUNDIS

Avant même qu'Abel n'ait pu percevoir quoi que ce soit, Loep tendit l'oreille avec une attention extrême. Tout excité, il indiqua à Abel où aller. « Je pense plutôt par là, Loep », dit-il, mais Loep ne se laissa pas dissuader. Abel devint curieux de connaître la raison du comportement inhabituel de Loep.
Ils se trouvaient au pied du contrefort ouest du Dje-bel Akhbar. Au-dessus d'eux, la puissante Montagne-Qui-Voit-Loin déployait son long contrefort. Loep avançait avec impatience, mais attendait chaque fois avec agitation que son maître l'ait rattrapé. Soudain, Abel entendit lui aussi un chant résonner en une seule note.

Du haut d'une montagne, on voit
loin. Sur une montagne, on a
l'impression d'être grand.
Dans une montagne, on peut dormir

Mais la montagne Ne
change pas.
La goutte de pluie, elle,
change, Elle tombe,
Sans savoir où,
quand ni comment
Elle rencontrera la
mer, Deviendra la
mer.
La montagne connaît la passion de la goutte de pluie
De devenir la mer

.

Un vieil homme devant une grotte !
Loep courut vers lui, fou de joie, mais à un mètre de lui, il s'arrêta brusquement, se courba sur ses deux pattes avant, enfonça sa tête entre ses pattes, aplatit ses oreilles et fit apparaître dans ses yeux le regard le plus soumis qu'Abel eût jamais vu.
« Vous vous connaissez ? », dit Abel, agréablement surpris, tandis que le vieil homme caressait Loep.
« J'ai bien connu ses parents et ses ancêtres, il y a longtemps. Qu'est-ce qui t'amène ici, jeune homme ? »
« J'espère pouvoir voir l'Éden depuis le sommet. S'il y a un endroit d'où l'on doit pouvoir voir l'Éden, c' »
Le vieil homme l'interrompit : « La montagne est extrêmement haute et difficile à gravir. »
« Es-tu déjà allé au sommet ? », demanda Abel, curieux. « Autrefois, oui, quand j'avais des jambes et des bras jeunes comme les tiens aujourd'hui. C'est ce qu'il faut. Maintenant, je n'arrive plus à monter. Je connais le chemin

. »

« Alors on peut s'entraider, non ? Regarde, j'ai une longue sangle en cuir avec moi. Je te tirerai ou je t'aiderai. Et s'il le faut, je te porterai jusqu'en haut ! À condition que tu me montres le chemin. Est-ce qu'on voit bien Eden de là-haut ? »

« Oui, très bien même. Mais pourquoi veux-tu absolument voir Eden ? »

« C'est une longue histoire. »

« Viens, la nuit tombe. On va allumer un feu pour la nuit, et tu pourras alors nous raconter ton histoire autour d'un peu de fruits et de pain d'épices. »

C'est ainsi que se déroula la rencontre entre le vieil homme et le jeune Abel, qui lui raconta son histoire d'une traite. Le vieil homme l'écoutait patiemment, car il ne voulait en aucun cas blesser Abel. Le vieil homme fut particulièrement ému quand Abel lui raconta en détail comment il pensait avoir percé le secret d'Eva, et pour la première fois, Abel osa exprimer ses forts soupçons dans sa propre langue, sachant qu'Eva ne risquait pas d'avoir d'ennuis à cause de cela et partant du principe que ce vieil homme ne la rencontrerait de toute façon jamais.

Le lendemain matin, de bonne heure, ils se préparèrent à entamer l'ascension. « Loep doit rester ici pour garder ma grotte », dit le vieil homme, et Loep obéit avec une docilité surprenante. « Je porterai ton lourd sac », insista Abel, qui entama l'ascension comme un mulet chargé. Le vieil homme n'osa pas refuser son offre, car il veillait à ne décourager Abel d'aucune manière. C'est ainsi qu'ils partirent. Loep resta derrière.

Sept jours et sept nuits ! Il leur faudrait sept jours entiers avant d'atteindre la

« Ils ont atteint le sommet », avait dit le vieil homme, Abel. « Ça te dit ? Le sommet est haut », avait demandé le vieil homme pour s'assurer qu'il était bien décidé, et Abel lui avait répondu avec détermination : « Je n'ai pas le choix : je dois le faire, pour mes parents et mon frère. » Dès qu'ils ont entamé la première montée raide, Abel s'est retourné, a pris la sangle en cuir et l'a attachée entre eux deux. « Si tu veux, tu peux simplement accrocher quelque chose, je te tirerai, je suis déjà tellement content que tu connaisses le chemin. » C'est ainsi qu'ils poursuivirent leur chemin ce premier jour. Aussi jeune et vigoureux qu'Abel fût, c'était un fardeau de plomb. Le vieil homme marchait derrière lui et se laissait parfois un peu traîner par la corde pour ne surtout pas montrer qu'il souffrait, car il ne voulait en aucun cas blesser Abel. Aussi belle que fût la nature, Abel ne put très vite plus en profiter. Le sac sur son dos pesait comme du plomb et lui faisait vraiment mal. Chaque fois qu'il voyait le sommet imposant apparaître devant lui à travers les nuages, il était bien content d'avoir un guide, ce qui réduisait au minimum le risque de gaspiller inutilement son énergie en empruntant de mauvais chemins. À la tombée de la nuit, juste avant qu'Abel ne s'effondre d'épuisement, le vieil homme poussa un cri : « Je n'en peux plus ! Ici, à gauche, un peu plus haut, il y a une grotte avec quelques provisions. Passons-y la nuit. » Abel s'effondra et le vieil homme fit semblant de ne plus pouvoir faire un pas de plus, car il ne voulait en aucun cas mettre Abel dans l'embarras. Le vieil homme alluma un feu, fit chauffer une petite casserole d'eau aux herbes avant même qu'Abel ait pu se remettre complètement, et la lui fit boire. C'était délicieux et cela lui redonna surtout du courage. Après avoir mangé un gros gâteau au miel, il parvint tout juste à dire « merci » avant de s'endormir avec un large sourire.

tandis que le vieil homme chantait la chanson de la montagne.

Du haut d'une montagne, on voit loin
Sur une montagne, on a l'air
grand
Dans une montagne, on peut
dormir Mais la
montagne Ne change
pas.

Le lendemain matin, le vieil homme était déjà debout de bonne heure et avait préparé un délicieux petit-déjeuner. « Sers-toi sans hésiter, j'ai déjà mangé. » Il se plaignait d'avoir mal partout, car il ne voulait en aucun cas donner à Abel l'impression qu'il était faible. « Si tu veux, je peux prendre une partie de ton fardeau. Ça va être dur aujourd'hui », dit le vieil homme pour prendre le pouls d'Abel. « Non, ce n'est pas possible », l'assura Abel. « C'est déjà si dur pour moi, alors à quel point ça doit l'être pour toi ? Quand tu n'en peux plus, tu n'as qu'à m'appeler et on fera une pause », dit Abel, sincèrement inquiet.
Ils reprirent donc leur chemin. Le sentier devenait plus raide et était désormais jonché de gros rochers anguleux sur lesquels les semelles en cuir d'Abel ne tardèrent pas à céder. De grosses ampoules apparurent sur ses talons et ses orteils. « Arrête. Je n'en peux plus », fit semblant de dire le vieil homme. « Je me suis blessé. » Il sortit de son sac une pommade à base de souci et d'aloès, en enduisit son talon et fit signe à Abel. Celui-ci tendit ses pieds avec gratitude et le vieil homme les soigna avec expertise. Puis il sortit une vieille paire de semelles. « J'en ai toujours quelques-unes en réserve », dit-il en faisant un clin d'œil à Abel, qui les accepta avec gratitude.
Ils poursuivirent leur chemin. Le vieil homme savait exactement quels efforts...

Les difficultés n'étaient pas encore derrière eux, car il connaissait chaque pierre, chaque virage, chaque marche. Même s'il aurait mieux valu qu'il marche en tête, Abel voulait tout de même le ménager en le prenant sous son aile, et le vieil homme veillait à ne pas blesser Abel. Mais cela devint rapidement de plus en plus difficile pour Abel, et le vieil homme s'écria à temps : « Stop ! Reposons-nous un instant, je n'en peux plus », ce qui permettait à Abel de reprendre des forces tandis que le vieil homme sortait à chaque fois quelque chose de revigorant de son sac. « Il y a un passage difficile qui arrive : raide et pas sans danger. Ça te dérange si je passe devant un instant ? Je sais exactement où poser les pieds. »

« Pas de problème. Prends ton temps. On dirait bien que le sommet ne va pas s'enfuir », ricana Abel d'un air amer en levant les yeux. On aurait dit qu'ils n'avaient pas avancé d'un mètre, tant il semblait désespérément loin.

Ils poursuivirent leur chemin. Le vieil homme marchait désormais en tête et, au moindre frottement de la corde, il ralentissait doucement le pas. Ils n'avançaient que lentement. Le vieil homme devait s'arrêter régulièrement. Pas pour lui, mais pour permettre à Abel de reprendre des forces. Abel ne demandait plus non plus à marcher en tête. « Il est plus raisonnable que tu marches devant. Tu connais le chemin. Je porterai bien le fardeau », se disait-il pour se convaincre. Ce soir-là, le vieil homme s'arrêta bien plus tôt que prévu, car il sentait qu'Abel avait de plus en plus besoin de la corde qui les reliait pour avancer. « Voici une grotte avec des provisions. Nous allons nous arrêter un peu plus tôt ici pour reprendre des forces pour demain. Tu vois cette paroi escarpée là-bas ? Nous devrons l'escalader demain. Il n'y a pas de chemin pour la contourner. » Abel ne protesta pas et regarda avec une incrédulité non dissimulée

la tâche impossible qui l'attendait le lendemain. La paroi lisse, immaculée et abrupte reflétait le soleil couchant comme un miroir. Le vieil homme alluma aussitôt un feu dans la grotte, donna à Abel quelques peaux d'animaux supplémentaires pour la nuit, soigna ses blessures, prépara une décoction à base de plantes et répartit le repas en se servant moins. En réalité, il n'avait pas besoin de nourriture, mais il mangeait pour ne pas mettre Abel dans l'embarras. « Ne t'inquiète pas pour demain. Je connais cette paroi comme ma poche. Pendant de nombreuses années, je l'ai escaladée chaque semaine », tenta-t-il de rassurer Abel. La chaleur, le repas copieux et la boisson chaude firent leur effet et Abel ne tarda pas à sombrer dans le sommeil. Le vieil homme regardait avec tendresse le jeune homme épuisé. La force de volonté du jeune Abel l'étonnait, et pourtant pas vraiment. Après tout, la motivation d'Abel était noble, tout comme son amour pour sa famille était grand. Le vieil homme lui fredonna doucement la chanson de la montagne. Abel lui-même était tellement épuisé qu'il ne voyait pas ce qui se passait autour de lui. Après à peine deux jours, il était si abattu qu'il ne se rendait pas compte de la force avec laquelle ce vieil homme l'entourait sans relâche de ses soins, et encore moins capable de penser clairement pour comprendre qu'aucun être humain n'était capable, à lui seul, de conquérir le sommet du Djebel Akhbar.

Le troisième jour se leva. Il faisait froid à cette altitude et le versant nord-ouest était privé de tout soleil.

Le vieil homme s'habilla de peaux d'animaux supplémentaires et de protections pour les pieds, même s'il n'en avait pas besoin, mais il ne voulait pas offenser Abel et parvint à le convaincre de s'habiller de la même manière. Avec habileté, il fabriqua avec

Il attacha des sangles formant un harnais autour de la taille et des cuisses d'Abel afin de le relier à lui-même pendant l'ascension de la paroi abrupte. Il allégea le fardeau sur le dos d'Abel sans que celui-ci ne proteste. Ce dernier endura tout cela sans broncher, car il avait été très effrayé lorsqu'il s'était retrouvé au pied de la paroi abrupte et avait levé les yeux. La première partie allait encore, pensa-t-il, mais la partie la plus haute ressemblait à un miroir vertical. Il comprit peu à peu que sa seule chance de survie consistait à s'en remettre sans réserve à cet homme aimable qui s'avéra être aussi l'ami de Loep, quoi que cela puisse signifier, mais cette pensée l'aida. Il comprit qu'il devait obéir scrupuleusement et s'en remettre sans réfléchir à ce vieil homme qui, apparemment, connaissait la montagne comme sa poche. Il n'avait pas le choix et devait, pour la première fois de sa jeune vie, remettre sa vie aveuglément entre les mains de quelqu'un d'autre. Et qui plus est, entre les mains d'un inconnu. Mais il comprenait plus que cela. Il ne s'agissait pas d'une obligation, mais d'un choix, et là encore, l'amour que cet homme dégageait y contribuait énormément.

« Prêt ? » Le vieil homme s'accroupit avec une souplesse étonnante devant son

Il avançait prudemment et avait délibérément choisi un rythme lent pour ne surtout pas effrayer Abel. Abel concentrait le peu de force mentale qui lui restait sur chaque mouvement de l'homme âgé au-dessus de lui. S'appuyer avec la main gauche sur cette corniche, puis placer le pied droit dans cette fissure rocheuse, pousser et, en même temps, saisir avec la main droite ce petit piton rocheux un peu plus haut pour ensuite replacer le pied gauche dans cette rainure plus élevée. Sans relâche et minutieusement, il suivait chaque geste de l'homme, il le gravait dans sa mémoire

dans sa mémoire pour ne pas en mélanger l'ordre. Mais, tel un prédateur, un ennemi s'était glissé dans son esprit. Au début, la douleur dans sa tête n'était qu'une légère pression, rien de grave à première vue, mais peu de temps après, elle devint lancinante et intense. Il lui était extrêmement difficile de se concentrer, mais, par pure volonté, il persévéra, de peur de tomber et d'entraîner le vieil homme avec lui. Ils n'étaient même pas à mi-chemin et, comble de malheur, il commença à avoir la nausée et à vomir. Le vieil homme regarda vers le bas avec inquiétude, comprit ce qui se passait et se fraya un chemin jusqu'à une corniche isolée à proximité afin qu'ils puissent se reposer un instant. Abel avait des vertiges insurmontables et son crâne semblait trop petit. Son cœur battait à tout rompre et sa respiration tentait en vain de suivre ce rythme infernal. « Je suis désolé », balbutia-t-il à l'intention du vieil homme. Il haletait lourdement et sentait toute l'énergie de son corps et de ses membres s'enfoncer dans l'abîme sous leurs pieds. Le vieil homme fouilla dans sa poche et en sortit une feuille d'un buisson étrange qu'il mit dans sa bouche pour montrer à Abel qu'il devait la mâcher. L'abîme à ses pieds, le ciel jamais aussi proche. « Il faut vraiment qu'on continue », dit doucement le vieil homme à Abel après un moment, et pour la première fois, Abel le regarda sans crainte dans les yeux et y reconnut ceux d'un jeune homme dans la force de l'âge. Il ne voyait plus ni rides, ni cheveux gris, mais seulement une paire d'yeux brillants. Abel ne savait pas s'il rêvait ou s'il hallucinait, mais il acquiesça d'un signe de tête. Il n'avait pas le choix. Mais c'était plus fort que cela : il avait une confiance inébranlable et une foi inébranlable en cet homme. Sa vie était en sécurité avec lui et lui aussi voulait cet homme

sans le blesser. Le vieil homme se redressa pour affronter la dernière et la plus difficile des étapes. Pas à pas, à mesure qu'il montait, il sentait la corde tirée par Abel tirer de plus en plus fort vers le bas. Abel s'appuya contre la paroi, presque inconscient, et le vieil homme ralentit légèrement le rythme pour qu'Abel ne s'en aperçoive pas, car il ne voulait pas lui faire de mal, et c'est ainsi qu'il le tira lentement mais sûrement vers le sommet, comme une plume. Le plomb se transforma en air. Abel avait perdu toute conscience et tout appui.

Abel se réveilla pour la première fois quelques heures plus tard, près d'un feu qui crépitait. Son esprit était encore douloureusement engourdi et il s'évanouissait sans cesse, plongé dans une histoire ou une aventure étrange. Il délirait ou rêvait de rêver. Parfois, il croyait sentir une main qui le caressait, comme Eva le faisait souvent. Il répétait sans cesse « merci », non pas qu'il sût à qui ou pourquoi il disait cela, mais c'était ce qu'il ressentait. Parfois, il voyait un vieil homme, puis un jeune vieil homme, puis un jeune vieil homme, et de plus en plus souvent, il voyait un jeune homme. Un jeune homme qui rayonnait. « Ash' hadu an la ilaha illa-llah », s'adressa-t-il intuitivement au jeune homme dans l'un de ses rêves ou délires. « Je pense : il n'y a qu'un seul Dieu », répéta Abel dans sa propre langue maternelle, car même dans son état de torpeur, il ne voulait pas blesser le jeune homme. Le jeune homme se pencha soudain prudemment vers lui et lui murmura doucement à l'oreille, car lui aussi ne voulait pas blesser Abel : « J'atteste : il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu. » Abel reçut en toute simplicité, et avec la plus grande humilité enfantine, la traduction exacte du secret d'Ève en cadeau, avant de sombrer à nouveau dans un coma profond. Aussitôt, Ève apparut dans son rêve et il entendit aussi

Eva s'adressa à lui dans sa propre langue maternelle : « Je témoigne : il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu. » Aussitôt, le rêve le ramena à l'hiver dernier, lorsque de gros glaçons à l'entrée de la grotte se transformèrent en grosses gouttes qui se déversaient sur trois personnes qui, elles-mêmes, ne pleuraient plus. Des gouttes qui, libérées du froid glacial, se sacrifiaient désintéressément pour eux afin de les purifier et se laissaient porter par Yahvé vers l'arbre originel du bien et du mal dans le jardin d'Éden.

Des gouttes.
Des secondes qui
s'égrènent. S'additionnant
pour former des jours.

« Eden ! », s'écria soudain Abel en se redressant d'un bond. Son esprit s'éclaircit aussitôt, et le mal de tête lancinant disparut. Le jeune homme s'approcha de lui et lui donna à boire. Abel était si heureux de voir le jeune homme et non le vieil homme, heureux que tout ne se soit pas avéré être un rêve et que la preuve de ce qui était réel fût ainsi apportée. Sa gratitude ne cessait de grandir. « J'atteste qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu », dit Abel en testant prudemment le jeune homme, qui répondit exactement : « Ash' hadu an la ilaha illa-llah. »
« C'est le septième jour. Le soleil va bientôt se lever. Nous pouvons monter au sommet », dit le jeune homme en s'apprêtant à ajuster la ceinture de cuir et le harnais. Abel ne comprenait pas comment ils avaient pu s'approcher d'un coup si près du sommet, mais lorsqu'il vit cette ceinture de cuir, il comprit soudain ce qu'il devait faire. Abel s'avança vers le jeune homme, les jambes tremblantes, et posa sa main sur son bras. « Porte-moi », demanda-t-il.

dit-il doucement. Le jeune homme continua toutefois, imperturbable, à préparer l'armure de cuir. « Porte-moi encore une fois », insista Abel une nouvelle fois, lui témoignant ainsi sa confiance et sa gratitude inconditionnelles.

C'est ainsi qu'au septième jour, un jeune homme porta un autre jeune homme dans ses bras jusqu'au sommet du Djebel Akhbar. Il faisait encore nuit. Mais plus pour longtemps. Le jeune homme qui portait l'autre jeune homme ne trébucha pas une seule fois, ne se reposa pas une seule fois, ne dit pas un seul mot. Il connaissait la montagne et la montagne le connaissait. Il connaissait ses cailloux, ses rochers, ses crevasses et sa glace. Venant de l'Ouest, ils traversaient désormais le sommet vers l'Est et, sans un mot, ils regardaient la flamme ascendante de l'épée tournoyante qui émergeait lentement du néant au loin et commençait sa rotation de ce jour-là. Abel était reconnaissant. L'Éden existait et il savait désormais où le trouver. Abel regarda le jeune homme à ses côtés qui rayonnait d'une lumière immaculée.
« "Qui es-tu ?" C'est la question que tu veux me poser maintenant », le jeune homme rompit le long silence, en regardant Abel. Abel ne s'étonna pas et acquiesça d'un signe de tête.
« Je suis Djibril, l'un des sept archanges de Yahvé. » « J'aimerais bien être moi aussi un ange de Yahvé », songea Abel à voix haute et avec sincérité.
« Je dois te mettre en garde, car il existe aussi des anges renégats qui veulent du mal aux humains. » Sur ce, Djibril lui raconta en détail l'histoire de la chute de Belial et de ses anges. Les yeux d'Abel s'écarquillèrent de plus en plus de surprise. Il s'efforça de saisir chaque mot dans ses moindres nuances

dans son esprit. Même s'il ne pouvait pas tout comprendre immédiatement, sa mémoire enregistrait tout mot pour mot et il était convaincu que la compréhension viendrait plus tard.
Un silence s'installa.
L'épée du chérubin s'était entre-temps éloignée de son point de départ et contemplait avec bienveillance l'homme et l'ange de Yahvé, assis au sommet de la plus haute montagne.
« Je veux rester ici pour l'éternité », dit Abel, « avec toi, Dji-bril. »
« Alors, il faut vraiment qu'on parte maintenant », dit Djibril en se redressant d'un bond, tout sourire. « Car on n'atteint pas l'Éden au sommet d'une montagne. Pour atteindre l'Éden, il faut descendre. Tout en bas. Je vais te le montrer ! » Tout en reprenant Abel dans ses bras, il lui ordonna : « Ferme les yeux », et Abel sentit un vent doux caresser ses cheveux, comme s'il était lui-même le vent. « Ouvre les yeux », et Djibril lâcha Abel.
Ils se trouvaient à seulement une centaine de mètres d'altitude, au sommet du premier plateau de la montagne, où se trouvait un immense lac de montagne dont les eaux débordaient et se précipitaient en bouillonnant vers le bas.
Surprise ! Loep arriva en courant, tout joyeux, et oui, plus rien n'étonnait Abel.
« Je veux encore te donner trois choses », dit l'ange, et Djibril emmena Abel jusqu'au bord de l'énorme cascade. Abel n'avait pas peur, Djibril était là.
« Tourne-toi encore un instant vers la montagne. Vois-tu tous ces petits ruisseaux de montagne qui alimentent ce grand lac ? »
L'ange plongea sa main dans le lac et laissa les gouttes couler de sa main dans l'eau.

« Toutes ces gouttes forment ce lac. Certaines gouttes se disent : « Ça suffit pour moi, cette chute m'a déjà causé assez de souffrance, je vais enfin trouver le repos », mais dans ce lac, les rumeurs d'une mer lointaine bourdonnent fiévreusement. Chaque goutte représente son choix. Au pied de cette grande cascade se trouve un petit lac où, encore et encore, les mêmes rumeurs, histoires, rêves et témoignages se jouent entre les gouttes. Puis, dans un bassin plus bas, encore et encore, maintes et maintes fois, ce même choix que chaque goutte doit faire pour elle-même : « veut-elle braver la douleur de la chute suivante ? », et Djibril ne termina pas sa phrase tandis qu'il tournait doucement Abel vers l'énorme cascade à leurs pieds.

Sur ce, l'ange plongea à nouveau sa main dans l'eau et laissa tomber les gouttes de sa main dans la cascade, sous les yeux d'Abel. « Mais voici ce que tu dois devenir, Abel : aussi petit que la goutte, avec autant de passion que la goutte pour te perdre dans la mer et ainsi devenir la mer. N'aie pas peur de la douleur, Abel ! Plus la peur que tu surmontes est grande, moins tu ressens de douleur ! Fais le voyage de ton cœur ! »

Abel répéta chaque mot.

Djibril l'accompagna ensuite jusqu'à la plaine du plateau et en sortit un petit paquet.

« Ce cadeau est destiné à tes parents, et à eux seuls. Ils comprendront immédiatement qui le leur offre », dit-il en glissant lui-même le petit paquet dans la sacoche en cuir qu'Abel emportait avec lui. « Garde-le précieusement. »

Puis il se dirigea vers un gros rocher et se posta derrière, bien hors de vue d'Abel.

« Chuchote quelque chose ! », cria Djibril d'une voix forte depuis derrière le rocher. « Je t'aime », murmura Abel d'une voix si douce qu'on ne l'entendait pas.
« Tu vois, tu ne me vois pas, mais même si tu parles tout bas, je t'entends, et moi aussi, je te dis : "Je t'aime". »
« Pense à quelque chose maintenant », ordonna à nouveau Djibril.
Abel pensa à Loep, qui avait un triste pressentiment face à tout cela.
« Tu ne me vois pas et pourtant je sais que tu penses à Loep. »
« Regarde quelque chose ! », ordonna à nouveau Djibril.
Abel regarda le sommet de la montagne.
« Tu ne me vois pas, et pourtant je sais que tu regardes vers le sommet. » Abel eut de nouveau les larmes aux yeux, remplies de gratitude. Il attendit que Djibril réapparaisse. Mais Djibril ne vint pas. Comment aurait-il pu venir s'il était toujours là ? Loep entonna aussitôt un chant d'adieu plaintif.
« Djibril ! », hurla Abel de toute sa force vers le sommet du Djebel Akhbar, comme s'il le croyait caché là, derrière le sommet. « J'atteste : il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ! », résonna-t-il de sa bouche et la montagne l'approuva à maintes reprises.
Il fit un signe de la main vers le sommet, certain que Djibril le voyait. Abel et Loep entamèrent joyeusement le chemin du retour et Abel chanta à pleins poumons le chant de la montagne.

Du haut d'une montagne, on voit
loin. Sur une montagne, on a
l'air grand.
Dans une montagne, on peut
dormir Mais la
montagne Ne change
pas.
Une goutte de pluie, si,

Qui tombe sans
savoir où, quand ni
comment Elle
rejoindra la mer,
Devient la mer.
La montagne connaît la passion de la goutte de pluie
De devenir la mer
.

8. CELUI QUI TUE DES OURS

La vie d'autrui m'était devenue indifférente. Je satisfaisais mes désirs où bon me semblait, et je passais à autre chose. J'oubliais que chaque petit acte de la vie quotidienne agit sur le caractère, soit en le formant, soit en le détruisant, et que l'on devra donc un jour proclamer sur les toits ce que l'on a fait dans son for intérieur. Je cessai d'être maître de moi-même. Je ne tenais plus la barre de mon âme, et je ne le savais pas.

OSCAR WILDE, DE PROFUNDIS

La lune était déjà passée deux fois du croissant au plein croissant, et pourtant, on ne voyait toujours aucune trace d'Abel. Depuis sa grotte située au fond du ravin, Caïn pouvait voir se dresser le majestueux sommet du Djebel Akhbar. Alors qu'autrefois il ne prêtait guère attention à ce sommet, il ne pouvait désormais plus en détacher son regard. C'était désormais la fin du printemps et l'absence d'Abel le rendait chaque jour plus inquiet. Ah oui, Abel et Loep étaient partis bien revigorés par la nourriture nourrissante que Caïn leur avait fournie, mais le sommet de la montagne semblait tout simplement inaccessible. Il espérait seulement qu'Abel reviendrait rapidement sur ses pas. Quelle que soit l'excuse qu'Abel eût envie d'inventer, Caïn se

pour ne pas mettre Abel dans l'embarras et ne pas lui compliquer la vie avec des questions délicates. Il était fou d'inquiétude pour ce frère qu'il aimait tant. Il prit une décision : dès les premières lueurs de l'aube, il prendrait des lances et des provisions et partirait à la recherche de son frère. Il ne pouvait plus rester les bras croisés. La direction était claire et il connaissait par cœur tous les chemins menant au Djebel Akhbar. Sa décision l'apaisa immédiatement, mais la nuit ne pouvait pas passer assez vite. Dans son rêve, il sentait intensément la même sueur que lorsqu'il s'approchait d'un de ses pièges et qu'il entendait déjà, de loin, les cris ou les halètements de l'animal désespéré, mourant et blessé. Physiquement inassouvi, mais mentalement alerte, il se mit en route avant l'aube. D'abord en marchant, puis en accélérant le pas, puis en courant, poursuivant son amour pour son frère dans l'espoir de pouvoir plus vite laisser derrière lui la peur et l'agitation. Caïn connaissait son immense territoire de chasse comme sa poche. Son corps était entraîné. Aucun animal n'osait se mettre en travers de son chemin. Sa renommée était de notoriété publique. « Celui qui tue les ours », l'appelaient tous les animaux par respect. Il marcha un jour. Il marcha deux jours, trois jours. Le quatrième jour, vers midi, il arriva en courant au sommet d'une crête et s'arrêta net en voyant un spectacle inattendu. Au fond de la vallée, il vit Loep au milieu d'une horde de loups, complètement encerclé, avec leur chef face à lui. Loep, fort de la nourriture de Caïn pendant l'hiver, avait réussi à tenir la meute à distance tout ce temps et il avait encore de l'énergie à revendre. Le chef de la meute comprit que sa position était en jeu et était prêt à défendre sa place jusqu'au bout. Loep était sûr de lui et ne se laissa pas intimider...

courir. Quelque chose lui conférait une force surhumaine. Le cou tendu. Les crocs à nu. Il aurait pu tenir ainsi des jours entiers, comparé à l'état pitoyable dans lequel se trouvait son adversaire. Les yeux de Caïn cherchaient Abel. En vain. « Celui qui tue les ours » lança immédiatement l'attaque et dévala la montagne en hurlant bruyamment. Loep leva les yeux, surpris, ce qui détourna son attention et permit au chef de la meute de frapper immédiatement. Il se jeta sur la gorge de Loep, mais celui-ci parvint de justesse à esquiver cette première attaque grâce à un réflexe rapide. Les autres loups suivirent l'attaque de leur chef et Loep fut submergé par la meute, sans aucune chance de s'en sortir. Dans leur aveuglement et leur rage, ils oublièrent l'attaque de Caïn jusqu'à ce que celui-ci, d'un habile lancer de javelot, en atteigne un en plein ventre. Sa victime hurla si fort que tous les autres loups s'enfuirent en formation dispersée.

« Abel ! », hurla-t-il à tue-tête, sans attendre de réponse

Il s'occupa immédiatement de Loep. Que celui-ci gémisse de douleur ou de joie, Caïn ne pouvait faire la différence. Sa fesse était à vif et saignait abondamment. « Abel ? », demanda-t-il à Loep, qui tourna la tête dans une certaine direction. Cela confirma à Caïn qu'Abel était encore en vie, ce qui lui donna des ailes. Caïn se leva, acheva d'abord le loup blessé sans pitié, puis commença aussitôt à poser un bandage compressif sur la terrible blessure de Loep. Habile, il alluma un feu et y plaça un caillou légèrement plus petit que la plaie. Il tenta d'expliquer à Loep ce qu'il allait faire. Une fois le caillou chauffé, il le coinça entre deux brindilles et l'enfonça dans la blessure pour étouffer le saignement. Loep fit de son mieux pour ne pas gémir. Ensuite, Caïn prit la pointe la plus acérée de son couteau et piqua

des petits trous des deux côtés de la longue plaie ouverte. Il prit ensuite une arête acérée provenant de la plus grosse perche qu'il eût jamais pêchée. Il y noua habilement un tendon pelé provenant de la patte avant d'un chevreuil et se mit à coudre de la même manière qu'il confectionnait ses gilets en cuir ou ses manteaux. La blessure de Loep devait maintenant reposer au moins vingt-quatre heures pour que le saignement ne reprenne pas. C'est pourquoi il partit en reconnaissance. Caïn chercha un endroit qui semblait défendable à tout prix. La sécurité de Loep n'avait jamais été un problème auparavant, tant qu'il pouvait fuir le danger. Mais comme la vie de Loep était d'une importance capitale pour retrouver Abel, il était primordial de passer la nuit sur un terrain praticable. Ce serait la première nuit où Caïn ne pourrait pas dormir dans un arbre, dans une grotte sûre ou sur une corniche élevée. Après tout, tous les ours voulaient venger la mort de leurs proches en prenant la vie de « Celui qui tue les ours ». Pour comble de malheur, Caïn trouva des excréments frais d'un ours non loin d'un endroit qui semblait parfaitement défendable : un plateau rocheux assez vaste sous une paroi rocheuse abrupte, d'où ne débouchait qu'un étroit chemin d'accès entouré d'un épais buisson. Il n'hésita plus et porta immédiatement Loep, affaibli, dans ses bras jusqu'à cet endroit, le déposa avec précaution et se mit aussitôt à rassembler une grande quantité de bois sec. L'été précédent avait été extrêmement sec et, avec ce bois sec, il forma un cercle difficile à franchir qui trahirait et gênerait à temps tout animal s'approchant. Sa précaution visait surtout les ours et, avec zèle, il fabriqua des torches avec de l'herbe sèche et de fines brindilles en plusieurs couches de plus en plus vertes

pour trouver des matériaux plus secs. Comme à son habitude, il dépouilla le loup tué avec le plus grand respect pour la fourrure et découpa la viande comestible en morceaux susceptibles de plaire à un ours affamé et de le rassasier. Il chercha ensuite de l'eau dans un ruisseau tout proche et en trouva. Il donna à boire et à manger à Loep et remplit à nouveau la petite gourde. Tout était prêt : l'entrée fut soigneusement bouchée avec de grosses branches entrelacées de jeunes rameaux pour former un réseau difficile à franchir. Les passages entre les buissons environnants furent rendus tout aussi difficiles d'accès. Il y avait de l'eau, il y avait du feu, il y avait des provisions, il y avait plus qu'assez de bois pour le feu, et il avait ses lances et ses torches. Et il ne fallait pas sous-estimer l'ouïe et l'odorat de Loep. Quand il eut enfin un peu de temps pour se reposer et qu'il commença à réfléchir à la situation tout en faisant griller une cuisse du loup mort au-dessus du feu, ses pensées se tournèrent vers Abel. Loep sans Abel ! Abel sans Loep ! Il devait arriver quelque chose de grave à Abel. Cela ne faisait aucun doute. Il regarda Loep qui s'était déjà un peu remis de la douleur et avait déjà essayé de se lever, mais avait rapidement abandonné et s'était recouché. Comme la journée était encore jeune, Caïn essaya de dormir un peu pendant la journée, sachant que la nuit ne lui apporterait aucun repos. Il se reposa, mais ne dormit pas. Les traces d'un gros ours tout près de là l'inquiétaient. Pour la première fois, il se trouvait face à eux en position de faiblesse. Une position extrêmement faible comparée à celle d'un ours blessé qu'on combat depuis les hauteurs après une chute vertigineuse dans l'un de ses pièges meurtriers. L'odeur du sang dans la vallée encaissée les attirerait certainement ici. La question n'était pas de savoir s'ils viendraient, mais quand. Et avec

Combien ? Quand une bonne occasion se présentait, ils osaient parfois agir à deux. Alors qu'il se reposait, il prit soudain clairement conscience de sa situation critique. Il lui apparut clairement que cette fois-ci, il s'était tendu un piège à lui-même en organisant sa défense de cette manière. Il comprit qu'il n'avait une chance de survivre que s'il parvenait à renverser la situation, et un plan audacieux mûrit lentement dans son esprit. Audacieux, car il décida de transformer sa mauvaise défense en une attaque téméraire. Sans plan d'attaque, il était en effet sans défense face à la violence brute qui allait rapidement briser son cordon. Il réfléchit fébrilement : que savait-il des ours ? Où étaient-ils les plus vulnérables ? Comment réagissaient-ils ? Que ferait-il s'il était l'ours ? Quels étaient ses atouts ? Ses faiblesses ? De quel matériel disposait-il ? Il bondit sur ses pieds, il était illusoire de pouvoir encore se reposer, et il se remit au travail. Il dégaga à moitié son accès et se dirigea vers l'endroit où gisaient les restes du loup mort. Avec des intestins et d'autres entrailles, il traça une piste pour attirer l'ours jusqu'à l'entrée de sa cachette. Il voulait amener l'ours exactement là où il le souhaitait. Il bourra la peau avec la tête du loup mort d'herbe et de petits matériaux solides afin que le loup ressuscite d'entre les morts. Il plaça la poupée au milieu de l'entrée, comme si le loup gardait l'entrée au péril de sa vie. Il installa la poupée dans le bois de la cabane de telle sorte qu'il puisse, à distance, la faire bouger légèrement à l'aide d'une corde, afin qu'elle semble vivante dans l'obscurité et attire toute l'attention sur elle. Alors qu'il avait auparavant prévu de faire brûler un feu puissant, il opta désormais pour une obscurité totale. La lune venait de passer la nouvelle lune et

Il ne comptait pas trop compliquer les choses. Il avait toutefois prévu une bonne réserve de charbon de bois et de braises incandescentes à l'arrière afin de pouvoir allumer rapidement ses torches. Il commença ensuite à préparer son poste d'attaque. Il était crucial de déterminer un emplacement parfait. L'objectif était de frapper l'ours avec sa lance la plus solide et la plus acérée sous son aisselle gauche, juste en dessous de la cage thoracique, afin de transpercer le diaphragme de bas en haut jusqu'à son cœur et ses poumons. Il n'aurait qu'une seule chance, cela ne faisait aucun doute, et c'est pourquoi son poste d'attaque dissimulé devait être parfait. Il imita les mouvements de l'ours, imagina ce que celui-ci ferait face au louveteau, tenta d'ajuster les proportions, tint scrupuleusement compte de la longueur de sa lance et prit une décision. Il se mit aussitôt à construire à cet endroit une paroi peu solide en bois sec, entrelacée de buissons verts et denses aux pointes acérées, afin que l'ours préfère la voie libre vers le loup en peluche plutôt que de se heurter à ces désagréables piqûres. Il attacha une fine corde au mannequin de loup et tenta de faire passer l'autre extrémité aussi discrètement que possible derrière la paroi, où il se posterait à l'abri, la lance à la main. L'ours devait être pris complètement par surprise. Sur la paroi de bois, il accrocha partout des morceaux de restes de loups non comestibles afin que leur odeur masque celle de son corps. Il se reposa un instant à côté de Loep. Il plaisanta un peu avec le loup, lui donna à manger, prit lui-même un morceau copieux et but. « Aujourd'hui, c'est quitte ou double pour nous deux, mon petit frère », dit-il en caressant la tête de Loep. « Tu te souviens, Loep, quand Abel t'apprenait à grogner et à prendre un air furieux ? », et il tenta aussitôt d'imiter l'Abel d'autrefois

imiter. Loep surprit Caïn en le faisant vraiment. « Tu en es encore capable ! » s'écria-t-il, et une idée lui vint aussitôt à l'esprit. « Regarde bien, Loep ! Je vais te montrer ce qui va se passer cette nuit. » Il se leva, se dirigea vers l'entrée et fit semblant d'être l'ours. « L'ours sent le sang de très loin et suit la trace des entrailles et des morceaux de viande. Il arrive ici, il regarde, mais il fait nuit noire. Il ne voit devant lui qu'une ombre de ce loup mort. Je suis assis ici, à gauche, tout près de lui, derrière ce mur, ma lance prête à travers cette ouverture. De là, je tire sur cette corde et le loup mort commence à bouger. Ce serait bien si tu te mettais alors en colère. Tu veux réessayer ? » Caïn tira sur la corde et imita à nouveau Abel. Loep comprit et se mit immédiatement à grogner et à hurler de manière menaçante. « Magnifique, Loep ! L'ours va certainement vouloir donner une leçon à ce mannequin. Dès que l'ours pourra atteindre le loup mort, il ne sera qu'à moins d'un demi-mètre de moi. Je pousserai la lance de toutes mes forces le long de son flanc mou, en biais vers le haut, jusqu'à son cœur. Ensuite, je courrai vers les torches, je les allumerai et je marcherai vers l'ours pour l'épuiser jusqu'à ce que la lance ait accompli son œuvre mortelle ! »

Alors qu'il menait cette répétition générale, il aperçut soudain un gro- une erreur dans son plan. Il avait laissé intact le cordon en demi-cercle de son plan initial. Il comprit que ni lui-même, ni le fragile Loep n'auraient de voie de fuite facile si les choses tournaient mal. Il corrigea immédiatement cette faille en réduisant considérablement le cordon et en le concentrant autour de Loep afin que celui-ci ait un peu plus de temps pour s'enfuir par une petite ouverture dans les buissons voisins. Comme tout sur le champ de bataille sentait déjà le loup, il serait difficile pour l'ours de sauver la vie

Distinguable à la loupe dans l'obscurité. C'est du moins ce qu'espérait Caïn. Caïn n'avait pas vraiment peur : tuer des ours, c'était son métier. Sa seule crainte était que deux ours surgissent en même temps.

La nuit tomba rapidement, sous une lune avare qui reprochait au soleil d'avoir tant gaspillé la lumière pendant la journée. L'obscurité s'installa vite. Caïn s'enduisit les cheveux, les bras et les jambes du sang restant du cœur du loup afin que son odeur se confonde avec celle d'un loup. Il se noircit le visage avec du charbon de bois. Il prit place derrière sa fragile palissade et saisit la corde pour tester Loep une nouvelle fois. Il tira et Loep réagit immédiatement. Il félicita Loep une nouvelle fois, puis le silence s'installa. Un silence qui n'est jamais vraiment complet lorsque le soir tombe. La lumière ouvre invariablement la nuit et met le jour au repos.

Chaque nuit, l'homme est invité à choisir entre dormir et veiller. Aucune force terrestre n'est plus puissante que la veille nocturne pour offrir à l'esprit humain l'occasion d'acquérir des connaissances : plus vastes, plus sincères et plus limpides que la lumière la plus vive du soleil.

Veiller la nuit, alors que l'homme a la mort devant les yeux, renforce cette force jusqu'à lui donner des proportions surnaturelles et conduit inévitablement l'esprit vers les sommets et les abîmes les plus profonds de son âme. Cela peut ouvrir le cœur du plus endurci. Cela peut inonder l'âme la plus rigide d'une nouvelle vie, comme seule une marée de tempête emporte la mer vers des lieux inconnus, fait découvrir une nouvelle réalité à la terre submergée, et ne laissera jamais la terre inchangée derrière elle. De même, cette nuit-là, Caïn fut emporté vers des terres inconnues

den. La solitude qui l'avait envahi ces dernières années fut balayée par de nouvelles perspectives, comme s'il avait pu se rendre visite à lui-même et, en tant que témoin privilégié, revenir sur les adieux tragiques d'autrefois entre une mère et son fils. Il voyait maintenant pour la première fois son déchirement, l'amour qu'elle lui portait. Il voyait sa dignité et sa beauté. Il vit un père à la campagne qui adhérait à des principes étranges, mais qui avait de bonnes intentions envers ses enfants. Il vit aussi leur fils aîné qui les jugeait sévèrement. Il vit que ce fils avait des regrets. Des regrets qu'il ne pouvait pas ressentir. Il vit tout ce qu'il n'avait pas pu voir auparavant. Lorsque la mer pénètre sur la nouvelle terre, elle s'immobilise un instant et laisse ses trésors s'enfoncer lentement avant de rendre à la terre transformée ce qui lui appartient. Mais Caïn n'était pas seul. Belial rôdait dans la chambre de ses pensées. Il maudissait ces images du plus profond de son cœur et ripostait.

Loep rompit soudain le silence d'un grognement sonore. Il souffla et menaçait et fit spontanément ce que Kaïn attendait de lui lorsqu'un ours colossal surgit soudain, à peine trop loin de la meute de loups. Une énorme montée d'adrénaline ramena Kaïn à la réalité et, à quelques centimètres seulement de lui, il vit le museau de l'ours surgir en reniflant, à travers le feuillage de la paroi, retenu par les brindilles piquantes dans ses yeux. Kaïn retint soigneusement son souffle et fut soulagé de ne pas simplement sentir le loup, mais d'en dégager une odeur âcre. Kaïn tira sur la corde et le museau de l'ours se retira rapidement, concentrant désormais toute son attention sur la poupée de loup qui vacillait et sur le grognement de Loep. L'ours s'avança d'un mètre jusqu'à se trouver juste devant la poupée de loup. Loep acheva

l'image, accompagnée de quelques gémissements effrayés supplémentaires. Caïn suivait attentivement les mouvements de l'ours à travers un judas et il était ravi de voir l'ours s'arrêter, méfiant, exactement à l'endroit qu'il avait calculé et espéré. Sa lance était prête, dans une position parfaite. L'ours s'apprêtait à frapper la poupée de sa patte avant gauche lorsque Caïn lança sa lance de toutes ses forces, en respectant bien l'angle de bas en haut, pour la plonger dans le flanc mou de l'ours et lui transpercer le diaphragme. L'ours rugit de douleur. Caïn avait parfaitement calculé la profondeur de son lancer pour avoir une chance de réussir et ne pouvait qu'espérer avoir touché le cœur ou au moins les poumons. L'ours rugit de manière effrayante et se retourna immédiatement vers la fragile palissade d'où provenait la lance pour s'en prendre à Caïn avec une rage meurtrière. Mais celui-ci ne l'attendait pas là et s'affairait déjà à allumer ses torches. Il fallut une éternité avant qu'il n'y parvienne, et l'ours furieux et impressionnant se redressa, se dressant à la hauteur d'une tour, à à peine deux mètres de lui, bouillonnant de rage et rugissant, une lance pendante dans le flanc d'où le sang jaillissait. Caïn avait calculé la longueur de sa lance avec précision. Il aurait dû en couper un morceau, et peut-être un peu trop, comme il s'en rendait compte à présent, car il n'avait pas compté sur un colosse pareil. Mais trop court valait mieux que trop long. Le rôle de Loep était terminé et il se traîna hors de la vue de l'ours, vers les buissons sûrs où Caïn lui avait aménagé un abri. Brandissant deux torches à la fois, Caïn maintenait l'ours à distance aussi longtemps que possible. Les deux torches tournaient sans cesse dans tous les sens, devant et autour de sa tête, afin que l'ours ne

ne savait pas où frapper en premier avec ses puissantes griffes. Cela le rendait fou de rage. Tout en brandissant le feu, Caïn concentrait surtout son attention sur la position de la lance qui pendait du flanc de la bête, car tôt ou tard, l'ours finirait bien par s'effondrer. Les secondes semblaient durer des minutes. L'ours ne semblait pas faiblir, jusqu'à ce que du sang mousseux jaillisse soudain de son museau et qu'il semble cracher du sang. Caïn vit le regard de l'ours s'embrouiller et l'animal se préparer à s'effondrer. Le timing était désormais crucial. Dès que le centre de gravité de l'ours se rapprocha, il lâcha les torches, se jeta sous son corps imposant et saisit l'extrémité de la lance flexible pour la planter dans le sol, de sorte que l'ours, sous son propre poids, enfonça davantage la lance dans ses poumons et son cœur. Le monstrueux animal était mort sur le coup. Caïn, empestant le sang d'ours et de loup, rampa avec euphorie hors de-dessous l'ours. L'adrénaline coulait encore à flots dans son corps. Il coupa la patte avant de l'ours, prit une torche, courut vers l'entrée et hurla au cœur de la nuit. « Si l'un d'entre vous s'interpose entre mon frère et moi, il y passera ! » Il se tourna vers tous les points cardinaux, brandissant la patte comme un trophée bien haut dans les airs, et à la lueur du feu, il rugit à plusieurs reprises, la bouche écumante : « Mort ! Compris ?! » Toute la nature se tut, dans un silence sinistre, devant cet homme-animal. Les papillons de nuit cherchaient un refuge sûr, les lapins se réfugiaient dans leur terrier, le vent retenait son souffle, les chauves-souris se précipitaient vers leur grotte, aucune feuille sur un arbre n'osait plus bouger. Même Loep ferma les yeux, effrayé, et fit semblant de dormir. « Un plan parfait, un timing parfait et une exécution parfaite. » L'orgueil de Caïn atteignait des sommets.

Arrogant et se croyant intouchable, il se rendit au ruisseau avec ses torches et lava la saleté de son corps. Mais il ne parvint pas à se purifier.

9. LA CHUTE ET LA CHUTE DE L'

Ce que nous parvenons peut-être à nous approprier l'espace d'un instant, nous le perdons à nouveau au cours des longues heures qui suivent, avec leurs pas de plomb. Il est si difficile de maintenir l'âme « aux sommets qu'elle est capable d'atteindre ». Nous pensons en termes d'éternité, mais nous avançons lentement à travers le temps ; et je n'ai pas besoin de rappeler à quel point le temps passe lentement pour nous qui sommes prisonniers, pas plus que de la torpeur et du désespoir qui reviennent se glisser dans notre cellule et dans la cellule de notre cœur avec une telle obstination que nous devons, pour ainsi dire, décorer et balayer notre maison avant son arrivée, comme pour un hôte indésirable, un maître sévère ou un esclave dont le sort ou le choix nous impose d'être l'esclave.

Tout ce qui m'est arrivé, je dois en faire quelque chose qui me soit profitable. La couchette en bois, la nourriture immonde, la corde dure que l'on tord jusqu'à ce que le bout des doigts s'engourdisse de douleur, le travail de serviteur qui marque le début et la fin de chaque journée, les ordres brusques qui semblent être une conséquence inévitable de la routine, les vêtements hideux qui rendent la souffrance risible à voir, le silence, la solitude, la honte— toutes ces choses, prises séparément et ensemble, je dois les transformer en une expérience spirituelle. Il n'y a aucune humiliation du corps que je ne doive tenter de transformer en une spiritualisation de l'âme.

OSCAR WILDE, DE PROFUNDIS

Abel gémissait à haute voix. Il ne savait plus depuis combien de jours.

Pour une raison inexplicable, il se trouvait dans un puits

chute. Loep avait encore essayé de le prévenir, mais alors qu'il chantait avec enthousiasme sur le chemin du retour, c'est soudain comme si le sol s'était littéralement dérobé sous ses pieds. Il a atterri très malencontreusement, la jambe droite sur le bord d'un rocher, puis il n'a plus aucun souvenir des heures qui ont suivi. C'est la douleur qui l'a réveillé.

Sa jambe était repliée en angle au niveau du genou et un morceau de tibia avait failli transpercer la peau. Instinctivement, il tenta de redresser sa position, mais il s'évanouit aussitôt sous l'effet d'une douleur atroce. Loep observait la scène d'en haut, impuissant. « Djibril », criait Abel sans cesse, et Loep se demandait si Abel s'adressait à lui ou s'il appelait Djibril lui-même. Quoi qu'il en soit, Loep le prit pour un ordre et se précipita immédiatement vers le Djebel Akhbar pour chercher Djibril dans la grotte au pied de la montagne. Abel resta seul.

C'était une fosse étrange. On y trouvait des os et des carcasses d'animaux, grands et petits. Au milieu de la fosse, des pieux acérés étaient également plantés à la verticale. La douleur atroce d'Abel paralysait non seulement ses gestes, mais aussi son esprit. Il ne comprit que lentement qu'il était lui-même tombé dans un piège à animaux et qu'une seule personne pouvait en être responsable. Il espérait donc que Caïn se montrerait rapidement pour venir inspecter son piège. Il savait qu'il devait se poser une attelle à la jambe le plus vite possible avant de s'affaiblir complètement et, grâce à une volonté de fer, il réussit à se poser une attelle autour de la jambe, en enroulant des os de coude et des os de jambe dans les lanières de cuir qu'il avait dans son sac de voyage. Il tenta de rester en vie en suçant la moelle de certains

briser de jeunes os et les ronger, comme il avait si souvent vu Loep le faire pendant les mois d'hiver. La pluie de ces jours-là formait de temps à autre un petit ruisseau qui se jetait proprement dans le puits. Abel recueillait l'eau dans sa calebasse ou dans le crâne d'un animal quelconque. Loep n'avait pas été vu ces derniers jours, ce qui le rendait si désemparé qu'il perdit toute confiance et devint désespéré.

« Loep m'a abandonné ! Djibril m'a abandonné ! Djibril, où es-tu donc ? » Jour après jour, il essayait de se redresser. « Aide-moi, Djibril ! » Pour retomber aussitôt brutalement et se remettre lentement de la douleur, épuisé. Abel n'y comprenait plus rien. « Tu m'entends, Djibril ? Je peux à peine crier. Tu me vois ? Je ne peux plus me montrer. Tu lis encore mes pensées, Djibril ? Elles ne font que supplier ton aide. » Peu à peu, son désespoir grandissait. « Où est l'amour que je voyais dans tes yeux ? Où est ta démarche légère qui me portait ? Tu me traites sans pitié ! Est-ce là le voyage de mon cœur ? Je ne sens ni n'entends ton cœur nulle part. À quel jeu joues-tu ? Pourquoi m'avoir sauvé sur une montagne pour me laisser mourir dans un puits ? » Djibril ne se montra pas, du moins pas d'une manière visible pour un esprit désespéré. Pourtant, au bord du puits, Djibril livrait un combat acharné contre Belial et les siens pour protéger Abel et le cadeau. Il veillait sans relâche au bord du puits, mais l'esprit rebelle d'Abel ne pouvait pas le voir.

Une nouvelle nuit s'annonçait. Chaque nuit invite l'homme à choisir entre dormir et veiller. Abel n'avait plus le choix. Cette nuit-là, aussi épuisé et affaibli fût-il, il ne pouvait tout simplement pas dormir. Les yeux grands ouverts.

L'esprit réceptif. Aucune force terrestre n'est plus grande que la veille nocturne pour offrir à l'esprit humain l'occasion d'acquérir des connaissances : plus vastes, plus honnêtes et plus transparentes que la lumière la plus vive du soleil.

Veiller la nuit, alors que l'homme a devant les yeux sa mort ou sa vie, renforce cette force jusqu'à lui donner des proportions surnaturelles et conduit inévitablement l'esprit tant vers les sommets que vers les abîmes les plus profonds de son âme. Elle peut faire revivre l'âme la plus désespérée, animer le cœur le plus aride, tout comme une marée de tempête emporte la mer vers des lieux inconnus, fait découvrir une nouvelle réalité à la terre submergée, sans jamais laisser la terre inchangée derrière elle.

C'est ainsi que cette nuit-là, Abel l'emmena vers des contrées depuis longtemps oubliées. Alors que sa tête reposait sur son sac de voyage, il redécouvrit la beauté inaccessible de ses parents. La nuit glaciale d'hiver dans la grotte, le gémissement sans fin des glaçons, tels des images déterrées par des vagues déchaînées des profondeurs et des anciennes cavernes de son esprit, rendaient hommage à leur douleur et à leur dignité incomparables. Tout devint silencieux et apaisa son esprit désespéré. La mer retrouva son calme et sa sérénité et prit le temps de déposer doucement ces images sur ce nouveau fond. Lentement seulement, d'abord encore hésitante, elle se retira, entièrement vidée, vers une marée sur une rive lointaine. Les images restantes se révélèrent alors nettes et claires. La lune et le soleil resplendissaient de leur beauté, sans filtre et purs.

Plus rien ne pouvait désormais réveiller Abel, car il était déjà éveillé. Son esprit renaissant s'opposait obstinément à toute idée de quitter cet instant. Il but de l'eau, grignota quelques

os nourrissants, fit ses besoins, mais rien ne réveillait Abel, car il était déjà éveillé. Il ne résistait pas. Il ne faisait que résister à la résistance. L'inconnu devint son allié. L'intangible devint son ami. Le désespoir, son ennemi. L'impossible, son amant.

Aucune pensée ne s'interposait plus entre son cœur et l'image de ses parents. La douleur dans sa jambe ne lui semblait plus être une douleur. Rien ne réveillait Abel, car il était déjà éveillé. Il ne ressentait plus ni la solitude ni le sentiment d'abandon. Il demeurait dans la compagnie éternelle et imperturbable de l'Homme et de la Femme d'Éden. Ash' hadu an la ilaha illa-llah. Les heures devinrent des secondes. Les secondes, des heures. Rien ne réveillait Abel, car il était éveillé.

Quand il était éveillé, il murmurait « Ash' hadu an la ilaha illa-llah ».

Quand il veillait, il murmurait « Ash' hadu an la ilaha il-la-llah ».

Quand il dormait, il rêvait « Ash' hadu an la ilaha illa-llah ». Car il était éveillé.

À aucun moment sa conscience ou son subconscient ne rompaient le contact avec son cœur, et ainsi son cœur apprit peu à peu à battre au rythme de la prière, jusqu'à ce que cœur et prière ne ne fassent plus qu'un.

Jusqu'à ce qu'une voix l'appelle soudain.

10. Deux « » s'affrontent

La sagesse est une blessure qui saigne dès qu'une main autre que celle de l'amour la touche, et qui, même alors, bien qu'indolore, ne peut s'empêcher de saigner.

Oscar Wilde, De Profundis

Plus Loep lui indiquait depuis ses épaules la direction que Caïn devait prendre, moins Caïn se sentait à l'aise. Il connaissait trop bien le chemin. Il savait où celui-ci menait, et un pressentiment angoissant s'empara de lui. Il n'était plus très loin. Encore un virage. Il aurait préféré marcher encore des jours entiers, lourdement chargé avec Loep sur le dos, plutôt que de voir son pressentiment se confirmer. Il approchait du piège. Il voyait maintenant ce qu'il redoutait. Quelque chose se trouvait dans son piège. « Abel ? », cria-t-il d'une voix hésitante tout en posant Loep par terre et en jetant son lourd sac de voyage. Il ne savait pas ce qu'il préférait : entendre quelque chose ou n'entendre rien. Prudemment, il se fraya un chemin jusqu'au bord du trou et regarda avec angoisse dans le puits. « Abel ? », osa-t-il à peine répéter.
Un froissement, un bruissement.

« Caïn ? », résonna doucement d'en bas, et Loep répondit aussitôt en gémissant de joie.
Caïn ne savait pas s'il devait se réjouir ou s'attrister et hésita un instant. « J'arrive tout de suite. » Quelques minutes plus tard, Caïn descendit dans le puits à l'aide d'une corde. Une odeur âcre l'enivrait, mais en même temps, il ressentait en lui quelque chose d'étrange qu'il ne parvenait pas à définir. Cela avait quelque chose à voir avec l'incertitude, même si ce sentiment n'était pas très fort. C'était peut-être plutôt une sorte de honte qu'il n'avait jamais connue auparavant. Depuis un coin éloigné, Abel le regardait avec des yeux étranges. Les yeux mal à l'aise de Caïn l'obligeaient à s'approcher lentement dans ce lieu plongé dans l'obscurité. La lumière clairsemée faisait apparaître Abel aux yeux de Caïn comme une sorte d'animal. Sale, répugnant, puant, et pourtant, les yeux brillants d'Abel trahissaient une joie chaleureuse et imperturbable. Il ne savait pas si son frère se rendait compte qu'il avait lui-même creusé ce terrible fossé avec toutes ces lances dressées, auxquelles Abel avait miraculeusement échappé lors de sa chute. Une fois de plus, quelque chose d'étrange s'empara de Caïn. Il frissonna, et pourtant, il se sentait exactement chez lui. Pour la première fois, il trouvait répugnant de se sentir chez lui ici. Une maison dans laquelle son frère bien-aimé séjournait désormais comme une proie. Répugnant. Les triomphes des ours tués dans cette maison il n'y a pas si longtemps avaient désormais un goût plutôt amer et amer. Une fois que ses yeux se furent peu à peu habitués à l'obscurité, son regard se posa sur l'imposant bandage qui entourait la jambe d'Abel, et cela fit tomber ses hésitations : « Que s'est-il passé ? Depuis combien de temps es-tu là ? » Abel avait l'air un peu hébété et dut chercher sa voix un instant
gratter avant d'arriver à en tirer quelque chose d'intelligible.

« Long », sourit-il péniblement.
« Tu peux te lever ? » Kaïn essaya de l'aider. Cela faisait bien longtemps qu'Abel n'avait pas essayé, mais avec l'aide de Kaïn, il parvint à s'appuyer sur sa jambe. Les semaines de repos forcé avaient laissé le temps à sa jambe plâtrée de guérir, mais tous ses muscles s'étaient atrophiés et ses dernières réserves de graisse avaient été avidement consommées par son corps. Pour la deuxième fois, Caïn éprouva une profonde compassion pour l'état physique pitoyable de son frère.
« Comment as-tu pu tenir le coup ici tout seul ? », demanda-t-il en exagérant généreusement son admiration dans sa voix.
« Je ne suis pas seul ici », dit-il sans réfléchir, les yeux d'Abel brillant de mille feux.
Soit il était devenu complètement fou, soit il était tellement affaibli qu'il ne pouvait plus penser normalement, pensa rapidement Caïn en écartant cette réponse.
« Tu peux t'appuyer sur cette jambe ? Ça te fait mal ? » Abel s'effondra avant même que Caïn ait fini sa phrase. Caïn ne savait pas trop quoi en penser. « Ça te fait mal quand tu t'appuies dessus ? », répéta-t-il, et Abel secoua la tête pour dire non. Caïn trouvait horrible de voir son frère se débattre, aussi émacié, et reporta sa colère sur lui-même. Furieux, il se défoula en abattant les lances verticales au milieu du piège afin que celui-ci semble rapidement moins redoutable. « Quelle chance qu'Abel ait pu échapper à leur piège mortel », se dit-il pour se consoler en lançant les pieux dans l'autre sens.
Abel l'observait et devinait ce qui lui passait par la tête. « Caïn, merci d'être là », dit-il pour apaiser la conscience de Caïn.

Caïn déglutit brièvement, puis dit d'un ton résolu : « Je te ramène à la maison, petit frère ! »

« Tout ça va me manquer », répondit Abel calmement. Caïn fit semblant de ne pas l'entendre et se mit à s'inquiéter. Abel devait partir d'ici au plus vite avant de devenir complètement fou, et son esprit pratique ainsi que son talent d'organisateur se mirent immédiatement à tourner à plein régime. Comment rentrer chez eux en toute sécurité avec deux êtres handicapés sans abandonner l'un d'eux à son sort ? Il ne pouvait pas les porter tous les deux ni les soutenir en même temps. Et s'ils tombaient soudainement sur un ours ? Ni Loep ni Abel ne pourraient s'enfuir assez vite. Son esprit analysa tout rapidement et efficacement. Une seule solution s'offrait à lui : la rivière, pour les tenir tous bien à l'écart de tout prédateur. Le seul rapide dangereux entre le point de départ le plus proche et le lieu d'amarrage sous sa grotte devait être franchissable en période de basses eaux, pendant l'été. La distance entre le puits – Caïn n'aimait plus l'appeler un piège – et la rivière était d'un peu moins d'une journée de marche. Il estimait qu'il lui faudrait une semaine de travail pour construire un radeau solide. Il devait encore fabriquer des cordes en cuir. Il devait encore se procurer des provisions fraîches à la chasse, même s'il avait déjà bien rempli son sac de voyage de viande d'ours. Abel et Loep devaient pouvoir rester seuls en sécurité dans la fosse. Tant de choses à faire et seulement deux mains et deux jambes à sa disposition. Mais il avait quelque chose à se faire pardonner et il y parviendrait.

Il fallait d'abord faire disparaître cette horrible odeur d'excréments qui régnait dans le puits.

Il donna à boire à Abel et lui expliqua ce qu'il allait faire. « Appuie-toi fermement contre la paroi du puits, ou mieux encore :

« Utilise cette niche de l'autre côté », dit-il, et Caïn remonta du puits à l'aide de la corde pour laisser la couverture restante du puits s'effondrer dans le piège lui-même : la terre servirait à recouvrir la saleté au fond, les brindilles et les branches à faire un feu, tout en permettant à l'air de mieux circuler dans le puits. Il redescendit dans le puits une fois la poussière retombée, et Abel ressemblait désormais tout à fait à un petit bonhomme de terre. Caïn commença à recouvrir l'endroit où Abel faisait toujours ses besoins, triant les brindilles et les branches. Les carcasses furent soigneusement empilées en un petit tas, de sorte que l'endroit semblait déjà un peu plus ordonné et moins sinistre. Au centre, Caïn rassembla les rochers et en fit un cercle. Abel observait avec gratitude tant d'efforts. Caïn sortit en rampant du puits et, peu après, il redescendit avec Loep sur son cou. Les retrouvailles entre Loep et Abel étaient indescriptibles. Abel laissa libre cours à sa joie, Loep gémissait de bonheur et lécha le visage d'Abel pour le nettoyer. Avec les brindilles et le bois, Caïn alluma un feu et la résine des branches et des pommes de pin chassa les odeurs. « Voici déjà un gros morceau de viande : mangez-le lentement. Je pars en reconnaissance et chercher de l'eau pour que vous puissiez vous laver un peu. Ici, vous êtes en sécurité. Je laisse la corde en place. Je laisse ici mon sac de voyage avec le reste des provisions. Si un danger menace, demandez à Loep d'aboyer et je viendrai », dit-il en rassemblant ses lances et ses calebasses vides.

Alors qu'il saisissait la corde et s'apprêtait à sortir du puits

, Abel dit soudain : « Merci beaucoup, mon frère, pour tes bons soins. » Caïn ne jeta qu'un bref regard à Abel et, sans un mot, il grimpa rapidement. Une fois sorti du puits et hors de vue

d'Abel, il descendit la pente vers le ruisseau. Complètement désemparé et replié sur lui-même, il s'efforçait de rester fort. Les larmes n'étaient pas une option. Mais ce sentiment lancinant ne cessait de s'intensifier et pesait de plus en plus lourd. Aller chercher de l'eau n'avait été qu'une échappatoire, car il ne supportait tout simplement pas la présence d'Abel. Caïn descendit la pente vers la vallée tandis que ses pensées tourbillonnaient comme des feuilles dans le vent. Jusqu'à ce qu'il s'arrête brusquement : ce n'est qu'à ce moment-là qu'il put mettre un nom sur ce qu'il avait senti couver tout ce temps : c'était de la douleur ! L'amour et la gratitude d'Abel à son égard le brûlaient douloureusement ! C'était comme s'il se voyait lui-même en Abel, mais sous sa plus belle forme, comme s'il voyait en Abel le Caïn qu'il voulait être. Il était bouleversé, ne savait pas s'il avait jamais été ce Caïn et l'avait perdu, ou s'il voulait devenir ce Caïn et n'y parvenait pas. Il se sentait si insignifiant face à son jeune frère et ne parvenait pas à comprendre cela. Il se sentait douloureusement petit, comme s'il avait manqué quelque chose d'important quelque part. Il aurait bien préféré subir la colère et les reproches d'Abel afin de pouvoir se battre et l'affronter à coups de poing ou de mots acérés. Mais non : dès le premier coup de gong, Abel l'avait mis K.O. avec son amour inconditionnel et sa gratitude. Il aurait bien préféré se battre contre un ours féroce. C'était là son langage, et cela lui inspirait le respect, mais face à l'amour d'Abel, son langage ne trouvait ni mots ni sons. Il arriva au ruisseau, remplit ses gourdes et, sur le chemin du retour, ramassa quelques bouquets de saponaire, de thym sauvage et de lavande. Caïn retourna vers le puits à pas lents et mesurés.

Les yeux d'Abel clignaient. La lueur du feu le faisait

Il se réveillait lentement. Il était nu. Il était nu depuis des semaines. Et pourtant, il n'était pas nu. Son corps portait la boue du nouveau-né comme un vêtement précieux destiné à rendre hommage à sa naissance de parents des plus nobles, issus de l'Eden sans pareil. La goutte de pluie s'était précipitée de haut en bas. Autant il était difficile à présent de faire ses adieux à cette oasis inépuisable de prière, autant il était difficile de percevoir sans ambiguïté l'arrivée de Caïn, l'iconoclaste, comme un salut. La chute n'était en effet plus une prison, mais s'était plutôt révélée être un havre de paix dans lequel il avait d'abord appris, de son plein gré, à devenir petit pour ensuite se précipiter vers le bas, comme Djibril le lui avait conseillé, et se laisser porter dans une prière sans fin à Yahvé, menée par l'Homme et la Femme de l'Éden.
Si cela n'avait tenu qu'à la goutte elle-même, elle aurait préféré s'enfoncer encore plus profondément,
, mais la petitesse impliquait aussi l'obéissance, et si la chute devait s'arrêter, il devait l'accepter avec gratitude. C'est ainsi qu'Abel se réveilla peu à peu, se souvenant de son objectif : entreprendre le voyage vers l'Éden.

Caïn redescendit dans le puits, s'étonnant qu'Abel n'ait toujours pas fait rôtir la viande, et prit donc lui-même l'initiative. Il jeta du thym sur le feu pour parfumer la viande et rendre l'odeur plus agréable dans le puits. Il répandit la lavande tout autour. « Viens », dit Caïn, « j'ai apporté de l'eau et de la savonette. Je vais t'aider à te laver. » Abel le laissa faire. Caïn commença à frotter les cheveux et la peau d'Abel avec la savonette, puis à le rincer à l'eau. Un vivant...

un visage émacié, des orbites enfoncées, des omoplates comme des ailes sans plumes, des os iliaques comme des coquilles d'huîtres. Abel pouvait bien être lavé, mais il n'était pas nécessaire de le purifier.

« Je retourne encore une fois au ruisseau pour aller chercher de l'eau. Donne-moi ta peau pour que je puisse la laisser tremper toute la nuit dans le ruisseau ; ainsi, nous pourrons la faire sécher demain », dit Caïn en prenant la peau d'animal d'Abel et en voulant également emporter son sac de voyage. Abel retira rapidement son sac de voyage des mains de Caïn : « Pas ça, mon frère, je t'expliquerai tout plus tard. » Surpris, Caïn prit les deux calebasses et la peau d'Abel et tenta de s'enfuir rapidement du puits, mais Abel fut plus rapide que lui : « Encore merci, mon frère, pour tes bons soins. » Soudain, il fondit en larmes et ne put retenir ses sanglots. Il s'effondra au pied de la corde, les épaules secouées par les sanglots. « Je suis désolé, mon frère, que tu sois tombé dans mon piège et que tu aies dû endurer tant de souffrances : tu aurais pu mourir. »

Abel se traîna jusqu'à lui.

« Ce n'est pas grave, Caïn, j'ai beaucoup souffert, mais j'ai reçu bien plus encore. Je dois vraiment te remercier. Va-t'en maintenant avant qu'il ne fasse nuit, je vais surveiller la viande et ensuite nous irons manger un morceau ensemble. » Il posa sa main sur l'épaule de Caïn, mais celui-ci se ressaisit, se dégagea rapidement de la main d'Abel et grimpa pour sortir du piège. Le langage énigmatique et totalement illogique d'Abel continuait de le troubler et il se sentait incompris, voire plutôt rabaissé qu'apaisé.

11. LES DISCOURS SUR LES PIÈGES ET LES PUITS

Sachez que le sentimental est toujours un cynique dans l'âme. En réalité, le sentimentalisme n'est que du cynisme en sortie. Et même si le cynisme est divertissant par son côté intellectuel, maintenant qu'il a appris les bonnes manières et qu'il fréquente une société respectable, il ne saurait jamais être autre chose que la philosophie parfaite pour un homme sans âme. Il a sa valeur sociale, et pour un artiste, tous les modes d'expression sont intéressants. Mais en soi, c'est une chose bien pauvre, car il n'y a là rien qui se révèle jamais au véritable cynique.

OSCAR WILDE, DE PROFUNDIS

Que vas-tu faire demain ?

Nous avons besoin d'un peu plus de nourriture, et pour cela, je vais d'abord fabriquer un petit piège. Tu dois absolument reprendre des forces, sinon nous ne partirons jamais d'ici. Loep ne posera aucun problème, mais c'est pour toi que je m'inquiète.

Merci.

Mec, arrête un peu : je ne te comprends pas. Pourquoi tu dis tout le temps « merci » ? C'est moi qui ai fabriqué ce piège, bon sang, et c'est lui la cause de tous tes malheurs. Sinon, tu serais déjà rentré dix fois à la maison. Nos parents sont morts d'inquiétude, et tout ça à cause de moi. Je

ai profondément honte.

.....

Enfin, merci.

.....

Comment c'était en montagne ?

.....

Tu as vu Eden
?

Oui.

Tu es
sûr ?

Oui.

Loin ?

Oui.

Très loin ?

Oui.

Comment peux-tu en être si sûr ? Tu ne peux pas vraiment le voir de si loin, n'est-ce pas ?

Djibril.

Djibril ?

Un ange de Yahvé m'a montré l'Éden.

Tu ne vas pas bien, mon cher frère. Et c'est entièrement de ma faute. Allons dormir. Une dure journée nous attend demain. Bonne nuit.

Dors bien.

&

Que vas-tu faire demain ?

Tu as maintenant de quoi manger pour quelques jours. Demain, je pars vers la rivière, celle qui se jette près de ma grotte. Je vais construire un radeau. Il faut qu'on rentre avant que le niveau de l'eau ne monte

. Comment va ta jambe ?
Bien, je boite juste un peu, mon pied est un peu tourné vers l'extérieur et je ne peux plus bien marcher, mais je n'ai presque pas mal.
Ça te dit de rester seul quelques jours ? Je pense que oui.
Tu as déjà essayé de monter à l'étage ? Je
n'y arrive pas encore. Mes bras sont encore
trop faibles. Comment va Loep ?
Je vais lui demander. .....Il va bien, dit-il. À moins
tu devrais peut-être l'emmener à la rivière, ça lui fera du bien.
Bonne idée. Il ne va pas te manquer ?
J'ose à peine le dire. Je serai content d'être à nouveau seul ici pendant quelques jours.
Tu n'es donc pas content que je sois venu à ton secours ?
..... Je ne sais pas toujours. Pardonne-moi mon hésitation. J'ai tant reçu en cet endroit.
Dois-je donc te laisser ici ? Puis-je simplement retourner demain dans ma grotte avec Loep et te laisser ici, dans ce lieu magnifique ?
Non.
Alors, ce n'est pas possible ?
Nous devons aller à Eden.
.....Comment c'était là-haut, sur cette montagne ?
.....Je peux te chanter une chanson ?
Oui.
Du haut d'une montagne, on voit
loin Sur une montagne, on a l'air
grand

Dans une montagne, on peut
dormir Mais une montagne
Tu ne deviens pas.
Une goutte de pluie non
plus, Qui s'abat
Sans savoir où,
quand ni comment Il
rencontrera la mer,
La mer devient…
Une montagne connaît la passion de la goutte de
pluie De devenir la mer
.
.....
.....
C'est beau, mais qu'est-ce que ça veut dire
? C'est le chant de la montagne, de Djibril.
Je vais me coucher maintenant. Demain sera une
journée difficile. Bonne nuit. Bonne nuit.

&

Je suis content que tu
sois de retour.
Vraiment ?
Bien sûr, où en es-tu ?
J'ai bien avancé avec le radeau, mais j'ai besoin de plus de corde. Demain, je vais découper en lanières quelques peaux d'animaux dont on ne se sert pas, ou peut-être que tu pourrais m'aider, comme ça je pourrai aller chasser entre-temps.
D'accord. Pas de problème. Comment ça s'est passé avec Loep ?
Il revient peu à peu à la normale. Hé, Loep ? Mais tu en es déjà

?
Je pourrais, mais je ne le fais pas.
Il est déjà tard. Je vais me coucher.
Bonne nuit. Bonne nuit.

&

Qu'est-ce que tu vas faire demain ?
Demain, je retourne à la rivière pour finir les derniers travaux sur le radeau, pour que tu puisses te sentir un peu heureux tout seul dans ce trou misérable. Voilà ce que je vais faire.
Je suis désolé.
Tu ne regrettes rien, tout comme tu ne fais rien. Je dois tout faire toute seule ici, et la seule chose que je te demande, pour retrouver peu à peu mes forces, tu la balayes avec panache sous tes pieds. Le moins que tu aurais pu faire, c'était quand même de ramasser quelques herbes pour empêcher la puanteur d'entrer. Mais qu'est-ce que tu fais ici toute la journée, dans ce cloaque puant ?
. .....Ash' hadu an la ilaha illa-llah.
Mec, tu ne sais même pas ce que ça veut dire ni si ça a un sens.
Si, bien sûr.
Qui t'a fait croire ça ? Djibril, sûrement ? Oui, c'est
ça.
Bon sang, réveille-toi, Abel ! Arrête de rêver ! Tu étais à deux doigts de mourir quand je t'ai trouvé ! Tu ne vois donc pas que non seulement ton corps, mais aussi ton esprit sont affaiblis, et que tu divagues ?
- Loep se blottit contre Abel - Je te
remercie pour tout.
Arrête de me remercier ! Va dormir.

Tu viens avec moi à Eden ?
Tu manges de la viande, Loep vient avec moi, donc je viens aussi. C'était le deal. Bonne nuit.
Dors bien.

&

Qu'est-ce que tu fais demain ?
On part d'ici, enfin, si tu veux bien quitter cet endroit fantastique et idyllique pour rejoindre la rivière, à une journée de marche d'ici. On ne peut plus attendre longtemps, car la marée commence à monter. On verra bien ensuite.
Merci.
Arrête ça, Abel, et va dormir. Je
suis désolé.
Dois-je vraiment me mettre à genoux pour te supplier d'arrêter ça ? Tu ne me dois absolument rien. Tu ne fais rien de mal. C'est à cause de moi que ton pied est maintenant tordu sur ta jambe. C'est moi qui t'ai mis dans cette situation. Ou est-ce justement ta façon de te venger, et de me tourmenter sans cesse en me remerciant pour ce terrible handicap ? Ce n'est pas une situation difficile, je veux simplement te remercier parce que j'ai pu vivre beaucoup de bonnes choses ici, et pourquoi voudrais-je alors te tourmenter ? Que mon pied soit maintenant de travers n'est qu'un petit prix à payer pour ce que j'ai reçu.
Au secours, je deviens fou ! Aie pitié de moi ! Laisse-moi dormir, s'il te plaît.
Bonne nuit, Caïn.
.....
Enfin. Bonne nuit.

&

Et c'est ainsi que chaque soir, dans la fosse, les deux frères, bien éveillés, faisaient semblant de s'endormir afin de préserver tant bien que mal la paix. Plus ils étaient proches l'un de l'autre, plus ils se sentaient éloignés. Où étaient passées leurs années d'enfance, où ils riaient ensemble et profitaient de la chaleur de l'autre sous une même fourrure pendant les longues soirées d'hiver ?

Pour Abel, le piège était devenu un cadeau, pour Caïn, il restait un terrible piège, et tous deux s'inquiétaient beaucoup l'un pour l'autre. Caïn continuait de considérer le piège qu'il avait tendu comme une arme meurtrière effroyable, dans laquelle son frère avait échappé à la mort comme par hasard, et qu'il voulait oublier au plus vite. Dans ce puits, il se sentait davantage coupable que sauveur de son frère. Que son frère adopte une attitude reconnaissante à son égard était tout à fait incompréhensible, mais cela lui faisait soupçonner qu'il avait subi de graves dommages psychologiques, et c'est surtout cette blessure qui pesait lourdement sur le sentiment de culpabilité de Caïn. Bien qu'il s'efforçât de ne pas se mettre en colère à chaque fois, il était de plus en plus convaincu qu'il devait parfois se montrer plus sévère envers son frère. Il ne craignait plus le sarcasme, dans l'espoir que son frère commence à se défendre. D'un autre côté, cela lui redonnait un sentiment de supériorité : pouvoir être le grand frère, avoir de nouveau tout sous contrôle, pouvoir prendre soin d'Abel au lieu de se sentir son inférieur. Caïn espérait ardemment que leur voyage vers l'Éden ferait rapidement redescendre Abel sur terre, sachant bien qu'ils ne trouveraient pas l'Éden de toute façon et qu'il serait alors là pour soutenir et rattraper son frère. Ne pas voir l'Éden résoudrait tout.

Pour Abel, la chute n'était plus depuis longtemps une chute, mais un puits précieux qui, par une dépendance et un abandon absolus, lui avait appris à maîtriser sa rébellion. Il y avait fait l'expérience de la manière dont Djibril le portait sans être manifestement présent. Il avait appris comment la rébellion l'empêchait d'avancer. Mais à présent, il s'inquiétait sérieusement pour son frère qui s'éloignait de plus en plus du chemin menant à l'Éden spirituel, et c'est pourquoi il était d'autant plus désireux de pouvoir voir l'Éden avec Caïn. Seul l'Éden lui-même pouvait faire comprendre à son frère qu'il y avait plus que la nourriture, la survie et la chasse aux animaux. Il devenait de plus en plus difficile de ne pas heurter Caïn. Abel devait répondre à certaines questions de la manière la plus brève et la plus prudente possible afin de protéger Caïn contre lui-même et de ne pas accroître sa distance par rapport à l'Éden spirituel. Ne pas blesser, pensa Abel, et le silence semblait être le meilleur moyen d'y parvenir. Mais son frère lui manquait et il regrettait de ne pas pouvoir parler librement de ce qu'il avait vécu sur le Djebel Akhbar. Abel se consolait en se disant que même la forteresse la plus solide du plus grand castor n'est pas capable de résister à l'assaut de simples gouttes de pluie. Chaque barrage construit de haute main finit par rencontrer cette goutte de pluie de trop qui brisera ses rangs et libérera toutes les autres gouttes dans son sillage.
Voir Eden résoudrait tout.

12. La rivière de l'

Lorsque l'âme est en émoi, on redevient tout simplement comme un enfant.

Oscar Wilde, De Profundis

Il fallait que cela soit dit.
Quand Caïn fabriquait quelque chose, c'était un travail soigné dont il pouvait à juste titre être fier, et il l'était.
Ils étaient partis avec le radeau. Le trajet jusqu'à la rivière s'était avéré pénible, car Abel était encore bien trop faible, au grand agacement de Caïn qui estimait avoir tout simplement gâché son temps dans le puits. « Tu crois vraiment pouvoir atteindre Eden un jour ? Tu marches comme une oie », ne put-il s'empêcher de railler au bout de quelques heures. Loep tournait sans cesse en rond autour d'eux pour anticiper tout danger éventuel, afin qu'Abel puisse toujours se mettre à l'abri à temps. Ils atteignirent la rivière juste avant le coucher du soleil et Caïn se dépêcha de diriger le radeau vers une île au milieu de la rivière pour y passer la nuit en sécurité. Abel était complètement à bout de forces et aurait même pu dormir debout. Épuisé, il s'allongea

Il posa sa tête sur son sac de voyage, tandis que Loep se blottissait contre lui.
« Qu'est-ce que tu as avec ce sac de voyage ? », lui demanda Caïn, étonné. Abel avait gardé son sac serré contre lui pendant tout le trajet.
« J'ai un cadeau pour nos parents, qui vient de la montagne », n'osa-t-il pas encore mentionner Djibril.
« Et alors ? Quelque chose de spécial ? Qu'est-ce que c'est ? », demanda Caïn, sincèrement intrigué.
Aussi fatigué qu'Abel fût, son esprit réagissait vite et, ces dernières semaines, il était devenu très habile à esquiver les sujets délicats. Il ne pouvait pas avouer qu'il ne savait pas lui-même ce que contenait le cadeau de Djibril destiné à leurs parents. « C'est quelque chose de précieux, mais ça doit rester une surprise. Pour toi aussi ! », répondit-il, esquivant une nouvelle fois habilement le problème. Cette fois-ci, c'est Abel qui fut le premier à souhaiter « bonne nuit » à Caïn, et il semblait le dire alors qu'il dormait déjà.
« Bonne nuit, Abel, demain sera passionnant, car un grand rapide nous attend. » Caïn se retourna et suivit Abel vers le pays des plumes.

Le lendemain matin, ils partirent en toute tranquillité, mais la fin d'après-midi s'annonça comme un présage funeste. La chaleur des jours précédents commençait désormais à réclamer avec force l'eau qu'elle avait perdue, et les nuages de pluie de Belial, lourds de grossesse, grondaient et s'entrechoquaient en éclairs comme si leur vie en dépendait. Les vaincus s'effondraient à torrents, tandis que les vainqueurs poursuivaient leur marche triomphale pour finalement, à leur tour,

rencontrer plusieurs personnes et se laisser emporter avec dévotion par un flot de gouttes de pluie fraîches.

Abel savourait ce moment. Il accueillait les gouttes comme s'il avait lui-même organisé cette fête. Il tendit sa main ouverte et les attrapa délicatement. « Bienvenue, je vous emmène », lui traversa l'esprit alors qu'il repensait à Djibril au bord de la puissante cascade du Djebel Akhbar. Il cria de joie au milieu du vacarme. « Allez-y et n'ayez pas peur, mes amis ! » cria-t-il, tout en caressant l'eau de la rivière et en réalisant à quel point elle était importante. « Comment ça ? », dit-il à l'eau. « Une partie de vous vient du lac du Djebel Akhbar ? J'étais là-bas ! » Il sentait Djibril si proche et lui sourit. « Je n'entends pas ta voix, Djibril, mais je t'entends quand même dans le rugissement sauvage de la rivière tourbillonnante. Je ne te vois pas vraiment, Djibril, mais je reconnais ton visage dans l'écume de l'eau. Tu ne me dis pas ce que tu penses, Djibril, mais j'en suis pourtant certain : Ash' hadu an la ilaha illa-llah. » Abel se mit à rire aux éclats. Les gouttes qui ne pouvaient tomber plus haut rendaient Abel follement heureux. C'étaient tous ses âmes sœurs et il leur parlait tout en les recueillant dans sa main : « Enchanté, je m'appelle Abel. Tu ne t'es pas trop fait mal, j'espère ? As-tu déjà vu la mer ? Raconte-moi et emmène-moi, vous connaissez le chemin, nous sommes ensemble maintenant, nous partons ensemble. » Il plongea hardiment la main dans l'eau pour leur permettre de poursuivre leur chemin. Le cœur d'Abel chantait le chant de la montagne dans sa tonalité la plus pure sans le chanter. La mer l'appelait et, au milieu de ses compagnons de pèlerinage, il se retourna, jeta un dernier regard éternel dans les yeux de Caïn et roula lentement sur

le bord du radeau pour ne faire qu'un avec la rivière. Pas de frottement, pas d'angle ni d'arête, juste des gouttes qui glissent et caressent.

Caïn s'affairait à maintenir le radeau sur la bonne voie et, à cause du vacarme, n'entendait que des bribes des cris de joie d'Abel. Il ne savait pas quoi en penser. Mais voir Abel si débordant de bonheur le rendait lui-même heureux, même s'il ne comprenait pas pourquoi Abel pouvait être si exubérant au milieu d'une tempête aussi violente. Jusqu'à ce qu'il semble que l'orage violent efface Abel sous ses yeux et que la rivière lui offre un refuge accueillant. Tout se passait avec une simplicité désarmante, une évidence enfantine sous ses propres yeux. Caïn eut une peur bleue et tenta encore, même si c'était absurde, de bouger. En vain. Il cria, ou plutôt, crut crier, mais sentit sa voix s'étouffer avant même qu'elle ne puisse former des mots. La subtile simplicité du mouvement roulé d'Abel, comme la simplicité et l'évidence mêmes, capturées dans la beauté d'une image au ralenti, ralentissait tout autant chaque muscle en lui et stoppait tout flux de pensées. À sa plus grande surprise encore, la réaction tout à fait inattendue de Loep vint couronner le tout : il ne fit que lever brièvement la tête, pour la reposer tranquillement sur le sac de voyage d'Abel, comme s'il voulait lui dire : « À bientôt, je veillerai bien sur ton sac. » Cet événement hallucinant était incomparable. Le cerveau de Caïn capitula et, impuissant, il fut entraîné dans cette scène irréelle. Il quitta son poste de barre, rampait jusqu'à la place vide d'Abel, s'allongea, exactement comme Abel était allongé auparavant, regarda de très près dans les yeux de Loep et aucun des deux ne bougea. Loep signifiait avec les années

de plus en plus pour Caïn. Plus ils partaient chasser ensemble, plus l'amitié qui les liait apportait du réconfort à Caïn dans le conflit amer qui l'opposait à ses parents.
« Il n'y a pourtant rien de grave ? », semblait-il lui murmurer à présent. « Djibril veille ! » et le calme de Loep envahit Caïn. Plus d'horizon, ni de rivage, ni de soleil ni de lune, plus de rocher ni de but, plus de pensée ni d'histoire.
Loep ferma les yeux. Alors Caïn ferma les yeux.
Et pour la toute première fois de sa vie, Caïn se laissa guider, tel un aveugle, par les yeux également fermés, mais clairvoyants, d'un loup, tandis que des forces diaboliques faisaient rage au-dessus d'eux, sans toutefois pouvoir les atteindre. L'enjeu de la bataille qui se déroulait au-dessus de leurs têtes était d'une importance colossale et tournait uniquement autour de ce simple cadeau, dans un emballage ordinaire, contenu dans ce sac de voyage tout à fait banal d'Abel, que Loep gardait naturellement de sa tête.
Djibril observait attentivement et laissait le combat contre Belial au-dessus de leurs têtes à Michel et aux siens.
Tout comme Djibril connaissait le fleuve, le fleuve connaissait Djibril. Il prit la barre et guida le radeau sans encombre à travers les rapides redoutables, tout en veillant à la sécurité d'Abel.

Le cadeau devait atteindre sa destination à tout prix.

13. LE CADEAU
PARTIE 1

Le moment du repentir est le moment de l'initiation. Plus encore : c'est le moyen par lequel on transforme son passé.

OSCAR WILDE, DE PROFUNDIS

Il y a des événements ou des moments dans la vie qui semblent si simples qu'il ne semble pas utile d'en parler, alors que ce sont parfois précisément ces moments qui recèlent la signification la plus belle et la plus profonde.

La simplicité semble souvent banale, mais elle ne l'est pas. Elle exige un regard exercé, mais mieux encore, un regard aveugle exercé. Afin que ce sixième sens intrigant qu'est l'intuition ne soit ni aveuglé par les yeux, ni assourdi par les oreilles.

Pour l'intuition d'Eva, il n'a même pas fallu d'événement pour savoir que « ça » allait arriver.

Alors qu'Adam s'inquiétait de la longue absence d'Abel, Ève, elle, ne s'en souciait pas du tout. Abel était vivant, elle en était certaine, et plus elle en était convaincue, plus elle sentait qu'elle ne tarderait pas à le revoir. Sa prière,

et donc son cœur, battaient de plus en plus fort chaque fois qu'elle pensait à Abel.

Eva ne fut donc nullement surprise lorsqu'elle vit soudain, au loin, Adam venir vers elle en gesticulant avec agitation, accompagné d'un loup. À peine une minute plus tard, elle aperçut Abel qui, muni d'un grand bâton, avançait péniblement vers elle depuis le bord de la rivière. Loep avait été envoyé en avant par Abel pour aller chercher Adam afin que les trois puissent se retrouver ensemble. Abel boitait fortement, mais son visage rayonnait de joie.

Adam avait beaucoup de mal à ne pas se mettre à crier de joie et se retenait pour ne pas couvrir le silence d'Eva. Il serra sa femme par la taille et la joie qui se lisait sur leurs visages était visible à des kilomètres à la ronde.

Abel s'approcha et s'adressa d'abord à Eva, l'enlaça tendrement et l'embrassa comme elle l'avait embrassé. Il prit rapidement sa main et la porta à son cœur. Il prononça : « Ash' hadu an la ilaha illa-llah », et elle sentit aussitôt son cœur battre au rythme de ces mots. Elle écarquilla les yeux de surprise et de joie. Humblement émue, elle lui désigna son père et tous les trois s'enlacèrent. « Je suis tellement heureuse de te revoir. Que Dieu soit loué. As-tu vu l'Éden ? »

« De très loin, père. »

« Dieu merci ! Entre dans la grotte et raconte-nous ton histoire. Maman aura sûrement quelque chose à te donner à manger. Tu as l'air d'en avoir bien besoin. As-tu des nouvelles de Caïn ? Nous n'avons plus de ses nouvelles depuis longtemps. »

« Tout va bien pour Caïn, père, ne t'inquiète pas. »

Eva caressa Loep pour lui souhaiter la bienvenue et entra aussitôt dans la grotte

pour préparer un repas frugal.
Peu de temps après, ils étaient tous assis autour du feu, tandis que le soleil d'automne précoce répandait généreusement ses rayons dans la grotte. Abel mangeait avec appétit les galettes au miel. Il savourait chaque miette. Loep était blotti contre Adam. Adam aperçut sa fesse et ne put réprimer plus longtemps sa curiosité : « Loep s'est blessé dans la montagne ? Et toi aussi ? »
« Pas sur la montagne, mais je vais commencer par le début. »
Abel raconta tous les détails, non seulement les événements en eux-mêmes, mais aussi tous les sentiments de doute, d'espoir et de résignation. Les yeux d'Adam et d'Ève s'illuminèrent dès qu'il commença à leur parler du vieil homme sur la montagne qui s'était avéré être Djibril, et de la façon dont Djibril lui avait montré, au sommet, que l'Éden se trouvait « là où le soleil se lève ». Il leur chanta le chant de la montagne et leur parla de la cascade. Il leur raconta tout, sauf « J'atteste qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu » ; il n'osait pas révéler cela en présence d'Adam, car il ne voulait en aucun cas causer des ennuis à sa mère. Après avoir raconté en détail comment il avait fait ses adieux à Djibril, il en vint au cadeau que Djibril avait remis pour ses parents et il prit son sac de voyage.
« Qu'est-ce que c'est ? », Adam ne parvenait pas à contenir son excitation et Ève n'était pas moins curieuse.
« Je ne sais pas ce que c'est, j'ai dû le garder au péril de ma vie », dit Djibril. Abel prit son sac de voyage, en sortit le petit trésor et tendit le paquet à Eva. Elle tremblait et pria tout doucement « Ash' hadu an la ilaha illa-llah » tout en retirant lentement l'emballage étrange, de peur de casser quelque chose. Adam retenait son souffle. Le

Le soleil faisait une dernière fois de son mieux pour n'en dissimuler aucun détail.

Ils restèrent bouche bée.

Dans sa main apparut la pomme d'Éden : brillante et intacte, immaculée. À l'endroit où leurs bouches l'avaient autrefois mordue, seules deux empreintes étaient encore visibles, de fines lignes noires sur le beau vert. Yahvé avait conservé et guéri la pomme, tout comme Il avait accepté leur sincère repentir. Leur joie était sans limite. Abel était complètement bouleversé. Ève et Adam se tombèrent dans les bras et embrassèrent la pomme comme s'il s'agissait de Yahvé lui-même.

« Ash' hadu an la ilaha illa-llah », prononcèrent-ils tous deux à voix haute, et ils remercièrent Yahvé pour ce petit coin d'Eden qui avait pu revenir parmi eux.

L'émotion était trop forte pour Abel ; il se glissa silencieusement dehors, regarda le soleil couchant et s'écria avec gratitude : « J'arrive, Djibril ! » Abel rentra à l'intérieur et ne put, bien sûr, poursuivre son récit. Le bonheur de ses parents et leur gratitude étaient sans limites, et il ne voulait pas interrompre leur joie face au cadeau de Yahvé. « Je reviendrai demain. Je vais maintenant rejoindre Caïn avant qu'il ne fasse complètement nuit », dit-il, pensant à la solitude de son frère.

Eva se leva rapidement et s'approcha de lui. La pomme lui avait clairement fait comprendre qu'elle n'avait plus à craindre Belial et qu'Abel avait tellement mûri spirituellement qu'elle pouvait lui murmurer à l'oreille : « Va vers ton frère et prends bien soin de lui. » Pour la première fois de sa vie, Abel entendit sa mère parler dans sa langue et il lui répondit tout aussi doucement : « Je témoigne : il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu. » C'est avec joie qu'ils

se dire au revoir.

Ève rejoignit son mari pour continuer à profiter de ce cadeau. La nuit venue, Ève se blottit contre Adam, la pomme entre eux deux. Adam n'avait cessé toute la soirée de louer Yahvé pour la miséricorde qu'Il leur avait accordée. Il commença par le répéter dix fois, puis cent fois, et il ne cessait tout simplement pas de chanter les louanges de Yahvé. Il ne comprenait pas du tout ce qu'il avait fait pour mériter cela. « Que va-t-on faire de la pomme ? », lui demanda soudain une voix dans un silence assourdissant, et Adam regarda avec étonnement les yeux doux d'Eva.

« Tu parles ? », se dit-il soudain, honteux de tout le vacarme qu'il avait fait ces dernières heures. « Tu parles ? », répéta-t-il pour s'assurer qu'il n'hallucinait pas.

« Oui. »

Adam embrassa une nouvelle fois la pomme et serra Éva tendrement dans ses bras. « Je ne dirai plus rien, j'en ai déjà trop dit depuis des années, trop souvent et trop souvent trop », réalisa-t-il bien.

« Tu vas encore y arriver ? », rit doucement Ève devant tant de bonne volonté enfantine.

« C'est à toi de me l'apprendre », répondit-il sérieusement.

« Alors tu n'as qu'à m'imiter, car je ne parlerai pas beaucoup ; je trouve même étrange de parler et je ne pense pas avoir vraiment envie de le faire. À moins que ce soit pour remercier Yahvé. »

« Qu'allons-nous faire de la pomme ? », reprit rapidement Adam.

« Une pomme que l'on plante dans un sol fertile ne devient-elle pas un arbre ? », se demanda Ève à voix haute, pensive.

« Excellente idée, tout près de cette grotte, il y a encore un petit coin fertile qui offre aussi un abri pendant l'hiver. »

Il la regarda une nouvelle fois, incrédule. « Tu parles ! Puis-je te demander ce qu'Ash… » « J'atteste : il n'y a d'autre Dieu que Dieu », répondit rapidement Eva, avant de se taire à nouveau, car elle sentait que tout cela l'empêchait de parler à cœur ouvert avec Yahvé. Adam suivit alors son exemple et se tut aussitôt. Il n'y avait plus rien à dire. La pomme guérie entre eux deux en disait long et, le lendemain, ils enterreraient la pomme afin que sa graine puisse germer et devenir un arbre, pour témoigner à jamais de la sollicitude de Yahvé envers ses créatures. Le lendemain, dès que le soleil commença sa course, Adam se mit au travail. Ils enterrèrent la pomme près de la grotte, juste à côté de leur plus petit champ, et construisirent aussitôt un mur de rochers et de pierres tout autour afin d'offrir une protection maximale à la future jeune plante. Chaque matin suivant, Ève parcourait le chemin menant à la rivière avec une calebasse. La descente était déjà une fête, mais la remontée, lourdement chargée, était une fête encore plus grande.

Heureux le lecteur qui saura comprendre cela.

14. LE DON
PARTIE 2

Je dois avouer que je me suis moi-même ruiné, et que nul, grand ou petit, ne peut être ruiné que par sa propre main. Je suis tout à fait disposé à l'avouer. J'essaie de l'avouer même si l'on pense pour l'instant qu'il n'en est rien. Je porte cette accusation impitoyable contre moi-même sans pitié. Ce que le monde m'a fait a peut-être été terrible, mais ce que je me suis fait à moi-même était de loin bien plus terrible.

OSCAR WILDE, DE PROFUNDIS

« Alors, comment ça s'est passé avec les deux vieux ? Tout va bien ? », commença Caïn, heureux de revoir Abel. « Ça va, tu peux descendre ? », demanda-t-il, inquiet.

« Tout va bien en bas. Je dois te transmettre leurs salutations. Ils ont tout de suite demandé de tes nouvelles et étaient très inquiets. » Abel jeta aussitôt son sac de voyage vide à côté de son lit. « Je suis épuisé. » Il voulait dormir.

« Ont-ils apprécié ton cadeau ? », demanda Caïn, trahissant la curiosité qui le taraudait depuis des jours.

« Oh oui ! » Abel était soudainement bien réveillé et ne pouvait plus contenir sa joie, convaincu que l'expérience merveilleuse que Caïn avait vécue lors de la retraite sur la rivière

aurait indéniablement laissé des traces positives dans son esprit. « Le cadeau était le plus beau, le plus important, le plus incroyable, le plus surprenant, le plus »
Caïn l'interrompit : « Excusez-moi, puis-je enfin savoir ce que c'était ? »
« La pomme ! », s'écria Abel, ravi, avec respect et incrédulité. « Pardon : la pomme ? » Caïn avait du mal à réprimer un étonnement moqueur.
« Oui, la pomme ! Je n'aurais jamais pensé que moi, que nous, puissions retourner auprès de nos parents avec un cadeau aussi important. » « Ho ho, tu vas un peu vite », demanda Caïn en cherchant des explications, se sentant mal à l'aise car il avait manifestement raté quelque chose. « C'est quoi cette histoire de "pomme" ? »
« C'est une longue histoire que je vais résumer », répondit Abel, et, reprenant son souffle, il raconta de manière bien plus détaillée qu'il ne l'avait prévu tout ce que leur père lui avait dit auparavant au sujet d'Éden, ainsi que la triste histoire de leur chute et de leur expulsion d'Éden. Abel en oublia toutefois de répondre à la question. « Mais dis-moi enfin : où as-tu donc trouvé cette pomme ? », l'interrompit Caïn brusquement pour enfin satisfaire sa curiosité. « Je l'ai reçu de Djibril, l'ange de Yahvé, sur le Djebel Akhbar. Il m'a demandé de remettre ce cadeau à nos parents. » Abel ne voulut plus éluder ce sujet et poursuivit d'une traite le long récit de la façon dont il avait été porté au sommet et avait pu apercevoir le lointain Éden à l'Est. Abel raconta ensuite la chute des anges. Exactement comme Djibril le lui avait raconté. Sans tout comprendre, et encore moins pouvoir l'expliquer. Mais Abel aimait son frère et

voulait lui offrir cela.

Mais ce cadeau tomba dans l'oreille d'un sourd chez Caïn. Ses oreilles se fermèrent devant ce que ses yeux voyaient devant lui : l'immense sommet du Djebel Akhbar. Impossible à atteindre. Impossible de croire que son frère y avait été. Mais soudain, il n'en était plus si sûr. Cela l'irritait au plus haut point de ne plus pouvoir considérer Abel comme un esprit dérangé qui hallucinait à cause des privations. Ce qu'il apprenait à présent jetait un tout autre éclairage sur bon nombre de ses propres paroles et actes envers Abel. Une lumière qui ne montrait rien de beau et qui suppliait qu'on la laisse s'éteindre rapidement. Se pouvait-il que ses parents aussi aient perdu la raison à cause de la privation ? Mais alors, ce cadeau ? Il l'avait vu de ses propres yeux. Loep l'avait gardé. Loep était-il fou lui aussi ? Pourquoi n'était-il pas fou lui-même ? Il cherchait désespérément du soutien et des conseils à l'orée de la grotte afin de pouvoir, avec une foi grandissante dans l'incroyable, contempler le sommet du Djebel Akhbar au coucher du soleil. Le sommet perçait à travers un col d'hermine de nuages et portait majestueusement, tel un roi, une couronne de violet, d'orange et d'or. Le chasseur d'ours ne savait que faire de cette histoire. Il n'était tout de même pas possible d'atteindre un tel sommet ? Son frère était-il donc un menteur ? Si seulement c'était aussi facile que de tuer des ours ! C'étaient surtout les yeux de son frère qui le faisaient tant douter. Il reconnaissait ces yeux. C'étaient exactement les mêmes yeux sincères qu'il voyait juste après avoir porté le coup fatal à un animal. Des yeux qui, une fois la peur de la mort passée, n'avaient plus rien à cacher. Qui n'avaient plus besoin de supplier d'être épargnés. C'étaient les yeux d'un abandon et d'une vérité évidents.

Des yeux qu'il aimait tant, qui le touchaient, qui lui apportaient du réconfort. Des yeux qui témoignaient sereinement de la peur et de la douleur déjà surmontées. Mais il se demandait en même temps s'il aurait le droit de mourir ainsi. Ils étaient comme du verre et un miroir, mais c'est justement cela que Caïn ne voulait et ne pouvait pas voir. Le sommet de la montagne était trop haut. La lune s'était entre-temps installée au-dessus du sommet et voulait montrer quelque chose à Caïn, mais...

Un long silence régna dans la grotte. Abel retint son souffle. Caïn respirait en poussant des soupirs audibles. Soudain : « Je voudrais peut-être être aveugle », murmura Caïn d'une voix étouffée dans le vide, sans se retourner. Abel leva les yeux, agréablement surpris. Il reconnut une pensée similaire, lorsqu'il avait passé ces premiers jours désespérés dans le puits et qu'il n'avait réalisé qu'après plusieurs jours qu'il était peut-être aveugle à la présence de Djibril. Abel se réjouit de cette prise de conscience chez Caïn et espérait maintenant en silence que cela aille plus loin. Il n'osait pas bouger de peur de perturber ce début sacré. Djibril observait la scène, impuissant, depuis la lune. Belial riait devant tant de naïveté.

Dans la grotte au-dessus de la rivière, le silence régna une fois de plus pendant des heures. Sous leurs pieds, des milliards de gouttes s'écoulaient vers la mer dans l'obscurité totale. Abel mourait d'envie de les suivre, mais il ne partirait jamais sans son frère. Ce n'est que lorsque le soleil, tournoyant, commença à révéler à nouveau le lieu d'Eden et qu'Abel vit Caïn chanceler qu'il se précipita vers lui et l'aida à rejoindre son lieu de repos. Il veilla sur lui et sur le feu. Aucun sommeil ne pouvait empêcher Abel de prendre soin de son frère à ce moment-là. Abel s'occupa de Caïn comme il savait que Djibril s'était autrefois occupé de lui, tout en haut de la grotte du Djebel Akhbar. Il n'avait rien reçu à l'époque, et lui aussi donnerait maintenant sans rien attendre en retour.

C'est pour rien.

15. CAÏN

Regretter nos propres expériences, c'est mettre un terme à notre propre évolution. Renier nos propres expériences, c'est mettre un mensonge sur les lèvres de notre propre vie. Ce n'est ni plus ni moins qu'un reniement de l'âme.

OSCAR WILDE, DE PROFUNDIS

Lorsque nous commençons à vivre, le sucré nous est si doux, et l'amer si amer, que nous orientons inévitablement tous nos désirs vers les plaisirs, et cherchons non seulement à « nous nourrir de miel pendant un mois ou deux », mais à ne goûter aucune autre nourriture pendant toutes nos années, sans nous rendre compte entre-temps que nous sommes en réalité en train de laisser l'âme mourir de faim.

OSCAR WILDE, DE PROFUNDIS

Les jours suivants, Caïn resta silencieux. Il mit son frère à l'épreuve, mais celle-ci menaçait à chaque fois de se retourner contre lui. Il observait attentivement chacun des gestes d'Abel, mais ne trouvait aucune contradiction entre ses paroles et ses actes. Abel continuait à se comporter avec lui avec patience et amour, aussi capricieux et rude qu'il fût envers lui. Cela le rendait désespéré, le faisait douter terriblement

sur toutes ses paroles et tous ses actes de l'année écoulée. Ce n'était pas agréable, mais il ne pouvait pas comprendre qu'il eût pu se tromper à ce point. C'était désormais Abel qui prenait soin de lui, et cela déplaisait fortement à Caïn. Cela le rendait de plus en plus amer et rebelle. Il se sentait comme un homme sans armes face à un ours, les mains menottées dans le dos. Ce qui lui était arrivé sur la rivière et la manière inexplicable dont le radeau avait réussi à franchir les rapides n'étaient que le fruit du hasard. Même si Abel s'était auparavant efforcé de lui faire comprendre de manière convaincante que Djibril, encore ce Djibril, les avait aidés, il niait de plus en plus cette réalité à l'aide d'arguments rationnels. Il était épuisé, n'est-ce pas ? On ne voyait presque rien dans ses yeux à ce moment-là. N'avait-il pratiquement rien mangé depuis des jours ?

L'homme qui eut l'occasion de jeter un bref regard dans le miroir de la vérité n'osa pas ouvrir les yeux. Son moi se dressait devant lui comme un Djebel Akhbar.

Caïn resta silencieux.

Même s'il avait soif de lumière, il préférait rester aveugle plutôt que d'affronter la vérité. Il remercia la vérité avec faste pour ses conséquences. L'acidité de ses agrumes n'était pas pour lui. Seul le miel pouvait le séduire. Il avait demandé à être aveugle.

Il l'était, et le resta. Sans autre forme de

procès. Les jours s'étiraient longuement.

Un jour, quand Abel apporta des galettes de maïs, Caïn les jeta sans ménagement. Il se sentit à nouveau fort. Il se débarrassa

de ses chaînes et reprit ses armes avec combativité. Il était de retour ! De retour comme s'il n'était jamais parti. Plus que jamais. De retour. Prêt à tuer des ours. Prêt à prouver que l'Éden n'existe pas. Prêt à être le premier-né.

« C'est tout ce que tu as à m'offrir : des galettes de maïs ? Tu penses devenir assez fort pour atteindre Eden ? Dis aux anciens que nous partons pour Eden la semaine prochaine ! Je pars chasser. Pendant ce temps, va chercher Loep. Sans Loep, pas d'Eden ! » Malheur à l'ours qui croiserait son chemin. Il avait assez hésité et tergiversé. Qu'est-ce qui avait bien pu le pousser à agir ainsi ? C'était un mystère pour lui. C'était une perte de temps.

Abel écouta et obéit docilement. Seule la vue
d'Eden pouvait convaincre Caïn.

16. L'E ADIEU

Je me souviens avoir un jour abordé ce sujet avec l'une des plus belles personnalités que j'aie jamais connues : une femme dont la compassion et la noble bonté à mon égard, tant avant qu'après le calvaire de mon emprisonnement, dépassaient toute description, une femme qui, bien qu'elle l'ignore, m'a apporté, plus que quiconque au monde, un véritable soutien pour porter le fardeau de mes tourments, et cela par le simple fait de son existence, parce qu'elle est ce qu'elle est : un idéal autant qu'une influence ; un être qui non seulement inspire l'idée de ce que l'on pourrait devenir, mais apporte aussi une aide concrète pour le devenir, une âme qui adoucit l'air ambiant et fait paraître tout ce qui est spirituel aussi simple et naturel que la lumière du soleil ou la mer : une personne pour qui la beauté et la douleur vont de pair et ont la même mission. À l'occasion dont je parle, je lui dis – je m'en souviens très clairement – qu'il y avait assez de souffrance dans une seule ruelle londonienne pour prouver que Dieu n'aimait pas les hommes, et que, si quelque part régnait la douleur, ne serait-ce que le chagrin d'un enfant assis dans son petit jardin de ville en pleurs pour quelque chose qu'il ait ou non mal fait, le visage de toute la création était défiguré. J'avais tout à fait tort. Elle me l'a dit, mais je ne pouvais pas la croire. Je n'étais pas dans l'état d'esprit où l'on peut acquérir cette foi. Aujourd'hui, il me semble que l'amour, sous une forme ou une autre, est la seule explication possible de l'extraordinaire quantité de souffrances dans le monde. Je ne peux concevoir aucune autre explication. Je suis convaincu qu'il n'y en a pas d'autre, et que, si le monde est essentiellement, comme je l'ai dit, constitué de douleur, il est constitué par les mains de l'amour, car sur aucune

autrement, l'âme de l'homme, pour qui le monde a été créé, pourrait atteindre la plénitude de sa perfection. Non pas la souffrance pour le beau corps, mais la souffrance pour la belle âme. »

OSCAR WILDE, DE PROFUNDIS

Caïn dit :

« C'est tout ce que tu peux m'offrir : des galettes de maïs ? »

Abel garda le silence, ne laissa pas cela l'atteindre et se précipita sans tarder vers ses parents pour aller chercher Loep. Loep, complètement remis de sa blessure, vint à sa rencontre de loin.

« On part dans quelques jours, Loep. Ta petite vie de bon à rien est finie ! », le taquina-t-il en riant, ravi de pouvoir partir avec son frère. Il arriva à la grotte où son père était en train de mettre la touche finale à une clôture en pierre autour de l'endroit où ils avaient enterré la pomme, pour la protéger des vents les plus violents et de toutes sortes de nuisibles.

« Père, je viens te dire au revoir. Caïn et moi partons pour l'Éden la semaine prochaine. D'ici peu, tu pourras à nouveau serrer Caïn dans tes bras. »

« Mon fils, comment puis-je te remercier pour tout ce que tu as déjà fait pour nous ? », demanda Adam en désignant le petit jardin d'Éden.

« Que Yahvé soit loué, père. Ne me remercie pas. C'est moi qui dois vous remercier. » Ils se dirent adieu dans la sobriété, après quoi Abel alla retrouver sa mère.

Eva venait juste de rentrer de la rivière avec une gourde pleine d'eau

devant l'endroit où ils avaient enterré la pomme. Abel l'attendait. Il voulait graver ce moment à jamais dans son esprit. Il s'imprégnait soigneusement de chacun de ses gestes. Chaque pierre qu'elle touchait et déplaçait devenait une pierre qui, désormais, serait sacrée dans sa mémoire. Sa dignité. Son dévouement et son obéissance à Yahvé. Son respect et, en même temps, sa crainte spontanée et intrépide de Yahvé. Mais surtout son humilité dans ses paroles et ses silences, ses actes et ses abstentions. Au plus profond de son cœur, il était reconnaissant envers Yahvé pour les parents qu'il avait eus et pour l'amour de son frère. Il comprit en un éclair que son éducation spirituelle par elle avait déjà commencé le jour où, tout jeune, il l'avait protégée d'un père déchaîné. C'était son amour pour lui qui l'avait rendu si fort qu'il s'était avéré capable, alors qu'il était encore tout jeune, de mettre Belial hors d'état de nuire, comprit-il seulement à présent. Grâce à cette force, il avait lui-même été épargné d'un sentiment de culpabilité s'il n'était pas intervenu à ce moment-là. Une blessure que son père, aussi respectable qu'il se soit révélé par la suite, n'aurait jamais pu guérir. À cette pensée, Abel fut submergé par l'émotion et s'avança en boitant vers elle pour prendre la calebasse pleine qu'elle tenait.

« Maman, je viens te dire au revoir. Caïn et moi, on part…

Je me dirige peu à peu vers Eden et je tiens à te remercier pour tout. Ne me remercie pas. Je ne pourrai jamais te rendre tout ce que tu m'as donné : mon corps, mon esprit, mon cœur… » Ève l'interrompit et lui murmura d'une voix apaisante à l'oreille : « Je t'aime. » Elle reprit le ka-lebas qu'il lui tendait et poursuivit son chemin, apparemment imperturbable, vers leur petit jardin d'Éden, sans se retourner. Elle laissa Abel derrière elle et ne regarda plus en arrière. Ève

La joie qu'elle avait éprouvée auparavant à porter ce lourd fardeau fut soudainement assombrie par son sixième sens, qui la rendait désormais morose. « Plus acide, bien plus acide que les agrumes », s'inquiétait-elle, sans vouloir en aucun cas alarmer Abel. Abel la regarda avec étonnement. Par ces mots qu'il entendait pour la première fois de sa vie, elle lui exprimait son amour. « Je t'aime », résonnait-il dans son esprit. Ces mots submergèrent l'esprit d'Abel. Il n'entendait ni ne voyait plus rien. Tout restait concentré sur ces quelques mots qui procuraient de la joie à leur naissance et portaient la douleur de cet adieu. C'était une fois de plus son fidèle ami Loep qui lui indiquait prudemment le chemin vers Caïn.

Yahvé observait et mêla les larmes de la mère et du fils dans la calebasse afin que la graine de l'arbre de vie puisse germer pleinement dans le petit jardin d'Éden situé hors d'Éden.

17. LE SACRIFICE DE L'

J'ai affronté tout cela avec une sorte d'obstination et une grande rébellion innée, jusqu'à ce qu'il ne me reste plus absolument rien au monde, sauf une seule chose. J'avais perdu mon nom, ma position, mon bonheur, ma liberté, ma richesse. J'étais un prisonnier et un homme pauvre. Mais il me restait encore mes enfants. Soudain, la loi me les a enlevés. Ce fut pour moi un coup si stupéfiant que je ne savais que faire. Je me jetai à genoux, baissai la tête, pleurai et dis : « Le corps d'un enfant est comme le corps de nos Seigneurs ; je ne suis digne ni de l'un ni de l'autre ». Cet instant, semblait-il, m'a sauvé. J'ai compris que la seule chose qui me restait à faire était d'accepter tout cela. À partir de ce moment-là – cela paraîtra sans doute étrange –, je me suis senti plus heureux. J'avais pénétré l'âme dans son essence la plus profonde. À bien des égards, j'avais été son ennemi, mais je la trouvai qui m'attendait comme une amie.

OSCAR WILDE, DE PROFUNDIS

Caïn était ravi. Il avait tout sous contrôle. Une réserve de viande dans son sac de voyage pour les tout premiers jours. Abel avait emporté quelques biscuits secs en cas de besoin. De plus, Caïn portait lui-même un deuxième sac de voyage bien rempli de toutes sortes de provisions, comme à son habitude lorsqu'il partait pour une longue expédition de chasse. Il échangea aussitôt le bâton d'Abel

pour une véritable lance. C'était drôle de voir le visage d'Abel se déformer. « Sans commentaire ! C'est aussi utile qu'une canne, et quand tu vois un ours se dresser devant toi, tu es bien content d'avoir un truc pareil entre les mains plutôt qu'un Djibril quelque part dans les airs. » L'enjeu du voyage était tout de suite clair.
« Demande à Loep de courir en cercles comme il l'a fait quand on se rendait au radeau. » Loep n'attendit pas les instructions et s'élança aussitôt.
C'est ainsi que le groupe se mit en route vers le lever du soleil. Ils n'avançaient pas très vite. Abel avait déjà repris un peu de forces, mais « moins faible » décrivait mieux son état actuel. Toutes les deux heures, ils devaient se reposer un peu, ce qui déplaisait à Caïn. Le danger guettait à chaque coin et sans Loep, il n'aurait jamais osé entreprendre un tel voyage avec un compagnon affaibli, mais le loup s'acquittait parfaitement de sa tâche. Toutes les deux ou trois nuits, ils cherchaient un abri sûr, le plus souvent dans une grotte ou sur une corniche difficile d'accès, afin que Caïn puisse partir à la chasse pendant qu'Abel se reposait en sécurité. Une fois les provisions reconstituées, ils reprenaient la route. La seule chose qu'Abel avait à faire était de montrer le chemin. Ils passèrent au pied du Djebel Akhbar et Caïn évita d'en parler. Il lui était toujours difficile de prendre au sérieux l'histoire d'Abel. Chaque fois qu'ils tombaient sur un pommier sauvage, il cueillait un fruit et le tenait sous le nez d'Abel : « Es-tu sûr que la pomme en question ne venait pas de cet arbre ? » Puis Caïn en prenait une bouchée avant de la jeter avec mépris. « Où est donc ce Djibril ? », se répétait-il sans cesse dans sa tête, et ce n'est qu'avec la plus grande

Il avait du mal à serrer les mâchoires. « Combien de temps va-t-il encore continuer ces sottises ? » C'est ainsi que Caïn nourrissait sans cesse son incrédulité face à toute cette expédition. Mais Abel ne vacillait pas. Il se concentrait minutieusement sur l'Orient. Il avait autrefois aperçu Eden au loin : une lueur, un espoir, un salut pour son frère, une joie pour ses parents.

Les frères devenaient de plus en plus taciturnes l'un envers l'autre. Caïn tint parole : il les accompagna jusqu'à Éden. Abel tint parole : il mangea de la viande. Alors que le Djebel Akhbar était déjà loin derrière eux, son sommet aussi petit qu'un noyau de cerise, ils entendirent soudain Loep aboyer. Il était encore loin, mais son signal était clair. Un ours ! Pour Caïn, ce n'était pas un problème, si ce n'est que son frère lui pesait comme un boulet. « Là ! », dit Caïn en désignant un arbre approprié à Abel, qu'il aida d'abord à mettre en sécurité. « Reste ici et n'en sors sous aucun prétexte. J'arrive aussi vite que possible. »

Libéré d'Abel et de ses lourds sacs de voyage, il se précipita vers Loep avec l'agilité d'un chevreuil. Son sang de chasseur avide se mit à bouillir. Ses lances étaient restées à sec de sang d'ours depuis des semaines, mais cela allait bientôt prendre fin. Il ne tarda pas à apercevoir Loep, le chasseur expérimenté, en train de jouer avec un jeune ours. Caïn hurla avec assurance à l'ours pour attirer son attention, sinon cela n'aurait aucun intérêt pour un tueur d'ours comme lui. Lorsque l'ours, pris de panique, se retourna et hésita un instant, Caïn s'approcha à vingt mètres de lui, ayant depuis longtemps mémorisé toutes les issues de secours. L'ours inexpérimenté ne se doutait encore de rien, mal à l'aise avec un loup dans son dos et un étranger devant son nez. Kaïn banda son javelot. Il calcula exactement le temps qu'il faudrait à son javelot

alors qu'un ours fonçait sur lui. Un calcul perturbé par l'attaque verbale inattendue de Loep, car malheureusement, l'ours ralentit et se retourna brusquement vers Loep, de sorte que la lance effleura sa tête et ne fit que caresser légèrement la fourrure de son imposante crinière. Kaïn ne put récolter aucune griffe, car l'ours effrayé en eut immédiatement assez et battit sagement en retraite. Kaïn était un peu déçu, mais il félicita néanmoins Loep pour son excellent engagement.

« Où est donc passé ce Djibril ? », se dit-il à nouveau avec suffisance, avant de cracher par terre. Quelques instants plus tard, ils étaient tous de nouveau réunis, et Abel lui aussi chantait les louanges de Loep et remerciait Caïn. Caïn se sentait fort. « Un peu plus loin, il y a un endroit sûr où passer la nuit. »

À la tombée de la nuit, un débat animé s'engagea entre les deux frères. « Quand j'ai lancé ma lance, je n'ai vu ton Djibril nulle part », dit Caïn sans détour. Cela pouvait compter comme une provocation.

« Peut-être était-il derrière toi », répondit Abel, comme s'il voyait vraiment la scène se dérouler sous ses yeux.

« Alors, qu'est-ce qu'on est ? Une bande d'imbéciles qui jouent une petite pièce sans aucun sens, alors que derrière notre dos, le véritable combat fait rage ? », s'indigna Caïn.

« Tu n'es naïf que si tu ne vois pas ce qui se passe derrière toi. »

« Donc je suis naïf et aveugle, et toi, tu vois ? », demanda-t-il d'un ton sarcastique.

« Ou, pour le dire autrement, je suis aveugle à ton aveuglement, tout comme tu l'es, semble-t-il, au mien. Je ne peux tout simplement

que toi ignorer la réalité qui m'a été montrée », répondit calmement Abel.
« Pourquoi ta réalité n'est-elle donc pas la même que la mienne ? », demanda Caïn, s'apaisant quelque peu.
« C'est un peu comme lorsque l'on contemple ensemble le même paysage. Nous regardons la même image, mais chacun d'entre nous la perçoit différemment, parfois en fonction de notre état physique – peut-être nous sentons-nous mal ce jour-là –, parfois en fonction de nos émotions du moment, par exemple une gaieté ou une tristesse. Toutes ces facettes de notre humeur teintent notre vision et nous font interpréter le même paysage différemment. Du rejet au mépris, de l'approbation à l'admiration. »
Un silence gênant s'installa. « Ton interprétation est la bonne pour toi, et la mienne l'est pour moi. Nous ne devons rendre des comptes qu'à notre œil intérieur », tenta Abel, in extremis, d'offrir un repère à Caïn.
« Mon for intérieur ? », demanda Caïn en secouant la tête, comme si tant d'absurdités lui donnaient le vertige.
« Le verre et le miroir. Notre œil est ce grâce auquel nous voyons, et notre œil est aussi le seul moyen par lequel nous nous voyons dans l'eau de la rivière. C'est ainsi que nous pouvons, par notre propre intermédiaire, nous parler à nous-mêmes, comme je te parle à toi en ce moment. Tu te vois répondre à toutes les questions difficiles que tu te poses, et tandis que tu réponds, tu sais déjà si tu te mens à toi-même ou non. Le miroir te rend aussi transparent que le verre », dit Abel, se souvenant du bol d'eau chez sa mère.
Un silence encore plus pesant s'installa. L'ambiance ne s'améliora pas pour autant. Abel se devait désormais de prendre la parole. C'était lui qui était le plus en danger, s'il ne voulait pas être touché...

par ses propres paroles, et il n'attendit pas qu'on lui pose une question. « L'œil intérieur est comme notre cœur », pensa-t-il pour faire avancer les choses. Il comprit rapidement, au silence imposant de Caïn, que cela ne suffisait pas et que la colère commençait même à monter parce qu'il ne pouvait pas comprendre.

S'ensuivit une dernière tentative, pour le moins précipitée, voire téméraire. « Notre cœur peut parler », osa-t-il une dernière fois, avant de se rendre. Il le sut immédiatement. Il avait commis une erreur. Pour lui, tout s'arrêtait là. Bien trop tard. Il se tut alors véritablement et implora la miséricorde de Yahvé. Il demanda d'épargner son frère après avoir dit ce qu'il avait dit. Il supplia qu'on lui pardonne ses paroles qui avaient tant mis son frère en danger en aggravant peut-être la situation pour lui. Il risquait d'avoir péché contre la toute première règle de toute vie spirituelle : avant tout, ne pas nuire. Dans un dernier réflexe d'inexpérience, il voulut encore protéger son frère de ce qu'il avait dit, mais déclara ce qui ne pouvait en aucun cas être compris par lui. Il implora l'Éden, les conversations avec son père durant l'hiver encore vives dans son esprit. « Une fois hors d'Eden, je suis souvent confus, je crois dire mille fois la même chose, mais je la dis toujours différemment, et l'autre l'entend aussi toujours différemment, de sorte que plus rien ne peut offrir de paix, de certitude et de réconfort durable. Même maintenant, pendant que je parle. » C'est ainsi que parlait son père, et c'est ainsi que les pensées et les paroles d'Abel étaient désormais indissociablement liées à un sentiment d'impuissance similaire à celui de son père à l'époque.

Caïn se trouvait face à un mur gigantesque. « Oh non, pas encore !

Non, je n'en peux plus ! Tu ne vas pas me refaire le coup deux fois de suite

, petit frère ! », s'indigna son esprit, se remémorant avec une vivacité déconcertante les dernières conversations eues dans la grotte de la gorge.

Caïn vit une issue.

« Tout ce que tu dis, ça a l'air bien, mais qui te nourrit ? Qui veille à ta sécurité ? »

Abel était tellement soulagé par cette réponse libératrice. Elle n'avait aucun sens, mais elle donnait le dernier mot à Caïn, ce qu'Abel était désormais ravi de lui accorder. Elle était complètement hors de propos, mais elle offrait au moins, en toute humilité, un moyen de clore ce sujet délicat sans que Caïn ait à se sentir blessé. Abel l'espérait secrètement, mais rien n'était moins vrai. Le mal était fait et cela porta l'aversion de Caïn pour Eden à son paroxysme. Pour Caïn, cette conversation prouvait une fois de plus que le voyage vers Eden était une grande absurdité. Les deux frères estimaient qu'il valait mieux éviter autant que possible de se disputer et ne se parlaient presque plus. Loep était leur seul sujet de conversation. Loep sentait parfaitement ce qui se passait et réconfortait les deux frères. Les loups aussi avaient autrefois vécu à Eden, et eux aussi avaient chuté, mais même un cœur de loup se souvient d'Eden.

Les jours passaient, le paysage changeait et les feuilles tombaient. Le Djebel Akhbar avait disparu de la vue. « Quand vas-tu enfin accepter qu'Eden n'existe pas ? », demanda soudain Caïn à haute voix à Abel, inquiet de savoir s'ils rentreraient à temps chez eux avant l'hiver après cette expédition inutile. « L'Éden existe, je n'ai donc pas besoin de supposer qu'il n'existe pas », répondit Abel d'un ton décidé, le regard tourné vers l'Est. Caïn en avait de plus en plus marre de parcourir depuis des semaines les

devant fournir un effort physique intense et ne voulait pas en rester là, quand Loep les interrompit soudainement d'un hurlement sinistre. Loep donnait le signal d'alarme suprême. On sentait la panique dans son hurlement. Le danger venait de derrière eux et, apparemment, l'ours avait également pris Loep par surprise. Abel et Caïn se retournèrent et virent aussitôt une ourse accompagnée de deux oursons dévaler vers eux depuis le dernier virage. Caïn se plaça devant Abel pour le protéger et se débarrassa de son lourd sac. « Cours pour sauver ta vie ! », ordonna-t-il à Abel, qui jeta lui aussi son sac et se mit à courir en boitant vers un arbre bien trop loin. Caïn estima que la distance entre lui et l'ourse était trop courte pour pouvoir lancer un javelot tranquillement ; leur seule chance de survie consistait donc à fuir eux-mêmes et à espérer que Loep gagnerait un peu de temps pour qu'ils puissent tous deux atteindre l'arbre en sécurité. Loep se lança à la poursuite de l'ourse comme une flèche, et comprit que celle-ci n'était pas une proie facile. Il vit comment l'ourse avait jeté son dévolu sur Abel, alors que le rapide Caïn avait déjà grimpé dans l'arbre et se préparait à aider Abel à le rejoindre. Mais tout allait de travers. Abel ne pourrait jamais atteindre l'arbre à temps et semblait être une proie facile. Loep avait désormais dépassé la ourse et tentait encore de la distraire, mais l'animal sentait le sang et voulait avant tout protéger ses petits ; il ne ralentissait pas. Juste avant qu'elle ne s'en prenne à Abel, Loep bondit sur la gorge de la ourse, s'y accrocha et ne lâcha plus prise. La ourse, à bout de souffle, dut s'arrêter et abandonner Abel. Mais, furieuse d'avoir raté sa chance, elle utilisa ses griffes pour mettre Loep en pièces. Une fois qu'Abel fut en sécurité dans l'arbre et regardait, stupéfait, la ourse briser le crâne de Loep avec

De ses mâchoires puissantes, Caïn se jeta de l'arbre avec une véritable soif de mort. Poussé par une rage pure, il pointa à son tour sa lance vers ce que la ourse chérissait le plus et ne fit que blesser son premier petit à l'oreille gauche. Rapidement, il utilisa sa deuxième lance et, d'un lancer magistral, tua son deuxième petit. « Toi, notre frère, moi, ton petit ! », hurla-t-il furieusement, protégé par un simple tronc d'arbre entre eux deux. Œil pour œil, dent pour dent ! Les cris du petit ours déstabilisèrent la ourse. Elle emporta précipitamment le corps sans vie de Loep et courut vers le petit restant, sans défense, jeta un dernier regard en arrière, reconnut « Celui qui tue les ours » et prit la fuite, emportant pour maigre consolation le corps de Loep.

Caïn était fou de chagrin et reporta sa colère

Maintenant, parlons d'Abel. « C'était notre frère ! Où est ton Djibril maintenant ? Derrière mon dos ? Dis-moi ? Tu le vois derrière mon dos ? C'est un peu facile comme réponse, non ? Pourquoi ne nous a-t-il pas défendus, alors ? Il sait bien que Loep était ton frère. Si Djibril est ton ami, comme tu le dis, c'est un lâche, et je n'ai pas besoin d'un lâche comme ça ! Ni devant moi, ni derrière mon dos ! » Caïn en avait vraiment assez. « Tu vois ce virage là-bas ? » Il désigna le virage précédent sur la route, d'où ils venaient. « Je rentre chez moi. Loep est mort et j'ai toujours dit que je ne voulais pas faire ce voyage sans Loep. Maintenant qu'il est mort, j'ai le droit de rompre ma promesse. Je rentre chez moi et, après ce virage, je t'attendrai pendant vingt-quatre heures. Si tu veux venir, tu viens. Si tu ne viens pas, je pars seul ! » Il rassembla ses affaires les plus importantes et laissa généreusement le sac de voyage contenant les provisions derrière lui

Abel. Furieux, il retira sa lance du corps de l'ourson mourant, donna un dernier coup de pied, par impuissance et par rage, contre la tête de l'animal agonisant, puis disparut aussitôt derrière le virage.

Abel était perplexe. Lorsqu'il vit Caïn disparaître au détour du chemin, seuls le cadavre du petit et le sang de Loep témoignaient encore de cet horrible événement. La colère de son frère face à la perte de Loep l'avait surpris. La profonde tristesse et la rage de Caïn avaient étouffé son propre chagrin jusqu'alors. Oui, où était Djibril maintenant ? Épuisé par l'émotion, Abel s'affaissa contre le tronc de l'arbre et se demanda fébrilement ce que tout cela pouvait bien signifier.

Quel coup dur ! Loep ! La perte de Loep lui faisait au moins autant de mal que la fracture de la jambe dans le puits. C'était même pire. Après tout, il n'y avait rien à plâtrer. La douleur ne s'estompait pas. Des flots de souvenirs envahissaient son esprit de manière irrésistible et lui transperçaient le cœur comme un couteau. Il pleurait amèrement son cher ami. Il gémissait à tue-tête dans la langue de Loep et criait sa gratitude pour avoir donné sa vie. Son cri résonnait à travers les montagnes et les vallées. Tous les animaux autour de lui se turent et compatissaient à la perte d'Abel. Se sentir abandonné par Loep le ramena à sa chute dans le puits, lorsque Loep avait soudainement disparu pour partir à la recherche de Djibril. Il se souvenait à nouveau très vivement comment il avait été sauvé dans le puits de cette bête rusée qu'on appelle le désespoir. Il avait appris à accepter son destin et à ne pas s'y rebeller. Douter de l'existence de Djibril ou de l'Éden serait mortel. Il repensa soudain à la rencontre singulière de Loep avec le vieil homme au pied de la montagne, où le loup avait déjà reconnu l'ange, mais

mais en entendant le chant de la montagne. Avec quelle tendresse Djibril avait traité Loep comme un ami. Il se souvenait également comment Loep avait veillé sur le sac de voyage pendant la traversée du fleuve, tandis que Djibril tenait la barre. Il ne doutait plus désormais que Djibril avait lui aussi observé avec beaucoup de compassion comment Loep avait sacrifié sa vie pour le sauver. Au milieu de ses larmes, il se releva, déterminé à reprendre son voyage vers l'Éden. Il s'écria : « Je ne te vois pas vraiment, Djibril, mais je vois ta tristesse pour Loep dans le soleil qui pleure derrière les nuages et j'entends tes lamentations dans le silence du vent. Je sais ce que tu penses, Djibril : « Va, Abel ! Suis le chemin de ton cœur, tombe comme une goutte ! » Abel tomba à genoux et remercia Yahvé pour Loep, pour ses parents, pour Djibril, mais surtout pour Caïn. Il se releva, jeta au loin le bâton-lance et tous ses sacs de voyage, et, libéré de tout fardeau, il poursuivit son chemin en boitant. Il n'avait plus besoin de manger de viande. La gorge serrée et la voix brisée, il entonna le chant de la montagne en l'honneur de Loep. La mort de Loep ne devait pas avoir été vaine. Accepter le sacrifice de Loep devint le sacrifice de la confiance inébranlable d'Abel en Yahvé.
La goutte d'Abel s'est précipitée vers le bas à une vitesse vertigineuse.

Yahvé vit que cela était bon.

18. L' E SE COURBA

Ma mère, qui connaissait la vie dans son ensemble, avait coutume de me citer souvent quelques vers de Goethe, que Carlyle avait écrits dans un livre qu'il lui avait offert il y a des années, et qu'il avait, si je me souviens bien, traduits comme suit :

« Celui qui n'a jamais mangé son pain
dans la tristesse, Celui qui n'a jamais
passé les heures de minuit À pleurer et à
attendre le lendemain, Il ne vous connaît
pas, ô puissances célestes. »

C'est ces vers que la noble reine de Prusse, que Napoléon avait traitée avec une telle brutalité, avait coutume de citer dans son humiliation et son exil. Ma mère les citait souvent dans les épreuves de sa vie d'adulte. Je refusais catégoriquement d'accepter ou d'admettre l'immense vérité qu'ils recèlent. Je ne pouvais pas les comprendre. Je me souviens très bien comment j'avais l'habitude de lui dire que je n'avais aucune envie de manger mon pain dans la douleur ou de passer une seule nuit à pleurer en attendant une aube plus amère. Je ne pouvais pas imaginer que c'était là l'une des choses particulières que le destin m'avait réservées, que j'étais en effet destiné, pendant une année entière de ma vie, à ne faire guère autre chose. Mais tel est le sort qui m'a été réservé, et ce n'est qu'au cours des derniers mois, après d'effroyables difficultés et luttes, que j'ai réussi à comprendre quelques-unes des leçons qui se cachent au cœur de la souffrance.

OSCAR WILDE, DE PROFUNDIS

Caïn attendait derrière le virage. Il ne doutait pas un seul instant qu'Abel, désormais totalement sans défense comme un oiseau face à un chat, n'oserait pas continuer seul. Il avait accordé vingt-quatre heures à Abel pour lui laisser largement le temps de ravaler sa fierté et de faire un pas vers lui. Sa colère était immense. À cause de cette aventure idiote, lui aussi avait perdu son petit frère bien-aimé. Il était maussade, en colère et surtout triste d'avoir perdu Loep, le seul avec qui il pouvait partager son instinct de chasseur. Le soir tombait peu à peu et Caïn était surpris de ne toujours pas voir Abel se montrer. Mais il se rassura en se disant qu'il était normal qu'Abel ait lui aussi sa fierté et qu'il ne devait pas avoir la tâche facile pour trouver les excuses adéquates afin d'expliquer la perte de Loep et de porter ce fardeau toute sa vie.
Caïn s'était fermement promis d'accueillir son frère à bras ouverts de l'accueillir et de lui accorder immédiatement son pardon pour la douleur et la souffrance qu'Abel lui avait infligées, afin de rentrer ensuite ensemble chez eux, comme des frères de sang. Alors que la nuit avançait et que le soleil avait presque disparu, il se dit qu'il valait peut-être mieux qu'Abel affronte seul les dangers de la nuit, afin qu'une nuit d'angoisse et de frayeur l'aide à surmonter sa honte à l'aube. Lui-même chercha un endroit sûr. La nuit fut très agitée. La pleine lune éclatante, accompagnée d'une tempête d'images, le maintenait éveillé. Où Abel allait-il dormir ? Avait-il faim ? Que diraient ses parents s'il lui arrivait quelque chose ? Abel savait-il se débrouiller tout seul ? Il eut du mal à se retenir d'aller jeter un œil derrière le virage pour voir si tout allait bien, mais sa fierté l'en empêcha.

Il s'arrêta net. Soudain, il entendit un ours grogner au loin, sans doute la ourse qui revenait vers son petit mort et tombait maintenant sur des charognards. Caïn retint son souffle et se prépara instinctivement à l'attaque. Il se glissa sans bruit vers le virage et tendit l'oreille pour intervenir au moindre appel à l'aide d'Abel, mais heureusement, il n'entendit plus rien. Il s'était désormais approché à un mètre du virage. Il ne put s'empêcher d'avancer centimètre par centimètre pour s'assurer qu'Abel était toujours là. Finalement, il fit le pas décisif et tenta de distinguer quelque chose au loin, mais, malgré la pleine lune, il ne vit rien. Il se retira rapidement, furieux de ne pas avoir su maîtriser sa curiosité. Il avait certes franchi le virage, mais pas celui qui se trouvait dans sa tête. « Qu'il fasse ce qu'il a à faire, il doit savoir où il en est. Demain, on verra s'il se pointe ou non », tenta-t-il de nier sa déception, et le sommeil finit par le délivrer de ses tourments.

19. AU LOIN, L ,
TELLE UNE PERLE PARFAITE

De loin, telle une perle parfaite, on peut voir la Cité de Dieu. C'est un spectacle si merveilleux qu'on dirait qu'un enfant pourrait l'atteindre en une journée d'été. Et un enfant le peut effectivement. Mais pour moi et mes semblables, ce n'est pas si facile. Ce que nous parvenons peut-être à saisir l'espace d'un instant, nous le perdons à nouveau dans les longues heures qui suivent, avec leurs pas de plomb. Il est si difficile de maintenir l'âme sur « les hauteurs qu'elle est capable de conquérir ».

OSCAR WILDE, DE PROFUNDIS

Caïn avait trop dormi. Ce n'est que lorsque le soleil commença à briller directement sur sa tête qu'il se réveilla, qu'il comprit où il se trouvait et qu'il regarda immédiatement autour de lui pour voir s'il apercevait Abel. Il décida d'inspecter le lieu du combat avec l'ourse avant de poursuivre son chemin vers la maison.

Il arriva sur les lieux et trouva des traces de charognards près du petit mort. Un peu plus loin, près de l'arbre, il trouva le sac de provisions, mais aussi l'autre sac d'Abel et, un peu plus loin encore, le bâton d'appui d'Abel, ce qui l'inquiéta immédiatement. Il devait être arrivé quelque chose à son frère et il se mit à l'appeler. Le fait de crier son nom lui fit du bien et lui fit oublier sa fierté l'espace d'un instant. Djibril avait beau être lâche

et abandonner son frère, mais pas lui ! Son frère était en détresse et il ne pouvait pas laisser cela arriver. Il essaya de déchiffrer les traces, ce qui lui réussit assez facilement. Plus il suivait la trace d'Abel sans trouver aucune trace d'animaux ni d'Abel en train de courir, et plus tout semblait indiquer l'est, plus il commençait à se rendre compte qu'Abel n'était pas du tout en danger, mais qu'il avait clairement choisi de poursuivre son chemin. « Quel fichu entêté stupide », condamna-t-il son frère. Il décida de le retrouver d'abord, puis de le suivre discrètement, afin de pouvoir intervenir si nécessaire, et il se lança à sa poursuite au petit trot.

Abel avait marché toute la nuit. Une lune généreuse avait été son alliée et le soleil levant semblait plus éclatant et plus prometteur que jamais. Il sentait son but se rapprocher et cela lui donnait des ailes. Il priait à chaque pas : « ash' hadu », pas, « an la ilaha », pas, « illa-llah », pas. Il ne connaissait ni soif, ni faim. Tout lui semblait identique à son séjour dans le puits, il n'y a pas si longtemps, et il était concentré sur ce qui allait bientôt arriver. Vers midi, il sentit soudain des yeux dans son dos. Il se retourna brusquement et eut un fort pressentiment de ce qui se passait derrière lui. Il remercia Yahvé si tel était le cas. Le paysage était vallonné et difficile à parcourir, mais grâce à une grande force de volonté, il y parvint. Après avoir gravi la énième crête, il atteignit à nouveau le sommet d'une colline dénudée et resta là, émerveillé. Son visage rayonnait de la lumière qui se reflétait sous ses pieds et il se retourna soudainement en criant : « Caïn ! Caïn ! » Il attendit jusqu'à ce que Caïn, surpris,

apparut réellement. « Vite », lui fit-il signe, « c'est bien plus beau que je n'aurais osé l'imaginer ! » Caïn se précipita vers le sommet pour se joindre à lui dans l'admiration de cette vue ravissante. Les frères se tombèrent dans les bras. « Merci, mon frère, sans toi, nous ne serions jamais arrivés ici », mentit Abel, sans pour autant mentir. L'Éden s'étendait majestueusement, entièrement entouré de murs. Une grande porte était gardée par une créature magnifique, comme son père le lui avait décrit. Un chérubin armé d'une épée de feu barrait sévèrement l'accès à l'Éden. À perte de vue s'étendait la ville. Les deux frères furent submergés par son attrait. « Passe devant, Caïn, je te suivrai plus tard. Tu es l'aîné et c'est grâce à toi que nous pouvons contempler tout cela. »

« Sans remerciements, petit frère », répondit-il d'un ton neutre, montrant clairement qu'il ne comprenait pas ce qu'Abel voulait dire indirectement : « J'y vais déjà. » Il partit aussitôt.

« Caïn ! », lui cria encore Abel, « tu ne laisserais pas tes lances ici ? »

« Je ne peux pas ! Je ne peux pas me présenter là-bas tout nu ! », répondit Caïn en riant, et il courut à toute vitesse vers la porte d'entrée d'Éden.

Abel le suivait à son propre rythme, bien plus lent, et appréciait lui aussi cette lenteur en cet instant. Il voulait se préparer à la rencontre avec le chérubin et s'arrêta un instant sur un rocher. Il hésitait à poursuivre son chemin. Caïn s'était précipité vers l'Éden et cela lui semblait suffisant. C'était là que s'arrêtait son but ; il remercia Yahvé et parla à Djibril. Il essaya de le voir et le voyait désormais partout. Il essaya de l'entendre et l'entendait en toute chose. Il essaya de lire dans ses pensées, mais sentait...

un silence respectueux. Il comprit ainsi qu'il ne fallait pas s'attarder sur les « et si », mais laisser venir ce qui devait venir. Il resta assis, immobile, sur le rocher pour se reposer et continuer à profiter de la perle qui s'offrait à ses yeux. La beauté était incomparable et lui suffisait. Il se souvenait des conversations dans la grotte avec ses parents pendant l'hiver et était si reconnaissant d'avoir déjà pu contempler l'extérieur. L'intérieur ne présentait aucun intérêt pour lui. La vue extérieure lui suffisait et, de loin, il vit avec joie Caïn se présenter à la porte. Voir l'Éden et y entrer résoudrait le conflit entre Caïn et ses parents.

Entre-temps, Caïn était arrivé à la porte où le chérubin l'attendait, brandissant son épée flamboyante, et lui barrait l'accès à l'Éden. Il s'avança d'un pas assuré.
« Je suis Caïn, le premier-né d'Adam et Ève. Je demande à entrer dans l'Éden », dit-il en regardant le chérubin droit dans les yeux, sans ciller. Fier comme un guerrier, des lances à la main, il se tenait bien droit devant la porte, à une distance assez courte du chérubin. Le chérubin ne bougea pas d'un pouce et maintint son épée à l'horizontale devant l'entrée. Caïn attendit patiemment, certain que cela ne durerait pas trop longtemps. Le soleil brûlait, mais cela ne le dérangeait pas.
« Je suis Caïn, le premier-né d'Adam et Ève. Je demande à entrer dans l'Éden », répéta-t-il d'une voix un peu plus forte. Le soleil continuait de brûler sans pitié. Le chérubin ne bougeait pas. L'épée était devenue blanche sous l'effet de la chaleur. Caïn s'impatientait.
« Je suis Caïn, le premier-né d'Adam et Ève. Je demande à

« L'accès à l'Éden », s'écria-t-il presque à voix haute. Il poursuivit d'une seule traite : « J'ai amené mon frère jusqu'ici. J'ai enduré de nombreuses épreuves et souffrances pour y parvenir. J'ai tué des ours et risqué ma vie à plusieurs reprises pour arriver ici sain et sauf. J'ai sauvé mon frère, je l'ai protégé, je me suis occupé de lui, je l'ai nourri et aidé autant que j'ai pu. Je suis Caïn, le premier-né d'Adam et Ève. Je demande à entrer dans l'Éden. » Il craignait de plus en plus qu'Abel n'arrive d'une minute à l'autre et ne soit témoin de cette scène embarrassante.

« Je suis Caïn, le premier-né d'Adam et Ève. Je demande à entrer dans l'Éden ! » Il perdit alors complètement patience, s'avança vers le chérubin, brandit sa lance devant lui en position de combat et fit mine d'ignorer purement et simplement l'épée. Avant même qu'il n'atteigne l'entrée, la lame de l'épée commença à gonfler. Le soleil éblouissait les yeux de Caïn à travers la lame brillante de la puissante épée. Son attaque fut repoussée avant même qu'il n'ait vraiment fait quoi que ce soit, et il tituba comme un ivrogne pour se replier en sécurité un peu plus loin, à l'ombre diffuse du premier arbre. Il maudit le chérubin, le premier ennemi face auquel il avait dû s'incliner de manière si humiliante, sans avoir pu porter le moindre coup. Il maudit Yahvé du fond du cœur parce qu'Il ne l'avait pas laissé entrer.

Le moment tant attendu pour Belial était enfin arrivé. Avec une immense , elle s'était retranchée dans le cœur de Caïn jusqu'à ce qu'une fissure apparaisse dans cette forteresse solide. Au moment de la malédiction de Yahvé, le cœur de Caïn se déchira et Belial s'y engouffra triomphalement pour y semer encore plus de chaos et de misère. Dehors se tenaient les légions de Belial

attendant avec impatience de s'emparer complètement de son cœur, et Belial se mit aussitôt à l'œuvre pour accomplir son œuvre finale, mortelle et destructrice. Son triomphe était à portée de main. « Yahvé ne te juge pas digne, Caïn, toi qui as tant dû souffrir et endurer de la part de tes parents et de ton frère. Tes parents ne t'ont jamais remercié pour tout ce que tu as fait pour eux. Et qu'est-ce qu'ils t'ont rendu en retour ? Rien d'autre que la solitude et des nuits sans sommeil. Ils t'ont méconnu, tout comme ce stupide chérubin à la porte, qui est sourd et aveugle à ton dévouement et à tes efforts. Ne t'inquiète pas pour tes yeux. Cette cécité ne durera qu'un instant, puis je te montrerai comment lui donner une leçon. Prends un peu d'eau et rafraîchis tes yeux, cela te fera du bien. »

Pendant ce temps, Abel, surpris par tout ce spectacle,

descendu la colline pour rejoindre Caïn, le toucher avec compassion et lui demander ce qui avait bien pu se passer, et s'il pouvait l'aider.

« Laisse-moi tranquille, je n'ai pas besoin de ta pitié. Rentre chez toi, ils n'ont pas besoin de moi. Je maudis cet endroit et je le quitterai dès que je pourrai voir à nouveau. »

« Attends un instant. Je vais voir ce que je peux faire pour toi », réagit Abel, déconcerté et inquiet.

« Je n'ai pas besoin de toi », hurla Caïn, fou de rage et de honte face à ce rejet, s'essuyant les yeux avec de l'eau froide. Abel n'y comprenait rien, mais il poursuivit son chemin vers le chérubin et s'arrêta à une distance respectueuse. Il baissa la tête vers le sol et dit :

« Je m'appelle Abel et je n'ai pas besoin de te rappeler d'où je viens. Tu me connais, Seigneur, comme personne d'autre ne me connaît. Mes fautes et mes défauts. Mes pensées et mes paroles.

Seigneur, Tu n'as pas besoin de m'accorder l'accès à l'Éden. Me tenir ici, à la porte, me suffit amplement et c'est plus que je ne peux supporter hors de l'Éden. L'Éden est plus beau sans moi.
Apprends-moi d'abord à trouver le silence dans mon esprit et à le vider, Seigneur, afin que l'esprit d'Éden puisse alors le remplir.
Apprends-moi d'abord à me repentir comme mon père, de la manière qui Te plaît véritablement et non de la manière dont je pense qu'elle Te plaît.
Apprends-moi d'abord à me taire comme ma mère, afin que je puisse ensuite parler comme cela te plaît vraiment et non pas comme je pense que cela te plaît.
Apprends-moi d'abord à tomber comme une goutte d'eau, comme ton ange Djibril me l'a enseigné, et fais-moi atterrir là où cela te plaît vraiment, et non là où je pense que cela te plaît.
Apprends-moi d'abord à donner ma vie à mon ami ou à mon ennemi, comme mon ami Loep, afin que j'apprenne à mourir comme cela te plaît vraiment, et non pas comme je pense que cela te plaît.
Je ne suis pas digne d'entrer dans l'Éden, Seigneur.
Mon frère en est plus digne. La distance qu'il a parcourue pour arriver jusqu'ici est bien plus grande que celle que j'ai dû parcourir. J'ai reçu l'aide de mes parents, alors qu'il a dû s'en passer. Pardonne-moi une fois de plus mon audace et mon orgueil, car je pense à nouveau comme je crois que Tu penses peut-être. »
Abel ne trouvait pas de meilleurs mots que « Ash' hadu an la ila-ha illa-llah. J'atteste qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu. »
Ainsi, l'esprit d'Abel ne cessait de répéter les premiers mots de sa vie, la tête profondément inclinée devant la porte d'Éden. La phrase qu'il avait apprise de sa bien-aimée

sa mère, était la seule dont il était certain qu'elle plaisait à Yahvé, car il en avait vu les fruits chez sa mère et les avait lui-même ressentis dans son cœur lorsqu'il séjournait dans la citerne.

Et Yahvé était tout près de lui.

La répétition monotone et sans fin, ainsi que les sanglots incessants et étouffés, apaisèrent soudain l'esprit d'Abel. Son esprit se tut et ne bougea plus, tout comme son corps restait immobile. Il n'avait plus besoin de mots et oublia le monde et son corps. Tous ses sens s'enfermèrent dans le silence. Son âme pénétra dans une obscurité insondable et fut jugée digne de se tenir devant Yahvé, l'esprit pur. Il se sentait si immensément petit et en même temps si immensément aimé. « Étiez-vous si proche tout ce temps, Seigneur ? » Le soleil semblait brûler sans pitié, mais en réalité, il se consumait avec une extrême miséricorde à chaque seconde, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que sa plus infime fraction immobile, afin de ralentir ainsi l'univers tout entier et d'arrêter la faim du temps. Abel avait tout ce qu'il recherchait : être proche de Yahvé. C'était à Yahvé seul de déterminer à quel point. Pas à lui. Et Yahvé était d'une proximité impressionnante. Sans commencement. Ensemble. Cela semblait éternel, comme si cela n'avait jamais été autrement ni ne pourrait jamais l'être. Soudain, Abel sentit le chérubin lui retirer son épée et lui ouvrir la voie. Abel fut surpris. Sa première pensée se porta instinctivement vers son frère blessé et il jeta un regard en arrière, plein d'espoir et d'interrogation. Il ne voulait pas croire ce qu'il voyait là.

Belial avait rendu Caïn fou de jalousie. Djibril n'avait aucune

aucune chance d'arrêter Belial. « Regarde, ouvre les yeux, maintenant ton frère a le droit d'entrer et pas toi ! C'est le monde à l'envers ! C'est tellement injuste. C'est horrible d'être ainsi trompé par

ton propre sang. Il t'a bien eu, mon gars ! C'est toi qui le conduis ici, pour ainsi dire, et lui, il te dit d'un ton sec : « Au revoir, débrouille-toi tout seul, petit frère ! Je rentre ! ». Regarde, il se retourne maintenant, mais regarde bien ! Tu vois ce sourire bizarre sur son visage ? Il se moque carrément de toi, mec ! Tu ne peux pas accepter ça » Caïn

Il regarda Abel avec mépris, saisit sa lance et, d'un lancer puissant qui semblait jaillir de chaque fibre de son corps, il transperça Abel en plein cœur. Abel s'effondra, l'incrédulité dans le regard. Caïn s'avança vers son frère. La fureur continuait de brûler dans ses yeux, tout comme elle ne cessait de grandir dans son esprit. Belial avait complètement brisé son cœur et ses légions avaient envahi l'espace, occupant chaque millimètre carré.

« Tu l'as bien mérité, mec ! », aboya Caïn en crachant en direction du chérubin qui venait de refermer l'entrée. « Pardonne-moi, mon frère », parvint à peine à articuler Abel avant son dernier battement de cœur.

« Assez de ces sottises ! » Caïn posa son pied sur la poitrine d'Abel et retira brutalement la lance. « Tu ne l'auras pas », ricana-t-il d'un ton caustique, évitant soigneusement le regard de son frère mourant, comme s'il avait affaire à un ours. Même si son sang bouillait, son cœur restait glacé.

Abel rendit l'âme. Cela laissa Caïn de marbre. Il enterra rapidement son frère sous une couche de pierres. Jusqu'à ce qu'un coup de tonnerre retentisse et qu'un éclair, en plein ciel, frappe l'arbre sous lequel Caïn était assis auparavant.

Belial lui murmura : « Assez ! Vite, mon ami ! Partons d'ici ! Yahvé te cherche ! » Aussi vite qu'Eden s'éloigna de son regard, aussi vite Caïn prit la fuite. Il ne courut pas, il vola comme seul un démon fuyant Yahvé peut le faire. Seulement un

deuxième éclair juste devant son nez le contraignit à s'arrêter.

« Caïn ? Où est ton frère Abel ? »

Caïn répondit : « Je ne sais pas. Dois-je donc veiller sur mon frère ? » Alors Yahvé dit : « Qu'as-tu fait ? Écoute comme le sang de ton frère crie vers Moi depuis la terre ! C'est pourquoi tu seras maudit, banni de la terre qui a ouvert sa bouche pour recevoir, de ta main, le sang de ton frère ! La terre que tu cultiveras ne te donnera plus rien. À chaque coup de hache, le sang de ton frère apparaîtra. Tu seras un vagabond et un fugitif sur la terre ! »

La malédiction de Yahvé sur Caïn signifiait d'emblée le triomphe de Belial, qui quitta son cœur en vainqueur, laissant derrière lui quelques légions. Belial écoutait de loin, avec un plaisir insatiable, la supplication de ce pauvre malheureux.

« Cette punition est bien trop lourde à porter, Seigneur ! Tu me chasses de la terre cultivée, et je devrai rester loin de Toi. Je serai un vagabond sur terre, et quiconque me rencontrera pourra me tuer. »

Mais Yahvé lui répondit : « Non ! Ce signe te protégera ! » Et Yahvé, à la grande joie de Belial, traça un signe très visible sur la joue gauche de Caïn afin d'empêcher quiconque le rencontrerait de le tuer. Ignorant tout de la signification de cette malédiction visible, Caïn rentra chez lui, abattu.

Il jeta tous ses vêtements et ses lances. Il était
nu, tant dans son corps que dans son esprit.

20. EVA

L'absence de connotation sexuelle de la procréation et de la nudité de l'homme à l'époque de l'Éden témoignait de l'immense don que Yahvé avait alors fait à l'homme : celui de vivre l'amour à son plus haut degré possible, dépouillé de toute sexualité. La chute de l'homme a entraîné une perte dramatique de cette simplicité divine. La perte de cette absence de pertinence a provoqué un terrible choc cosmique. Soudain, le sexe a été remarqué et l'homme a fait l'expérience, pour la première fois, d'une inégalité physique, transformant brusquement ce don simple en une tâche complexe. La sexualité en tant que telle fit son apparition et devint un concept à double tranchant qui pouvait se présenter tant pour le bien (l'amour) que pour le mal (abus, rejet, honte, humiliation). Outre la perte de l'immortalité, cela a dû être le deuxième plus grand choc après la chute, et ce n'est pas un hasard si le second est lié au premier.

LUCIUS RUFUS VARUS

Le retour de Caïn à la maison fut un véritable cauchemar. Le sang de son frère lui collait à l'esprit et les cartes de sa chambre des souvenirs n'étaient plus noires depuis longtemps, mais rouges. Son ego nu rugissait et s'agitait, errant sans but dans ce corps misérable, fouetté par les légions de Bélial. Il redoutait son retour à la maison, mais en même temps, il aspirait à la compréhension, à la chaleur et à l'affection que seule une mère pouvait lui donner. Pendant des années, il avait refusé de se l'avouer, mais désormais, c'était différent. Désormais, il était rejeté par l'humanité tout entière. Seule une mère

pouvait faire exception à cette règle.
Il comprenait soudain le petit dont le monde s'écroulait et qui cherchait refuge et réconfort dans le nid auprès de la mère ou du père survivant chaque fois que lui, Caïn, avait tué leur père ou leur mère. Seule la pensée d'un sourire compréhensif ou d'une larme d'un parent pouvait quelque peu apaiser le feu.
Il courait donc à nouveau à une vitesse folle, mais cette fois-ci comme s'il fuyait un démon. Les oiseaux pouvaient à peine le suivre. Il voulait tout vider. Il perdait certes son souffle, mais en aucun cas le souvenir. Cette fois, ce n'était pas un regard qui le faisait s'arrêter, mais un Belial hargneux et acharné à ses trousses, qui ne voulait pour rien au monde manquer le spectacle de sa rencontre avec sa mère détestée et qui le poussait sans cesse en avant. De plus en plus vite, de plus en plus follement. Caïn ne comprenait pas pourquoi chaque animal qu'il croisait sur son chemin, dangereux ou inoffensif, se détournait de lui à sa vue. Mais tout cela ne l'importait plus désormais. Il voulait voir sa mère. Il voulait se jeter à ses pieds pour implorer sa pitié, sans toutefois avoir à expliquer pourquoi. Il ne voulait rien dire. Il ne savait pas comment. Comment donc ? Tout simplement ? « Tout simplement » n'existe pas quand on a tué son autre fils. Il arriva d'abord à sa grotte près du ravin, mais sentit qu'il n'avait plus rien à y faire. Les souvenirs d'Abel y étaient trop vivaces. Il ralentit. Sa mère n'était plus très loin. Le malheur l'avait rendu insensible, et il ne ressentait plus ni nudité ni honte. Ces derniers jours, il s'était négligé à tous égards. Tout s'entrechoquait. Plus rien n'était en ordre, plus rien n'était fixe. Une seule chose subsistait. Il y avait un nom pour cela. Mère. Belial pouvait effacer ou détruire beaucoup de choses, mais pas le souvenir

né de sa chair issue de sa chair.

Il se traîna jusqu'à la grotte où il était né et aperçut de loin ses deux parents qui travaillaient près de la grotte. Il regardait surtout sa mère, qui labourait la terre avec son père tout près de la grotte. Entre le petit champ et la grotte se trouvait une petite parcelle, entourée d'un mur de pierres, qu'il n'avait jamais vue auparavant. Plus il s'approchait, plus il voyait à quel point sa mère était littéralement courbée sous le poids de ce travail pénible. Il s'approcha lentement. Il ne pouvait pas aller plus vite, il ne pouvait qu'aller plus lentement. Revenir s'avère si difficile alors que partir avait été si facile. Il espérait pouvoir sentir à nouveau ses mains douces glisser sur son visage d'autrefois, mais même ce souvenir lui faisait désormais mal.

Eva leva les yeux, comme si elle attendait quelqu'un à cette heure précise et à cette seconde précise. Elle sursauta à la vue du visage bouleversant de cet homme nu, à peine reconnaissable, mais elle se ressaisit presque aussitôt et esquissa un sourire timide. Aussitôt, ses yeux se mirent à scruter son environnement, mais ils cessèrent rapidement leur exploration pour lui accorder à nouveau toute leur attention, avec tendresse. Cela l'aida à se détendre et il accéléra le pas.

Il vit alors les rides interrogatives sur son front. Elle vit alors la marque sur sa joue. La nudité de Caïn, combinée à cette terrible marque, lui fit immédiatement craindre le pire, mais elle resta forte. Il s'arrêta devant elle et pensa l'enlacer, mais elle ne lui en laissa pas l'occasion. Elle vit ce qu'elle vit : « Caïn ? Où est ton frère, Abel ? »

Caïn resta cloué sur place devant son langage inattendu et son éloquence, et répondit, déconcerté et désemparé

: « Je ne sais pas. Dois-je alors m'occuper de mon frère ? »
Eva ne laissa rien paraître de sa déception. « Tu veux bien m'aider à couper ce dernier morceau ? Après, on pourra peut-être manger un morceau ensemble et discuter un peu », dit-elle en lui tendant son couperet, sans attendre sa réponse. « D'accord, maman. » Caïn était déjà soulagé que sa mère ne lui pose pas d'autres questions difficiles et regarda son père qui lui jeta un bref regard et lui adressa un sourire perplexe, avant de se replonger aussitôt dans la tâche de labourer le champ à un rythme qui semblait étrangement familier à Caïn. Lorsque Caïn prit la houe dans ses mains, son angoisse grandit. Appréhendant et hésitant, il enfonça doucement la houe dans le sol dur, craignant de réveiller la malédiction. Rien ne se passa ni ne devint visible, et soulagé, il continua à labourer. Il n'eut pas à travailler longtemps, car Ève lui avait rapidement préparé un petit repas dans la grotte et l'appelait. Soulagé, il lui rendit la houe à l'entrée de la grotte.
Elle demanda à nouveau : « Caïn ? Où est ton frère, Abel ? »
Caïn répondit : « Je ne sais pas. Est-ce que je dois garder mon frère ? »
Elle le regarda intensément. Et elle répéta la même question dans l'ancienne langue d'Éden : « Mon cher enfant, où est ton frère, Celui qui rit ? »
Caïn répondit une nouvelle fois : « Je ne sais pas. Dois-je donc surveiller mon frère ? »
« Tourne-toi, mon cher enfant. »
Caïn se retourna et vit un champ rouge sang, avec un père abattu et renfermé sur lui-même à son extrémité la plus éloignée,

À genoux, les mains fouillant et cherchant dans la terre rouge. Caïn s'effondra à ses pieds. Il implora silencieusement qu'on ait pitié de lui. Il ne pouvait pas pleurer. Et encore moins parler. Ève se pencha vers lui et le releva doucement. « Tu sais, » expliqua Eve avec courage, « je suis reconnaissante envers Yahvé de pouvoir sentir le sang d'Abel si près de nous sur ce champ ensanglanté. » Elle se rendit aussitôt auprès d'Adam pour le réconforter, s'agenouilla à ses côtés et, ensemble, ils prirent tendrement la terre rouge foncé dans leurs mains. Ève embrassa le sang d'Abel, le goûta entre ses lèvres et s'en enduisit la joue d'un geste caressant. Caïn observait la scène d'un air irréel et absent, comme s'il se trouvait à des kilomètres de là. L'acidité âpre des agrumes ne lui parvenait pas. Ève s'en rendit compte, retourna vers Caïn et s'adressa à nouveau à lui. Elle se tenait désormais face à face avec son enfant et avec le meurtrier de son enfant. « Tu as amené Abel ? Je suis aussi ta mère et je le resterai pour toujours », dit-elle, et elle embrassa sa joue gauche, car tout ce qui venait de Yahvé était sacré. Elle suivit minutieusement du doigt les contours de la marque, sans que Caïn ne comprenne ce qu'elle faisait. Elle prit ses mains, celles avec lesquelles il avait tué son frère, et les embrassa avec le plus grand respect. Elle pleurait Abel, mais surtout, elle pleurait Caïn. Caïn était plus mort qu'Abel et elle et son mari avaient terriblement failli à leur devoir. Dans une tentative désespérée de réparer quelque chose, elle guida sa main vers son cœur qui battait à tout rompre. Elle prononça lentement : « Ash' hadu an la ilaha illa-llah. » Son cœur ralentit tandis qu'elle observait Caïn, mais elle ne perçut pas la moindre réaction dans ces yeux ternes qui avaient laissé leur jeunesse loin derrière eux et portaient des lentilles couvertes de cicatrices de sang et de mort. Ses yeux froids la contraignaient désormais

pour fermer elle-même les yeux, dans l'espoir ultime de pouvoir à nouveau se remémorer, à deux mains, chaque millimètre de ce noble visage d'autrefois. Elle le caressa doucement, mais ne sentit plus que des rides amères et des lignes dures, méconnaissables. Elle pensa que cela venait de la callosité de ses doigts ou de la saleté de la terre, mais même en s'essuyant les doigts avec la langue, la peau de Caïn continuait de lui sembler du parchemin mort. Elle essuya alors ses larmes amères sur un morceau de cuir et tenta d'effacer la marque sur sa joue. Elle savait à quel point cela devait être terrible à supporter. Elle n'y parvint pas. Elle essaya ensuite de baigner ses oreilles, ses yeux et sa bouche de ses lèvres douces afin de chasser la malédiction. Rien n'y fit. Caïn demeurait dans la grotte la plus profonde, au fond de la mer la plus profonde, plus loin que l'étoile la plus lointaine. Elle prit alors un grand bol d'eau et chercha le coin où la lumière filtrait. « Verre et miroir », avait-elle aussi appris un jour à Abel.

Caïn regarda, ne put détourner les yeux et vit, à sa grande...

À sa grande stupéfaction, il vit dans le reflet de l'eau une pomme abîmée dessinée sur sa joue. Il toucha la marque de Yahvé. Il essaya à son tour de l'effacer. Il gratta avec ses ongles, mais rien n'y fit. Il renversa le bol. Il était consterné et désespéré. Il voyait son sarcasme, sa stupidité et son aveuglement de toutes ces années gravés sur sa joue. Combien de fois, sur le chemin de l'Éden, s'était-il moqué de cette pomme ? Combien de fois n'avait-il pas cru la parole de son frère ? La réponse de Yahvé, expliquant pourquoi l'accès à l'Éden lui était refusé, était gravée sur sa joue. Plus que désespéré, il regarda Ève. Elle lut dans ses pensées et l'embrassa à nouveau

la marque. Caïn comprit alors ce qu'elle embrassait, mais cela ne lui parut guère plus clair.

« Ce n'est pas à nous de te maudire », tenta-t-elle de lui faire comprendre. « C'est dur d'être la mère d'un enfant assassiné. C'est encore plus dur d'être la mère d'un enfant qui tue ton autre enfant. Mais crois-moi, c'est mille fois plus dur d'être la mère d'un enfant qui ne trouve pas le chemin du repentir et du remords. Quitte-nous maintenant, cher fils, fais ce que Yahvé t'a ordonné, essaie de nous pardonner ce que nous t'avons fait et ce que tu as fait à cause de cela, porte ton destin avec dignité et souviens-toi du chemin que ton frère a tracé avant toi. Pardonne-nous. » Ève, tout comme Caïn à présent, avait connu le fardeau d'une pomme entachée, et ils se regardèrent longuement dans les yeux, en silence. Le regard de pardon d'Ève et sa demande de pardon s'enfoncèrent peu à peu dans le cœur de Caïn. Le granit ne se fissura que grâce à son pardon pour son acte terrible, mais il vola en mille morceaux lorsqu'elle demanda elle-même humblement son pardon. Les légions restantes de Belial ne supportaient pas la présence de tels yeux et cherchaient la moindre ouverture pour fuir sans tarder le cœur de Caïn.

Et enfin, enfin, les yeux de Caïn se sont colorés à leur
tour, comme seul l'œil de la jonquille pare son iris de points noirs.

Yahvé recueillit en silence ces larmes sombres et précieuses, et les porta avec le plus grand respect et le plus grand soin vers la petite parcelle près de la grotte afin d'en nourrir le jeune arbre de la vie qui commençait à bourgeonner.

Caïn regarda encore un instant son père, puis s'en alla. Ève lui demanda rapidement : « Caïn, quels ont été les derniers mots d'Abel ? »

« Les plus difficiles et les plus beaux, mère. »
Le maudit « Celui qui tue les hommes » se retourna une dernière fois, descendit la pente jusqu'à la rivière et s'en alla pour toujours.

Elle l'appela encore d'une voix déchirante, en prononçant son nom dans l'ancien dialecte d'Eden : « Mon cher enfant ! »

Des nuages d'un noir de jais s'amassèrent au-dessus de la vallée.

21. L'HOMME AU-DESSUS DE L' E DE DIEU

Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas.

BLAISE PASCAL

Tous deux se tenaient devant les portes d'Éden. Michel et Abel avaient réussi à ouvrir la porte. Bélial et Caïn avaient réussi in extremis à la refermer. Aucun des deux anges ne pouvait deviner ce qu'il allait advenir d'Abel. Tout cela était totalement nouveau pour eux. La mort pouvait difficilement signifier la fin aux yeux d'un ange immortel. Michel en tirait de l'espoir, mais Belial restait de marbre. Il savourait follement sa victoire, même si celle-ci n'était pas totale. Le cœur d'Abel lui avait échappé, mais l'acte terrible de Caïn compensait tout. Le fait que le premier-né de l'humanité, hors d'Éden, ait été capable d'assassiner son frère bien-aimé constituait une déclaration importante et une immense victoire de prestige qui continuerait à résonner dans toutes les générations humaines à venir. Le choc que cela provoqua dans le Saint des Saints fut aussi violent que lorsque l'Homme et la Femme mangèrent la pomme. Michel et les siens avaient une fois de plus essuyé un échec. Michel réfléchit à la manière dont il pourrait mieux protéger l'humanité. Pour lui, la

mission nettement plus difficile. Il était presque impossible pour Michel de sauver le libre arbitre sans porter atteinte à ce libre arbitre lui-même. Michel ne voyait d'autre issue que de s'efforcer de préserver d'une manière ou d'une autre la tradition de l'ancien Éden lointain dans la mémoire primitive de l'homme, aussi compliquée et difficile que pût devenir la vie en communauté entre les hommes. Belial avait la tâche bien plus facile et n'avait qu'à observer attentivement Michel pour faire le contraire et ainsi occulter la mémoire primitive. Son plus grand avantage sur Michel était que, pour lui, tous les moyens étaient bons pour atteindre son but. La chambre des pensées de l'homme allait donc devenir le principal terrain d'action de Belial. L'ego de l'homme s'est en effet révélé facile à séduire en glorifiant sa raison, afin de mettre en échec l'intuition, le seul moyen de communication crucial grâce auquel Michel pouvait dialoguer subtilement avec la liberté de l'homme. L'orgueil ainsi libéré créait à son tour un espace pour semer la confusion dans la capacité de discernement entre le bien et le mal, ce qui allait altérer la boussole morale de l'homme et faire en sorte que ses pensées ne soient plus facilement remises en question. Désormais, les principes de l'homme s'adapteraient à ses actes et non plus les actes aux principes, pour ensuite envahir sans filtre le cœur de l'homme. Ainsi, Belial, tel un loup déguisé en agneau, convaincrait les hommes que tout acte est légitime pourvu que l'intention soit bonne. La boucle était désormais bouclée pour aider l'homme à se justifier en tout, conformément à une nouvelle boussole, pourtant étrange, que l'Éden n'avait jamais connue

avait. L'homme au-dessus de Dieu était né. Ce qui plaisait à Belial, c'était que l'homme finirait par l'enseigner à ses enfants et qu'il n'aurait lui-même pratiquement rien à y ajouter. Mais la conséquence la plus extrême de l'influence de Belial sur les pensées de l'homme fut sans doute qu'il créa l'illusion selon laquelle l'homme, quelles que soient les erreurs qu'il commettait ou commettrait, conservait son libre arbitre. Dieu créa l'homme à son image avec un amour pur associé à un libre arbitre pur. L'amour y était si pur qu'il rendait facilement la raison superflue, et le libre arbitre aspirait à l'amour et voulait contribuer « librement » à l'amour. Il n'y avait pas besoin de penser, on aimait simplement. L'amour et la volonté vivaient en parfaite harmonie dans le cœur de l'homme. Le cœur s'y servait d'une raison que la raison elle-même ne connaissait pas et n'avait pas besoin de connaître. Tel était le cadre de référence divin.

Belial aurait toutefois enfoui la conscience de l'homme si profondément...

perturberait le fait que l'homme resterait orgueilleusement convaincu que, summum de sa conscience, il conservait toujours son libre arbitre, même s'il avait entre-temps perdu le lien avec l'amour pur. L'amour pur entravait considérablement l'influence de la raison sur le libre arbitre et devenait un facteur perturbateur de Belial. Désormais, la raison allait essentiellement guider la volonté et mettre l'amour pur en échec. L'homme continua à penser et à agir comme si sa raison intellectuelle était la meilleure référence pour son libre arbitre, créant ainsi un cadre de référence humain qui était étranger à toute image de Dieu et qui ne savait pratiquement plus rien de l'existence du cœur. Génération après génération, l'homme allait attribuer à son prochain la responsabilité de ses mauvaises actions, le punissant plus souvent qu'il ne lui accordait sa miséricorde.

continuer à imputer. La culpabilité était née et devait être payée à tout prix, et de préférence cher, le prix élevé étant souvent présenté comme plus juste. La question de la culpabilité, qui allait de soi et semblait évidente, allait devenir le virus qui infecterait de plus en plus profondément le libre arbitre et le pousserait vers la vengeance, afin de porter ainsi le coup de grâce ultime à l'amour pur. Le prix ne pouvait être assez élevé et pousserait l'homme si loin qu'il trouverait juste et légitime de pouvoir réclamer la vie même de l'homme comme la plus haute punition pour sa dette et de l'exécuter dans un large consensus. La chambre des souvenirs joua un rôle crucial dans tout ce processus de culpabilité, et la vengeance, œil pour œil, dent pour dent, devint la norme. Ce n'est pas sans raison que la carte du souvenir du premier amour maternel fut assiégée avec acharnement par Belial et ses acolytes afin qu'elle soit visitée le moins possible. Belial fit de même avec la carte de l'amour entre les êtres humains. Toute forme d'amour gratuit lui était une épine dans le pied et il voulait la récompenser abondamment par un non-amour gratuit bien plus généreusement honoré. On ne devait pas demander ses pommes extrêmement acides, mais elles étaient au contraire « offertes » avec une générosité royale à l'ego, dans l'emballage le plus séduisant. L'Éden allait disparaître à jamais du champ de vision de l'homme et l'amour de l'Éden devenait de plus en plus incompréhensible et indéfinissable. Pour tous les hiérarques au bas du saint des saints, avec Michel en tête, il devenait de plus en plus difficile de continuer à faire rayonner l'amour et la lumière divine vers l'homme. Ainsi, l'image de Dieu dans l'homme se retrouva de plus en plus ensevelie sous des mètres de glace et glissa en craquant comme un glacier vers le bord de

le cœur pour le refroidir sans pitié. Eden était voué à devenir un mythe.

Belial vivait dans l'ivresse de pouvoir désormais créer lui-même le non-amour, même s'il ne se rendait pas compte que créer et provoquer étaient deux choses totalement différentes. Il pensait apporter la preuve de quelque chose qu'il voulait être, mais qu'il ne pourrait jamais devenir en soi. Tout cela semblait si facile à Belial maintenant qu'il avait pu, à sa grande surprise et pour son plus grand bonheur, constater à quel point l'être humain, touché par l'amour, pouvait faire tant de mal à son prochain. Cet effet secondaire extrêmement puissant du non-amour était un bonus bienvenu et rendait tout tellement plus facile pour monter les gens les uns contre les autres. Belial était euphorique devant leurs larmes et considérait la création d'amour de Dieu comme un simple divertissement populaire, du bluff et des apparences. Devenir Dieu au-dessus de Dieu ne s'avéra pas du tout difficile. Mais ses nouvelles perspectives avaient un revers : moins il devenait lui-même aimant, moins il pouvait encore percevoir l'image divine dans le cœur de l'homme. Et ce qu'il en soupçonnait vaguement était très, très sous-estimé. C'est précisément cela qui s'avéra être devenu son angle mort, ce qui allait lui coûter cher. Car le tronc de l'arbre du bien et du mal se renforçait grâce aux larmes que Belial faisait verser aux hommes. Plus les hivers sont froids, plus on aspire aux étés ! Bien que Belial eût acquis une compréhension de l'homme et se fût présenté comme un fin connaisseur de la nature humaine afin d'abuser de cette connaissance à ses fins, lui-même, en tant qu'ange – et cela n'avait pas la moindre importance pour Michel et les siens –, n'aurait jamais pu verser une seule larme pour la souffrance de l'homme. C'est précisément pour cette raison qu'il ne pourrait jamais comprendre l'homme dans ses profondeurs ni le posséder pleinement.

C'était là le point faible de tout son plan « simple ». Sans les larmes comme facteur correctif, l'image de Dieu en l'homme n'avait aucune chance de survivre. Belial errait, seul, sans le savoir. L'impuissance de Michel et l'égarement de Belial prouvaient une fois de plus, indirectement, l'immensité de l'amour et de la création de Dieu, et à quel point Dieu trônait au-dessus des anges et des séraphins.

Les deux anges avaient toutefois un point commun : ils ne se révélaient explicitement comme des anges qu'à un seul type d'humains : ceux dont la boussole indiquait inébranlablement le chemin vers l'Éden. Michel et les siens, parce qu'il leur était impossible de perturber la liberté dans l'amour chez de tels êtres. Belial et les siens, car seule leur apparition personnelle pouvait encore faire vaciller cet homme par la peur, ou plutôt par l'orgueil. In extremis, il existait un risque sérieux que le justifié, dans son orgueil, puisse être provoqué en raison de son statut d'élu par l'attaque de Belial en personne. Belial n'avait en effet rien à perdre dans une telle attaque, et qui croirait la victime si elle en parlait à ses semblables ? Belial comprenait mieux que quiconque l'importance d'agir de manière extrêmement sélective et parcimonieuse en public afin de faire douter peu à peu l'homme de l'existence des anges tout court. Son art rusé consistait, et cela pouvait bien être considéré comme son mérite, à ne surtout pas dévoiler le handicap de son adversaire Michel aux mortels terrestres. Ainsi, il devint de plus en plus difficile pour Michel et tous les autres hiérarques du Saint des Saints, au fil du temps, d'agir par le biais de l'intuition sous-estimée et « insignifiante »

de l'homme pour obtenir encore du temps de parole. Michel et les siens n'auraient jamais pu résoudre cela eux-mêmes.

L'amour. Il vient de Dieu et est à l'image de Dieu lui-même : le commencement. Avant la chute de l'ange et de l'homme, le mot « amour » avait une signification aussi immuable qu'un monolithe ; il n'avait pas besoin d'exister, car l'amour avait toujours été là et n'avait qu'une seule signification. Le mot était libre et sans importance, car il n'avait besoin d'aucune description ni d'aucune explication. Après la chute de l'ange et de l'homme, le mot amour s'est transformé en un verbe complexe et a dû être libéré des interprétations subjectives, des jugements, des significations de toutes sortes qui formaient un brouillard épais et vidaient le cœur de l'homme pour en faire un marécage oppressant et sans oxygène, au lieu de lui montrer le chemin vers une mer libératrice. L'homme allait naître comme un étranger dans sa propre maison. Ce sont Michel et les siens qui ont donné l'exemple pour ramener ce verbe à une seule signification : avoir confiance, une confiance inconditionnelle. Mais avoir confiance est, pour un ange qui réside dans le saint des saints et respire la lumière divine comme l'homme respire l'air, une mission bien plus évidente que pour le lointain descendant de l'homme qui n'a jamais connu l'Éden et dont l'image divine, dans le trésor du cœur, s'est retrouvée ensevelie sous la glace. Pour Abel et Caïn, premiers de la lignée, la confiance fut un apprentissage fait de tâtonnements et d'échecs. Abel y parvint magistralement, mais « Celui qui tue les hommes » fut immédiatement le premier homme à devoir corriger de profondes chutes. « Celui qui tue les hommes » devait encore apprendre à tuer ce qui devait réellement être tué, Belial, et apprendre à vivre avec

comment il fallait vivre en vérité, Yahvé.
Le pommier d'Éden, l'arbre du bien et du mal, allait devenir de plus en plus un mystère pour l'humanité, et ses fruits seraient cueillis de plus en plus tôt et de plus en plus amers, car l'homme allait perdre de plus en plus la proximité de la liberté pure, la confiance et l'amour en Dieu. Tout cela impliquait aussi indirectement un processus d'apprentissage tant pour Belial que pour Michel. Les deux anges devaient apprendre à connaître l'homme dans son être en constante évolution, tel qu'il avait été créé à l'image de Dieu et tel qu'il était tombé à l'image de Belial. Le dialogue entre l'homme et l'ange ne faisait plus que jouer en sens inverse dans les deux sens. Michel le comprenait, mais Belial ne le voyait pas. Bref, c'était une tâche impossible pour n'importe quel ange ou homme de s'en sortir dans cette situation.

Tout l'espoir reposait sur ce petit tronc fragile et naissant dans le petit jardin près de la grotte, où vivaient deux personnes qui, plus que quiconque, comprenaient ce que le mot « amour » pouvait signifier et qui souffraient indiciblement de ce que ce mot avait perdu de son sens à cause de leurs actes. Leur souffrance était donc à son paroxysme et ne pourrait jamais être pire pour aucun de leurs descendants. En tant qu'ancêtres de centaines de générations d'enfants après eux, ils étaient inextricablement responsables de centaines de générations de larmes. Ces flots de larmes formeraient une constante à travers le temps et Dieu, en tant qu'être semblable à l'homme, en tant que fils de l'homme, pouvait en disposer librement sans compromettre en aucune manière la liberté de l'homme, Son bien-aimé jusqu'à la mort et au-delà.

À l'époque d'Éden, l'arbre du bien et du mal symbolisait la vie éternelle de l'homme dans le bien, mais après la chute de l'homme, il est devenu le symbole de la survie temporaire de l'homme dans le mal.
Tout comme Belial chercherait à imposer les pommes amères à l'homme par toutes les ruses et tous les moyens possibles, Dieu offrirait avec miséricorde et amour la pomme guérie à l'homme chaque fois que celui-ci la demanderait humblement, comme un enfant.
Dans leur chambre des souvenirs, ce cadeau resplendira comme la lumière blanche divine la plus pure, celle qui fait trembler Belial de crainte. Et cette carte restera à jamais gravée dans sa mémoire, lui rappelant sans cesse sa noble origine issue de l'Éden paradisiaque.
Le mythe de l'Éden devient passé et l'Éden devient un nouveau présent.

« Au loin, telle une perle parfaite, on peut voir la cité de Dieu.
C'est un spectacle si merveilleux qu'il semble qu'un enfant
pourrait l'atteindre en une journée d'été.
« Et un enfant en est capable aussi. »

Oscar Wilde, De Profundis

Vous pouvez vous procurer ce livre :

1/ sur place, au kiosque à livres du
monastère orthodoxe situé à Gruttoweg 7,
dans la région de De Peel
5725 RT Asten / Pays-Bas
www.orthodoxasten.nl 0031493
560 421

2/ vous pouvez également acheter cette édition
en ligne sur www.edentrilogie.eu
L'intégralité des recettes de cette publication sera reversée au projet de construction du monastère

3/ Vous pouvez également soutenir directement la construction de la nouvelle chapelle : Fondation « Naissance de la Mère de Dieu » à Asten, en mentionnant « fonds de construction ».
La fondation bénéficie du statut ANBI.
Numéro IBAN : NL 64 TRIO 0390 3597 69
Numéro BIC / Swift : TRIONL2U

Vous pouvez partager vos réflexions sur ce livre
sur : contact@edentrilogie.eu

Le deuxième volet de la trilogie Eden
« Celui qui tue les hommes », est attendue pour 2023-2026.
Le troisième volet de la trilogie Eden
« Tout près, comme une perle parfaite », si Dieu le veut.